

Spring 5-3-2011

# Le Langage des jeunes : l'utopie des jeunes de Parc 18

Julia F. Hechler

Macalester, hechlerj@gmail.com

Follow this and additional works at: [http://digitalcommons.macalester.edu/french\\_honors](http://digitalcommons.macalester.edu/french_honors)

---

## Recommended Citation

Hechler, Julia F., "Le Langage des jeunes : l'utopie des jeunes de Parc 18" (2011). *French Honors Projects*. Paper 1.  
[http://digitalcommons.macalester.edu/french\\_honors/1](http://digitalcommons.macalester.edu/french_honors/1)

This Honors Project is brought to you for free and open access by the French and Francophone Studies Department at DigitalCommons@Macalester College. It has been accepted for inclusion in French Honors Projects by an authorized administrator of DigitalCommons@Macalester College. For more information, please contact [scholarpub@macalester.edu](mailto:scholarpub@macalester.edu).

**Julia F. Hechler**

**Le Langage des jeunes : l'utopie des jeunes de Parc 18**

This paper is a case study based on ethnographic interviews regarding the use of *le langage des jeunes* (LDJ) by an urban Parisian community, Parc 18. Members of the park group are mostly second-generation young male immigrants. The language variety they speak is spoken by all youth from the “streets” who feel excluded from “standard” French society. The paper determines that although the LDJ is a way for youth to protest against discrimination they endure, it also offers the youth a solution: members of Parc 18 use the language in order to maintain and strengthen their idyllic community.

Conseillère: Joëlle Vitiello, French and Francophone Studies Macalester

Lecteurs de Défense : Hakim Abderrezak University of Minnesota et Martine Sauret Macalester

## TABLE DES MATIERES

<u>Introduction</u> .....	1
A. Les Jeunes et leur langage.....	1
B. La Langue en France.....	2
C. La Race en France.....	10
D. Thèse.....	11
E. Méthodologie.....	13
<u>PARTIE 1 : Les Communautés de Parc 18 et du Groupe des quartiers</u> .....	18
Introduction	
A. Les Communautés du parc et des quartiers.....	20
A I. La Communauté des jeunes « comme eux » : les jeunes des quartiers	
A II. La Communauté de Parc 18	
A III. L’Amitié	
B. Le Racisme et les espérances individuels des membres de Parc 18.....	34
Conclusion	
<u>PARTIE 2 : Le langage met de la valeur sur les identités des jeunes et renforce leur communauté</u> .....	43
Introduction	
A. Ce Qu’est le langage des jeunes (LDJ) .....	47
A I. En Quoi consiste le LDJ	
A II. Un Langage basé dans le français et/mais qui provient de « la rue »	
B. Le Langage aide les jeunes à communiquer.....	57
C. Le Langage renforce les deux communautés.....	60
C I. Le Langage renforce la communauté des quartiers	
C II. Le Langage renforce la communauté de Parc 18	
Conclusion	
<u>PARTIE 3: Les opinions exprimées sur le langage</u> .....	68
Introduction	
A. Les Opinions des autres sur le langage.....	70
B. Les Impressions des membres de Parc 18 sur le LDJ.....	73
B I. Les jeunes savent que les Français-standards n’aiment pas le LDJ	
B II. Les Attaques sur le LDJ et la validation du LDJ de la part des jeunes	
Conclusion	
<u>PARTIE 4 : L’interaction du langage avec l’extérieur : les codes que les jeunes maîtrisent et comment ils choisissent quels codes suivre</u> .....	83

Introduction

A. La Communication.....	85
I. Qui ne comprend pas le langage	
II. Il est « normal » d’employer le français-standard (FS) pour communiquer avec les autres	
B. Le respect et la politesse.....	90
B I. Le FS pour dénoter du respect, de la politesse, et une image positive aux Français-standards	
B II. Employer le LDJ avec les <i>outsiders</i> peut énerver, insulter, ou exclure	
C. Facilité et difficulté de changer de codes.....	100
Conclusion	
<u>Conclusion : L’Idéal des jeunes.....</u>	<u>105</u>
Figure 1 .....	112
Œuvres Cités.....	113

Cette étude n'aurait pas pu être réalisée sans le soutien de nombreuses personnes, et j'aimerais adresser mes remerciements à plusieurs d'entre elles.

Merci tout d'abord aux jeunes de Parc 18 qui m'ont accueillie avec tant de gentillesse. J'ai beaucoup de respect et de gratitude pour eux. Bien que je sois celle qui a écrit cette thèse, ceci est tout d'abord une collaboration d'idées, et surtout de leurs idées—ou de ce que j'interprète comme leurs idées ! J'espère que ce papier reflète une interprétation proche de vos sentiments et qu'il enverra le message à celui qui le lit que ce que vous aimeriez est tout simplement de pouvoir tous vivre ensemble.

Merci à ma conseillère Joëlle Vitiello pour tout ce que vous avez fait pour moi. Votre cours sur la littérature francophone sub-saharienne m'a introduite aux différentes approches de représenter ou de témoigner les histoires. Notre étude du *Mandat* d'Ousmane Sembène m'a introduite au concept de la puissance du langage de tous les jours. Vous m'avez aidée avec ce projet dans son ensemble et vous m'avez toujours encouragée quand je ne savais pas comment continuer. J'apprécie combien vous m'avez soutenue et inspirée même pendant votre congé sabbatique ; ce projet vous est redevable.

Merci à mes professeurs, mes contacts, et mes amis en France. Merci à Maryse Tripièr qui m'a conseillée pendant mon séjour en France. Vous m'avez menée dans des directions qui m'ont passionnée. Merci à Academic Programs Abroad qui m'a beaucoup aidée. Merci à Claire Joubert qui m'a aidée à voir le lien entre les théories littéraires et mon projet. Merci à mes informateurs du foyer et à mes amis là-bas. J'apprécie votre amitié.

Mes remerciements aux professeurs du département français de Macalester. Françoise Denis m'a introduite aux méthodes à utiliser pour aborder la thématique de la violence sociale, Andrew Billing m'a appris comment analyser le *otherization* de certaines populations, Jean-Pierre Karegeye m'a exposée à l'histoire du racisme dans le monde francophone, Anne Carayon à la revendication des espaces publiques des artistes, et Martine Sauret aux différents niveaux de langue. Cette thèse est basée sur tout ce que j'ai appris dans vos cours.

Merci à Martine Sauret et à Hakim Abderrezak qui ont fait partie de la défense de la thèse.

Thank you to Casey Jarrin who pushed me in her English class to go deeper into the study of communication via art and conversation. Thank you to Sharon Gerlach whose class led me to many of the American sociolinguistic theories used in this paper.

Thank you to Becky Graham who helped me keep writing. Thanks to Mom, Dad, and Charlotte, as well as to my extended family. Mom, you've always encouraged me to try anything. Thank you to my friends and roommates Casey, Jenni, and Joey; and to my fellow French majors, Andrew, Helena, Jon, and Meg, who all encouraged me and whose own work inspired me.

Finally, thank you to Jarrad Fjelstad who has also helped me throughout the entirety of the project in every way, from encouraging me not to be nervous during my first interviews to listening through and advising me on difficulties I had while writing. I would certainly not be where I am today without you.

Je vous prie d'accepter, tous, l'expression de ma gratitude la plus sincère,

Julia

## INTRODUCTION

### A. Les jeunes et leur langage

Pour ce projet j'ai interviewé un groupe de jeunes issus de l'immigration qui se rencontrent dans un parc public. La plupart d'entre eux sont des immigrés de deuxième génération de l'Afrique de l'Ouest, l'Afrique du Nord, et de l'Asie. Ils font partie d'un groupe que j'appelle le Parc 18, ainsi que d'un plus grand groupe que j'appelle le Groupe des quartiers (voir Figure 1). Bien que mes informateurs puissent tous parler le français, ils ne parlent pas en français entre eux : ils parlent une variété de langue qui est créée et constamment réinventée par les jeunes des quartiers. Ce 'langage des jeunes' est un code inventé par de millions de jeunes qui s'identifient comme venant des quartiers. Il consiste en partie de mots d'argots, de verlan, de mots français archaïques, et de mots empruntés d'autres langues comme de l'arabe (voir par exemple Liogier 2009, Goudaillier 1996, Darrault-Harris, et Doran 2007). Le sociolecte<sup>1</sup> consiste de mots qui ont été inventés et empruntés de milliers de jeunes de minorités dans et autour de Paris. C'est un langage qui vient « de la rue ». Je l'appelle le 'langage des jeunes' (terme qui apparaît assez souvent dans les médias ou des articles universitaires) parce que c'est ainsi que je l'ai appelé avec les jeunes que j'observais, et personne n'a objecté. Je trouve aussi qu'il y a bien dans l'imaginaire des jeunes de Parc 18, ainsi que dans l'imaginaire des Français-standards, *un* langage ou une langue qu'emploient les jeunes, même s'il y a de la variation stylistique entre chaque locuteur (voir Liogier 2002 pour une étude sur la variation de l'individu).

---

<sup>1</sup> Wikipedia définit un sociolecte ainsi: « In linguistics, a sociolect or social dialect is a variety of language (a dialect) associated with a social group such as a socioeconomic class, an ethnic group, an age group, etc. » (l'article cite Wolfram, voir bibliographie).

Une langue est premièrement une façon de communiquer avec les autres et de catégoriser les expériences, dit Dell Hymes : « the communicative event is the metaphor, or perspective, basic to rendering experience intelligible... It is this fact that underlies the apparently central role of language in cultural life » (Hymes 15-16). La langue dialogue avec son environnement (Hymes 19). Le langage des jeunes (LDJ) est bien le « primary mode of interaction (*the vernacular*) » des jeunes. Le langage ne consiste pas des traits d'une seule « tradition linguistique » puisqu'il est dérivé du français-standard, de l'arabe, ou d'autres langues. Le LDJ n'est pas un créole puisque ce n'est pas une langue maternelle. Ce n'est pas une langue *pidgin* parce que les locuteurs peuvent se parler entre eux en français et ne *doivent* pas utiliser le LDJ pour pouvoir se comprendre à un niveau littéral. De plus, le langage se transmet à travers les générations et ce n'est pas une version *simplifiée* de la langue française. Certains jeunes le considèrent comme une version de la langue française, qu'ils compliquent et transforment : un langage, donc, qui a la *langue française* comme base. Thom l'appelle le « français remixé ». D'autres le voient comme une interpolation entre plusieurs langues. D'autres encore le considèrent presque comme une langue en lui-même. Je pourrais appeler le LDJ une langue selon la définition de Hymes, mais le nom « langage des jeunes » est celui que j'ai utilisé avec mes informateurs et a été accepté par eux.<sup>2</sup>

## **B. La Langue en France**

Pour mettre en question l'idée que le français est une langue « vainqueur » qui domine les langues « victimes », Barbara Loyer décrit l'histoire de la langue française en

---

<sup>2</sup> Pour une analyse de la définition de 'langue' par rapport au LDJ (ou vice versa), voir Bertucci, Marie-Madeleine « Plurilinguisme, parlars métissés et configurations identitaires dans l'espace francophone. Mots des migrants et français circulant ».

France. « Le français est la langue d'un État ancien et fort », dit-elle (102). Les efforts pour augmenter le statut de la langue française date du 16<sup>e</sup> siècle. En 1539, l'édit de Villers-Cotterêts interdit d'écrire dans une langue autre que le français dans « tous les actes et opérations de justice », explique Loyer. On commence à écrire de plus en plus en français et les citoyens commencent à apprendre le français pour pouvoir lire et écrire. En 1629, Louis XIII mandate que les écritures des tribunaux ecclésiastiques soient en français aussi. « La diffusion du français en France est en effet étroitement liée à la formation d'une élite intellectuelle, c'est-à-dire qu'elle accompagne la complexité grandissante des affaires politiques » (Loyer 102). Les grands de la Court commencent à parler uniquement le français et au 16<sup>e</sup> siècle, plusieurs œuvres classiques latines sont traduites en français. Au 17<sup>e</sup> siècle apparaissent de grands écrivains qui emploient la langue française, comme Molière et La Fontaine, et au 18<sup>e</sup> siècle on cesse d'écrire en latin. (Loyer 102-3).

Au début du 18<sup>e</sup> siècle, le gouvernement français fait de grands efforts pour homogénéiser la langue dans le pays. Le gouvernement utilise la langue pour consolider le peuple et construire une identité nationale : « La diffusion du français traduit un progrès de l'idée nationale mais aussi de la démocratisation », dit Loyer, c'est une démocratisation « des sociétés et des savoirs » (Loyer 104, 103). La langue latine n'est que la *lingua franca* pour communiquer avec d'autres pays, elle remarque, et seulement quelques régions comme le Béarn ou l'Alsace gardent leurs langues locales. Loyer perçoit une association de la langue française avec la nationalité, la démocratie, et avec la culture d'élite. Pierre Bourdieu dit que les élites utilisent les langues officielles pour garder leur position supérieure aux classes populaires. Les classes populaires n'ont pas de



l'accès au langage élite parce qu'il s'apprend justement dans les institutions d'éducation des élites ou dans d'autres milieux auxquels seuls les élites ont accès. Les classes populaires n'ont ainsi pas l'opportunité d'apprendre le langage de la haute société.<sup>3</sup>

L'histoire de la langue française est même plus compliquée puisqu'elle était instrumentalisée hors de France. Les colonisateurs français ont utilisé la langue dans le Maghreb et dans l'Afrique sub-saharienne pour opprimer les personnes colonisées. Aujourd'hui, les jeunes issus de l'immigration du Maghreb (et je dirais aussi des pays francophones sub-sahariens)<sup>4</sup> sont conscients de comment la langue française a fait du mal aux habitants, qui n'avaient presque pas de pouvoir, dit Meredith Doran (2002 152). Dans *Orientalism*, Edward Said décrit comment le gouvernement français, ainsi que le peuple français, utilise leur langue pour dominer d'autres pays (et même des pays qui n'ont pas été colonisés). Il soutient que « [t]he Orient was almost a European invention » qui existe depuis l'antiquité (1). L'« autre » est ce que l'Occident n'est pas-- l'Afrique devient l'antithèse de l'Occident, explique Achille Mbembe, « elle est son inconscient, » elle existe comme l'invention de l'Occident (Mbembe 9). Mais non seulement l'« autre » est-elle ce que l'Occident n'est pas ; elle existe aussi *pour* l'Occident, dit Said. L'image de l'Orient a été créée par les Européens qui ont étudié l'Orient. Ce phénomène est dangereux parce que « people, places, and experiences can always be described by a book, so much so that the book (or text) acquires a greater authority, and use, even than

---

<sup>3</sup> Ma référence de Bourdieu renvoie à l'interprétation de Joëlle Vitiello pendant nos rendez-vous.

<sup>4</sup> Comme le note Joëlle Vitiello

the actuality it describes » (93). La « connaissance » de l’Orient devient un pouvoir sur lui.<sup>5</sup>

Said analyse un discours d’Arthur James Balfour sur l’Égypte. Dans son discours, Balfour donne de l’information sur l’Égypte, et au même temps gagne du pouvoir sur elle. Said explique :

To have such knowledge of such a thing is to dominate it, to have authority over it. And authority here means for ‘us’ to deny autonomy to ‘it’—the Oriental country—since we know it and it exists, in a sense, *as* we know it. British knowledge of Egypt *is* Egypt for Balfour... (Said 32)

Parler d’une communauté est une façon d’approprier les informations sur cette communauté. La communauté existe pour l’audience comme la communauté *décrite par l’écrivain* ou le conférencier. Les Européens peuvent ainsi utiliser leurs écritures et leurs discours pour dominer les autres cultures, qui n’existent plus en tant qu’elles pour l’audience.<sup>6</sup>

Edward Said est un catalyseur pour le mouvement post-colonialiste. D’autres post-colonialistes—Frantz Fanon,<sup>7</sup> Homi Bhabha, V. Y. Mudimbe, Achille Mbembe, etc.—mettent en question comment la littérature et les perspectives subjectives trempées dans les textes propagent le déséquilibre de pouvoir entre la haute culture française et les

---

<sup>5</sup> Mes références renvoient aux interprétations de Jean-Pierre Karegeye dans son cours, « Représentations de l’Afrique dans les littératures françaises et francophones » à Macalester, 2009

<sup>6</sup> Ma référence de Said renvoie à l’interprétation de Jean-Pierre Karegeye dans son cours, « Représentations de l’Afrique dans les littératures françaises et francophones » à Macalester, 2009, ainsi que l’interprétation Joëlle Vitiello dans son discours dans le même cours.

<sup>7</sup> Même s’il écrit pendant la colonisation, il aborde les mêmes thématiques que les post-colonialistes. (Karegeye)

colonisés. On étudie comment les textes, faits par et pour les « dead white men »,<sup>8</sup> comme on dit aux États-Unis, ont fait du mal aux peuples qu'ils contrôlaient. Les post-colonialistes étudient comment le sens dans des textes est construit par rapport à son langage, et comment ce langage ostracise « l'autre », ce qu'on pourrait interpréter comme la représentation, la définition, et l'organisation des non-occidentaux de la part de l'Occident. Les écrivains avaient des idées préconçues et des programmes secrets fondés dans leurs textes, dit-on. Pour les détecter, il faut relire et réévaluer les textes. De plus, on étudie quelles sont les conséquences de ces textes.<sup>9</sup>

Les post-colonialistes doivent décider comment répondre aux textes, pleins de programmes secrets, sans propager la domination. Le mouvement de la négritude a essayé de réfuter la laideur, la bestialité, et la négativité qu'on associe à l'Afrique. Il a essayé de prouver que l'Afrique était belle, que les Africains avaient une âme, une logique, etc. mais cela *légitimait* les structures occidentales, dit Mudimbe (44). L'Afrique existe en elle-même et il faudra se distancer complètement des dichotomies créées par l'Occident. Mudimbe ne veut pas valider les idées des écritures nuisibles en employant leurs outils de pouvoir : l'écriture et le langage. Mais y-a-t il une façon d'utiliser la logique occidentale pour lutter pour la cause africaine (même si cela n'aurait pas dû être une cause tout d'abord) ? On revient à la question du mouvement « raciste anti-raciste », comme l'appelait Jean Paul Sartre.<sup>10</sup>

---

<sup>8</sup> Commentaire de Claire Joubert dans le cours, « Poétiques et Politique : situation de la théorie littéraire » à Université Paris 8 Saint Denis, 2010.

<sup>9</sup> Les idées dans ce paragraphe renvoient aux interprétations de Claire Joubert.

<sup>10</sup> Mes références dans ce paragraphe renvoient aux interprétations de Jean-Pierre Karegeye.

Fanon a dit que pour changer une structure déjà acceptée dans notre société, on avait besoin de l'aide des deux groupes de personnes affectées par celle-ci (voir *Peau noire, masques blancs*<sup>11</sup>). Mudimbe reprend les idées de Michel Foucault et finit par concorder avec Fanon. Il décide qu'on peut utiliser le discours occidental pour parler de l'Afrique parce que si on essayait de reconstruire une fondation sur laquelle baser les pensées sur le continent (j'évite d'utiliser les mots « philosophies », « écriture », etc., puisqu'on ne peut pas savoir quelle forme la représentation de ces idées prendrait), on reviendrait sur les mêmes questions que les penseurs européens nous posent maintenant. Il faudra un contexte accueillant pour que la théorie soit reçue et pour qu'elle change quelque chose. Mais le contexte ne consiste pas seulement de la forme que prennent les idées, elle est construite en partie par les idées déjà présentes dans la société.<sup>12</sup>

Ces thématiques sont présentes dans la situation linguistique de la France actuelle. Si le langage est utilisé pour renforcer le pouvoir de celui qui a le pouvoir déjà, comment se sortir de la domination sans s'échapper du langage ? Aujourd'hui l'Académie Française décide ce qui est acceptable dans la langue française (Loyer 104), et les écoles essaient d'homogénéiser le langage aussi (Bertucci 2004 74). Les jeunes issus de l'immigration, ou les jeunes « des quartiers », même si c'est inconsciemment, s'approprient et transforment le français-standard appris dans les écoles, ainsi que d'autres langues, pour créer un langage qui leur appartient : le langage des jeunes. Le

---

<sup>11</sup> Cité dans les cours, « Challenges to Modernity/Literature : Violence » de Françoise Denis à Macalester, 2008 et « Représentations de l'Afrique dans les littératures françaises et francophones » de Joëlle Vitiello à Macalester, 2008.

<sup>12</sup> Les idées dans ce paragraphe renvoient aux interprétations de Jean-Pierre Karegeye dans son cours, « Représentations de l'Afrique dans les littératures françaises et francophones » à Macalester, 2009

problème est que les Français qui ne parlent pas le LDJ—les Français-standards<sup>13</sup>—insultent souvent le LDJ : « On entend souvent dire que la langue des banlieues serait une langue pauvre », se plaint Jean-Pierre Goudaillier (1996 117). Les jeunes qui emploient le LDJ et les Français-standards n'ont pas la même opinion sur le LDJ.

Malgré la tradition de manifestations en France aujourd'hui, les jeunes des quartiers qui font partie des classes populaires sont traités comme s'ils n'ont rien à dire. L'historien Pierre Rosanvallon donne son opinion sur les émeutes dans les banlieues à l'automne 2005. Le mouvement

se caractérise par l'absence de parole et provient d'un milieu qui a lui-même du mal à prendre parole. Les violences remplacent en quelque sorte la prise de parole, à l'inverse de mai 1968. Il n'y a aucune prise de parole, sinon via la chanson et le rap. C'est le monde entier de la banlieue qui, en général, ne prend pas la parole et ceux qui parlent le font sur le mode de la violence. (Rosanvallon et al *Libération* 2005)

Se réfère-t-il à une violence dans le langage des jeunes ? L'historien Emmanuel Todd rétorque :

On essaie de transformer les victimes en coupables sociaux... j'ai surtout retenu des jeunes qui, loin d'être privés de parole, activaient fortement le principe de liberté et d'égalité et réagissaient d'abord à une agression verbale du ministre de

---

<sup>13</sup> Bien que j'utilise le terme "langage des jeunes" justement parce que les jeunes semblaient l'accepter, je voudrais utiliser un terme plus objectif que les termes qu'utilisent les jeunes pour les personnes qui ne font pas partie du quartier. Je les appellerai les "Français-standards" puisqu'ils parlent le français-standard. J'accepte alors qu'il y a un lien entre la façon de parler et l'identité. Voir Figure 1 pour une visualisation de la terminologie que j'utilise.

l'Intérieur qui les avait insultés, se comportant lui-même comme un voyou de banlieue. (Rosanvallon et al *Libération* 2005)

Les jeunes de différents groupes sociaux s'unissent pour lutter contre le gouvernement discriminatoire. « Ce mouvement est très français. Il est au cœur de la culture française », dit Todd.

Pourquoi est-ce que les deux universitaires ne se mettent pas d'accord sur la similarité ou la différence entre les émeutes de Mai 68 et celles d'aujourd'hui ? Pourquoi est-ce que Rosanvallon ne voit pas de message venant des jeunes, et que Todd y voit non seulement un message clair, mais aussi un message qui valide les principes de liberté, égalité, et fraternité ? Pendant les émeutes de 1968, les jeunes et les ouvriers ont remis en question les valeurs de la société française, mais la majorité des manifestants de ce mouvement étaient des universitaires blancs. Le langage qu'ils ont utilisé était *standard*. Les « inscriptions murales » étaient même poétiques, remarque Ivan Darrault-Harris pour les contraster avec les « tags » d'aujourd'hui (2007 44). Les étudiants employaient un langage généralement accepté. Ils ne mettaient pas en question la valeur de la langue française.

Le langage est très encodé de marqueurs qui dénotent la classe de la personne, et je ne crois pas que les Français-standards refusent seulement d'accepter le langage lorsqu'ils l'insultent, mais aussi la culture qui va avec. Malgré les idées radicales des manifestants de 68 et malgré le fait d'être désavantagés à cause de leur âge, les jeunes de cette époque étaient éduqués et ne faisaient pas partie des classes populaires. Ils essayaient de parler *pour* la classe ouvrière (voir l'interprétation des jeunes radicaux de Godard dans *La Chinoise*, par exemple). Je crois que c'est à cause de la relation du

langage avec la classe sociale qu'il existe dans l'imaginaire français la présupposition que les jeunes des quartiers ne disent rien ou n'ont rien à dire.

### **C. La Race en France**

La France a plus d'immigrés que tous les autres pays européens : on estime que 3,1 millions (Borrel et Lhommeau) des 65 millions d'habitants (Pla et Beaumel) de la France sont des personnes de 18 à 50 ans qui ont un ou deux parents immigrés. Beaucoup d'immigrés sont venus du Maghreb et de l'Afrique sub-saharienne après l'indépendance de leur pays—la dernière indépendance a été celle de l'Algérie en 1962. Il est tabou de parler du concept de la race en France parce qu'il est généralement accepté que la race n'existe pas.<sup>14</sup>

Par contre, j'ai remarqué qu'il semblait normal de demander à quelqu'un de quel pays il venait si la personne n'était pas blanche. Une de mes camarades des États-Unis qui étudiait en France avec moi avait des parents chinois, mais elle était américaine. Elle m'a reporté un jour que quelqu'un de chinoise avait commencé à lui parler en chinois, supposant qu'elle était un touriste ou une immigrante elle-même. Mon impression est que parfois les Français associent l'apparence avec la nationalité ou le pays d'origine.

La France envoie le message aux immigrés et aux personnes issues de l'immigration qu'ils doivent s'assimiler à la culture française, mais ces personnes sentent qu'elles ne sont pas bienvenues dans la société française (Doran 2002). Dans les médias on retrouve des images négatives des jeunes issus de l'immigration (Doran 2002 Chapitre 5). Il y a des personnalités politiques assez bien connues qui sont contre la présence des immigrés en France. Jean-Marie Le Pen, qui a été un candidat présidentiel du Front

---

<sup>14</sup> Il est interdit en France qu'un agent de l'état ou qu'un questionnaire demande la « race » de la personne.

national cinq fois, a prêché de renvoyer les immigrés dans leur pays d'origine. Il a eu du succès et a fini second contre Jacques Chirac et Lionel Jospin dans l'élection présidentielle de 2002. Les idées du Front National ont gagné en popularité depuis l'an 2000 : en 2000, le taux de désapprobation du FN des Français était 80% tandis que depuis mars 2011, le taux n'est seulement 61% (*L'Express* 2011). La fille de Jean-Marie Le Pen, Marine Le Pen, représente le FN et elle est actuellement une candidate présidentielle sérieuse.

Plus de 40% des jeunes dans les quartiers populaires sont au chômage (Marchal *Le Monde* 2011). Des trouvailles d'une étude récente ont soutenu qu'il y avait de la discrimination au bureau contre des candidats musulmans. Il est 2,5 fois plus probable qu'une candidate chrétienne recevra du travail par rapport à une candidate musulmane (Adida, Laitin, et Valfort). Il y a de l'évidence que les jeunes issus de l'immigration subissent de la discrimination. Si les jeunes issus de l'immigrations se sentent pas acceptés dans la société standard française, peut-être que c'est parce qu'ils subissent une vraie discrimination. La question principale est comment les jeunes peuvent réagir à cette exclusion qu'ils sentent.

#### **D. Thèse**

Je vais essayer dans le reste du papier d'étudier comment les locuteurs voient le langage des jeunes. Estelle Liogier dit que le LDJ aujourd'hui est un parler des « malfaiteurs » comme l'était l'argot traditionnel. Les populations qui emploient des langages différents du langage accepté par la société standard ne sont pas traditionnellement estimées. Pourtant, l'argot traditionnel et l'argot d'aujourd'hui ont des fonctions différentes :



Mais il demeure que l'argot des cités se caractérise surtout par sa fonction symbolique : l'élaboration d'un langage commun est destinée avant tout à cimenter la connivence à l'intérieur du groupe en même temps qu'il exclut celui qui n'en fait pas partie. On observe donc dans l'argot des cités ce glissement d'une fonction cryptique à une fonction symbolique qui caractérise, d'après les spécialistes, l'évolution historique de l'argot. (Liogier 2002 43)

Ce papier se focalise sur l'aspect symbolique du LDJ : le langage renforce la communauté des jeunes en même temps qu'il offre à ses locuteurs l'opportunité de dire ce qu'ils veulent dire.

Ce papier essaie de rentrer dans la discussion sur le langage des jeunes en offrant des arguments qui sont très fortement basés sur les opinions des jeunes d'un quartier. Il est rempli de citations qui, j'espère, aideront le lecteur à comprendre encore plus ce que le langage fait pour les jeunes, et comment les jeunes le considèrent. Mes conclusions reflètent les conclusions principales de Meredith Doran : mes informateurs, comme les siens, ne se voient pas comme des voyous ou des racailles. Les deux groupes d'informateurs arrivent à changer de codes et le font selon la situation. Les deux groupes d'informateurs nous ont influencés à venir à la même conclusion que le langage les aide à créer un « Third space » (Bhabha), comme le dit Doran (2004 et 2007).

J'essaie de soutenir que le langage renforce la communauté de Parc 18 et du Groupe des quartiers et offre à ses locuteurs l'opportunité de dire ce qu'ils veulent dire. Employer le LDJ avec les Français-standards est une insulte aux Français-standards en partie parce que c'est une façon de nier le statut supérieur des Français-standards et leurs règles de langage. Mais, si le Français-standards ne présument pas être les supérieurs

des jeunes des quartiers, employer le LDJ ne devrait plus les insulter. Le LDJ aide à établir un monde idéal pour les jeunes de Parc 18 et c'est leur solution à la discrimination qu'ils subissent.

Ce papier établira en premier que le Parc 18 et le Groupe des quartiers sont chacun une communauté en utilisant une définition de groupe social d'Erving Goffman. Il essaiera de soutenir que le sociolecte qu'emploient tous les jeunes des quartiers renforce le sens de la communauté de chaque groupe. Dans la troisième partie, il analysera la relation entre les jeunes de Parc 18 et les Français-standards et trouvera que les jeunes peuvent choisir quelle identité ils veulent extérioriser jusqu'à un certain point. Les jeunes se sentent parfois coincés dans l'image du voyou, mais ils apprécient de faire partie du Groupe des quartiers et surtout du Parc 18. La quatrième partie étudie comment les jeunes peuvent aussi envoyer des messages aux Français-standards via leur choix de langage qu'ils utilisent. La communauté de leur parc est un espace dans laquelle les jeunes se sentent confortables et acceptés. Le parc est leur monde idéal.

### **E. Méthodologie**

J'ai décidé avant d'arriver en France que je voulais faire un projet sur les jeunes des quartiers. J'ai demandé à quelques-uns de mes amis dans mon foyer où je pourrais trouver les personnes qui parlaient le « langage des jeunes » comme je l'appelais assez invariablement, et André<sup>15</sup> (qui vient de la Pologne) m'a dit que je pouvais venir regarder leurs parties de foot contre les « wesh wesh »<sup>16</sup> du quartier, comme il les appelait. J'ai commencé par étudier le terrain de foot comme un lieu de rencontre entre deux

---

<sup>15</sup> J'ai changé les prénoms et les noms des lieux des personnes avec qui j'ai parlé.

<sup>16</sup> Quelques jeunes du quartier m'ont dit que « wesh » vient du son qu'on fait en disant « ouais », et d'autres m'ont dit que cela vient de l'arabe. J'ai trouvé qu'on peut utiliser « wesh » au lieu de « bonjour » ou au lieu de « mon frère ».

populations qui viennent de différents milieux et de différentes origines. Les questions que je me suis demandée étaient : Comment est-ce que les membres de chaque groupe (le groupe Parc 18 et le groupe du foyer) se voient, comment est-ce qu'ils communiquent (dans quel langage, est-ce qu'ils se comprennent, etc.), et comment est-ce qu'ils changent (ou ne changent pas) leurs comportements selon ce qu'ils présument du regard des autres? Mais ce projet a évolué et se focalise maintenant surtout sur le langage des jeunes du parc.

Avant de rentrer dans le Parc 18, mes projets ont été acceptés par le Institutional Review Board de Macalester College. Dans ce papier, j'essaie d'éviter de publier des informations sur les jeunes qui pourraient changer leur statut dans le groupe, chez eux, ou dans la société française. J'ai alors assuré l'anonymat pour mes informateurs en changeant leurs noms, le nom du parc, et en omettant des informations qui pourraient divulguer leur identité. J'évite de mettre dans ce papier des informations personnelles qui ne sont pas pertinentes pour mes arguments.

Le groupe de personnes qui habitent dans mon foyer ont entre 19 et 26 ans et viennent de toute la France, trois d'autour de l'Europe, et une personne vient du Maroc. Ils portent en général des shorts et des maillots de sport lorsqu'ils se rendent sur le terrain chaque dimanche vers 17h. Tous sauf un me disent qu'ils jouent au foot au parc parce que c'est proche et ainsi pratique. Les jeunes du parc s'habillent la plupart du temps en noir, et portent parfois des sacs et des pulls avec des noms de *designer*. Certains changent de vêtement pour jouer au foot et d'autres restent en jeans. Il y a une paire de chaussures dans un casier caché dans un lampadaire du parc qu'ils partagent.

Lorsque je me suis rendue au parc pour la première fois, j'ai demandé aux jeunes hommes du foyer de me présenter à quelques-uns des jeunes hommes du parc, mais ils ont commencé par me dire de ne pas y aller parce que cela serait dangereux, ou parce que je serais « draguée ». Finalement André m'a présentée à deux jeunes hommes du groupe (il n'y a presque jamais de filles ici) et les jeunes du parc m'ont accueillie très sympathiquement.

J'ai fait environ 50 heures d'observation participante de Parc 18 pendant les deux mois qui ont suivi. Le deuxième mois, après qu'on m'ait conseillé de faire des entretiens individuels, j'ai fait des efforts pour interviewer des jeunes pendant une heure chacun. Cela a été difficile— les jeunes me demandaient ce qu'ils allaient me dire en une heure. J'ai fini par enregistrer des entretiens formels avec treize membres du parc qui durent entre un quart d'heure et une heure et demi. J'appelle mes entretiens de l'ethnographie parce que je n'ai pas demandé aux jeunes de remplir un questionnaire, et je ne leur ai pas non plus demandé de répondre des questions dans un ordre préconçu. J'ai parfois demandé les mêmes questions à plusieurs informateurs, mais j'ai essayé de les laisser mener la conversation, et de leur poser des questions qui les encourageraient à continuer de me dire ce qu'ils me disaient déjà. Par contre, parfois j'ai donné aux jeunes des exemples de réponses pour qu'ils puissent comprendre un peu mieux ce que j'attendais d'eux. Mes exemples de réponses étaient basés sur des réponses que j'avais reçues d'autres informateurs, sur les articles et livres que j'étais en train de lire, et sans doute aussi sur mes préjugés. Je marque dans ce papier quels commentaires j'ai faits qui auraient certainement affecté les réponses que je cite.

Les jeunes se demandaient ou me demandaient souvent qui j'étais, si j'étais journaliste, ou si je travaillais pour la police. La dernière question était une blague qui revenait plus souvent que je l'aurais aimé : peut-être un jour sur trois. Je voulais que les jeunes du parc se sentent confortables avec moi, mais je crois que lorsqu'une population commence à donner à un *outsider* de l'information sur leur groupe (et parfois de l'information personnelle), qu'il est inévitable que les personnes hésitent ou se redemandent s'ils auraient bien dû me parler. Cette population a aussi l'habitude d'avoir beaucoup de regards d'*outsiders* sur eux, alors les jeunes ne voyaient pas toujours peut-être pourquoi ils devraient me parler. Un ami a interrompu Jérôme pendant qu'il me disait qu'il ne se sentait pas accepté dans la société française : « Pourquoi tu lui dis tout ça », il a demandé son ami. Jérôme lui a dit que ce n'était rien et a continué de me parler pendant encore quelques minutes, mais il était clair que quelques jeunes du parc ne pensaient pas que leurs amis devraient me divulguer de l'information personnelle.

En analysant ce que j'ai appris des jeunes que j'ai interviewés, il faut tenir compte du fait que les informateurs peuvent changer leurs réponses, même inconsciemment, selon comment ils veulent que leurs paroles soient reçues où comment ils pensent que leurs paroles le seront. Il faudra alors qu'ils aient eu une idée de qui j'étais, et de comment j'allais comprendre ou réagir à leurs idées, à leurs paroles, à leur langage, etc. On m'a plusieurs fois appelée « madame » et m'a vouvoyé la plupart du temps même après que je leur ai demandé de m'appeler Julia et de me tutoyer. Malgré nos différences de culture, après les premières semaines, presque personne ne me donnait la bise pour me saluer ; ils me serraient la main. J'ai commencé à sentir qu'ils acceptaient que je venais passer du temps avec eux. Il y avait au moins deux personnes qui, je sentais, n'étaient pas

contentes que je sois tout le temps dans le parc, mais en tout, je me sentais bienvenue. Il est impossible de savoir exactement ce que je représentais pour eux, mais même s'ils se sont retenus, je crois que les jeunes m'ont dit des choses pendant nos entretiens qui sont intéressantes et importantes, et qui pourraient avoir des grandes implications.

## **PARTIE 1 : Les Communautés de Parc 18 et du Groupe des quartiers**

### **Introduction**

Dans le 18<sup>e</sup> arrondissement de Paris se trouve un parc où un groupe de jeunes se rencontre tous les jours. Lorsqu'ils sont dans ce parc, ils se considèrent chez eux. Environ cinquante ou soixante jeunes font partie de ce que j'appelle le groupe Parc 18. Le parc a des balançoires pour les enfants, des bancs où s'assoient des adultes, et un terrain de basket où les membres du groupe jouent au foot. Les jeunes s'y rencontrent pendant la journée ainsi que pendant la nuit.

Le 18<sup>e</sup> est au Nord de Paris et c'est un des arrondissements les plus divers culturellement et socio économiquement de la ville. Il y a un quartier riche près de Montmartre, et un quartier plus populaire à Pigalle. Le Parc 18 est dans un des quartiers les plus mixtes, mais les membres du groupe s'identifient le plus avec le « type » de personne qui habite à Pigalle. Ils s'identifient avec les personnes, et surtout les jeunes, « des quartiers ». Mes informateurs disent que les jeunes des quartiers ont tous typiquement la même « couleur de peau », qu'ils s'habillent d'une manière similaire, et qu'ils habitent dans des quartiers pauvres. Les jeunes qui ont ces traits font partie d'un groupe alternatif au groupe de Français-standards : c'est ce que j'appellerai le Groupe des quartiers.

Les membres du groupe de Parc 18 sont des amis et se connaissent depuis des années, la plupart d'eux depuis l'école primaire ou le collège. Ils se subdivisent en trois groupes plus petits : les grands, les moyens, et les petits. Les grands sont tous sortis de

l'école et la plupart d'eux (si pas tous<sup>17</sup>) travaillent et ont un moyen de gagner de l'argent. Les grands et les moyens restent séparés peut-être la moitié du temps. Les petits sont au collège et passent beaucoup de temps à jouer au foot. Les petits sont les moins attachés au groupe et ne « traînent » pas souvent avec les moyens et les grands sauf pour jouer au foot avec eux. J'ai remarqué une fille parmi eux, sinon les membres du groupe sont des hommes.<sup>18</sup> Les moyens sont soit au lycée, soit à l'université, soit employés, soit au chômage. J'ai formellement interviewé neuf moyens et trois grands. Entre mes informateurs pas employés, cela fait un à quatre mois qu'ils ont quitté l'école. Pendant que j'étais là, les moyens ont joué un jeu de foot contre les grands qui a été bien annoncé à tous les membres du groupe. Les subdivisions sont alors claires, mais je ne me focaliserai pas sur ces subdivisions.

Cette partie essaiera de soutenir que le Groupe des quartiers et celui de Parc 18<sup>19</sup> sont chacun une communauté selon une définition d'Erving Goffman. Ensuite elle évaluera comment les jeunes se voient. Les jeunes se sentent exclus de la société française, ce qui les force à se sentir plus proches de leurs propres communautés. « Thus, the neighborhood itself, stigma and all, becomes a source of identity. Its particular local practices (including 'a way of talking') are seen to constitute a local culture, one which joins youths in a shared community », soutient Doran (2002 160). Pourtant, mes

---

<sup>17</sup> Je n'ai pas demandé aux jeunes de répondre à de sondages écrits, et comme je n'ai pas interviewé tout le monde, mes conclusions sur *tous* les jeunes du parc ne peuvent être que des généralisations.

<sup>18</sup> Je n'étudie pas pourquoi il n'y a pas de jeunes femmes dans le groupe. Pour une introduction aux théories sur pourquoi les sociolinguistes n'étudient pas le langage des jeunes femmes, voir Trimaille et Billiez 2007.

<sup>19</sup> Voir Figure 1



informateurs ne croient pas que cela soit impossible de rentrer dans la société-standard-professionnelle lorsqu'ils seront plus âgés.

### **A. Les Communautés du parc et des quartiers**

Pour établir que les deux groupes de jeunes sont bien des « groupes sociaux » et des communautés, j'utiliserai une des définitions de communauté d'Erving Goffman, sociologue sur lequel il me semble que plusieurs théories sociolinguistiques sont basées (voir par exemple : Hymes Chapitre 9 ; Checkki, Cahil, et Lofland) :

A social group may be defined as a special type of social organization. Its elements are individuals: [1] they perceive the organization as a distinct collective unit, a social entity, apart from the particular relationships the participants may have to one another; [2] they perceive themselves as members who belong, identifying with the organization and receiving moral support from doing so; [3] they sustain a sense of hostility to outgroups. [4] A symbolization of the reality of the group and one's relation to it is also involved. (9, les numéros sont les miens)

Le Groupe des quartiers et le Parc 18 satisfont les besoins pour être une communauté. Mes informateurs ont une idée claire de ce qu'est le Groupe des quartiers : ceci consiste de personnes « comme eux ». Les jeunes du parc ne se sentent pas bienvenus dans la société standard, mais sentent qu'ils appartiennent à la société de la rue. Les membres du Groupe des quartiers ont aussi un sens d'hostilité envers les Français-standards. Le Parc 18 est une entité distincte dans le Groupe des quartiers parce qu'il y a un sens de endogroupe (*ingroup*) et d'exogroupe (*outgroup*) et parce qu'il existe des normes de groupe. Il est clair qui appartient au groupe du Parc et qui n'y appartient pas. Les jeunes ont de la fierté dans leur groupe, et ainsi reçoivent-ils du soutien moral pour en faire

partie. Cette fierté mène à un sens d'hostilité envers les autres groupes des quartiers. Le groupe du parc existe en lui-même et non pas par rapport au parc—il est clair qui y appartient même si les membres ne sont pas tous présents—mais le parc est un symbole du groupe et devient presque leur territoire.

### **A I. La Communauté des jeunes « comme eux » : les jeunes des quartiers**

[1] « On perçoit le groupe comme étant une unité distincte et collective, une entité sociale, séparée des relations que les participants peuvent avoir entre eux » : Il existe dans l'imaginaire de mes informateurs un groupe de jeunes « comme eux ». Même si c'est la société française qui a créé ce groupe en les excluant (voir Doran 2002 Chapitre 5, par exemple), la communauté n'existe pas nécessairement par rapport à la société standard parce qu'elle existe dans l'imaginaire de ceux qui y appartiennent. Khalid appelle les membres de ce large groupe des « jeunes » tout simplement (2)<sup>20</sup>. Il n'est pas clair si tout le monde qu'il considère comme jeune fait partie du groupe ou si le nom « les jeunes » est l'abrégé de « les jeunes des quartiers ». Les membres de Parc 18 me disent que je semble être plus âgée qu'eux, même si j'ai à peu près le même âge. Peut-être que cela veut dire qu'ils *imaginent* que tous les jeunes de Paris font partie de ce groupe mais distinguent *inconsciemment* entre les différents types de jeunes. D'autres informateurs appellent les membres du Groupe des quartiers des « jeunes comme nous », alors pour eux la distinction est claire. Bien qu'il y ait des façons différentes de se référer de ce groupe, je crois que mes informateurs distinguent tous de la même façon entre les Français-standards et les jeunes des quartiers.

---

<sup>20</sup> J'inclue les numéros des transcriptions que je cite.

Les jeunes de Parc 18 sentent qu'ils font partie de la communauté des quartiers, et non pas à celle des « Français-standards ».<sup>21</sup> Les personnes dans le Groupe des quartiers sont des personnes dont mes informateurs sentent qu'ils sont exclus de la société standard. Thom dit qu'en France, on ne le considère pas comme étant français, même pire : « Moi ici... je me fais traité de sale noir... » (Thom-2 1). Il ne se sent pas bienvenu dans le pays. Il trouve que les immigrés ne reçoivent pas autant d'opportunités que les Français « blancs ». Plusieurs personnes me disent qu'ils sentent que la société française discrimine contre eux. Jérôme et Vital décrivent une discrimination contre eux de la part des Français-standards par rapport à leur âge, leurs vêtements, leur langage, et la couleur de leur peau. Bien que les jeunes du parc me laissent interviewer, parfois les personnes qui rentrent dans le parc ont des préjugés, me dit-on :

Jérôme : [P]ar exemple, quand d'autres gens nous voient, ils peuvent [inaudible]  
on est méchant

Moi : Ils croient que vous êtes méchants ?

Vital : Ouais.

Jérôme : Par rapport à notre façon d'habiller.

Vital : Et la manière de parler, déjà.

Jérôme : On est jeunes, donc ils—

Vital : --Nos origines—on va pas mentir la couleur de peau. Tout ça, ça joue hein.

Moi : Et la façon dont vous habillez ?<sup>22</sup>

...

---

<sup>21</sup> Voir note 3 dans l'Introduction

<sup>22</sup> Je ne change pas la grammaire des phrases dites ni par moi ni par les jeunes sauf quand ceci est nécessaire pour la compréhension.

Vital : Ouais il y a beaucoup de discrimination par rapport à ça. Ils regardent beaucoup la classe vestimentaire.

Moi : D'accord. Pourquoi est-ce que ça c'est vrai ?

Vital : J'sais pas. Moi, pour moi, c'est...les gens ils sont pas intelligents, parce qu'on dit que l'habit ne fait pas le moine. Mais, les gens ils calculent ça. Ça veut rien dire, hein ?

Jérôme : Ouais.

Vital : Ici il y a des gens qui ont des diplômes, qui habillent comme ça, quoi.

Moi : Mais alors est-ce... qu'ils regardent...pour voir si c'est la pauvreté, est-ce que c'est ça qui l'intéressent ?

Jérôme : Non c'est la délinquance... Quand tu habilles comme ça, bah pour eux, c'est un délinquant. Donc...peut-être que c'est pas le cas, peut-être que c'est le cas.

Vital : Quand on habille avec les [vêtements chers, ils pensent]... qu'on les a volés. Pourtant on travaille.

Jérôme : Ou [ils pensent qu'on les achètent] avec de l'argent sale, ça veut dire de l'argent de la drogue...

Vital et Jérôme sentent que dans l'imaginaire parisien/français, les personnes pauvres ne sont pas civilisées, ce qui est un préjugé qui était dominant pendant la colonisation, peu importe ce que dit la France sur l'inexistence de la race. Vital et Jérôme ont l'impression qu'ils sont catégorisés dans un groupe de personnes qui n'ont pas beaucoup d'argent, qui portent des vêtements similaires, qui ne sont pas « blanches » ou qui ne semblent pas être « françaises d'origine », et qui parlent un langage familier—ou un langage de « jeunes ».

On s'attend à ce que ces personnes soient tous les mêmes. Pourtant « il y a des gens qui ont des diplômes qui [s']habillent comme ça », commente Vital, qui sont toujours catégorisés comme des voyous.

Jérôme raconte ce que la majorité des patrons supposent quand ils voient une personne « comme moi » et comment on peut les reconnaître : On imagine que :

il fait pleins de conneries, et tout ça. Il fait des bêtises... Soit il fout la merde... soit il vend de la drogue, il ne respecte personne... Il est de couleur euh— ça c'est normal— est de couleur soit arabe ou noir, et il s'habille comme moi à peu près, donc c'est direct. On les distingue direct. C'est vrai qu'on les remarque. Tu peux être n'importe où, ils vont te remarquer. (1)

Jérôme sent qu'il y a un fort lien entre l'apparence de la personne et ses actions dans l'imaginaire français. C'est impossible pour la personne qui ressemble à Jérôme de se cacher dans la foule des Français-standards, dit-il. On s'attend à ce que cette personne soit un voyou. Et c'est impossible d'être un Français-standard si l'on est voyou. Le fait que Jérôme finit son discours à la deuxième personne veut dire que ceci est un problème personnel pour lui. On voit dans cette phrase finale qu'il se sent bloqué par les attentes des Français-standards.

Thom explique comment les personnes dans les quartiers sont dispersées autour de Paris :

les personnes qui ne sont pas appelées Français sont dispersées. Mais on les sépare par rapport à arrondissement. [Les] quartiers aisés de Paris n'ont pas beaucoup de noirs, on va dire. Dans les quartiers pauvres de Paris, il y a beaucoup de noirs—beaucoup d'immigrés on va dire. (Thom-b 6)

Thom dit qu'il peut distinguer qui sont les immigrés parfois par rapport à la couleur de peau, mais que c'est surtout par rapport à l'habitat. Il a l'impression que la plupart des Parisiens peuvent les apercevoir aussi. « [I]ls nous considèrent pas vraiment comme des Français. Parce que normalement, on doit être tous des Français. Par exemple une fois Le Pen à la télé a dit 'les Français de papier,' après... il a dit des 'Français' tout court. Je pense qu'il[s ?] nous considère[nt ?] pas » (5). Pour Thom, c'est le gouvernement qui traite les « immigrés » différemment et non pas les Parisiens eux-mêmes (6).

La plupart de mes informateurs ne me parlent pas de racisme venant de Parisiens de tous les jours. Ce sont la police, l'école, le gouvernement en général, et les employeurs dont on me dit qu'ils les excluent. L'absence de plaintes concernant le traitement des parisiens de tous les jours doit refléter soit une absence de sentiment de racisme soit une décision de ne pas m'en parler. Mes informateurs sentent que les officiels français attendent à ce que les jeunes des quartiers se « foutent la merde » (Jérôme) et manquent de respect pour les principes de la France qui condamnent ce comportement.

Il me semble que ressembler à un voyou peut être considéré comme un manque de respect en lui-même ! Les jeunes du parc citent comment rentrer dans un restaurant chic avec une casquette et des jeans qui s'affaissent est un manque de respect, et comment parler dans un registre ou dans un langage familier avec un Français-standard est un manque de respect. Les jeunes du foyer citent comment taguer un mur public est un manque de respect, comment insulter quelqu'un est un manque de respect, comment faire des émeutes est un manque de respect, comment voler est un manque de respect, etc, etc. Y-a-t-il des distinctions entre les activités des jeunes de tous les jours et les activités nuisibles que font certains jeunes des quartiers. Il me semble que si on associe les jeunes

des quartiers avec des voyous qui manquent toujours de respect pour la France, être un jeune des quartiers est un manque de respect en soi dans l'imaginaire française standard. Les jeunes savent qu'ils ne sont pas des voyous alors eux distinguent entre leurs activités, mais ils sentent que les branches gouvernementales ne font pas la distinction. Le Groupe des quartiers est perçu comme un groupe homogène par les Français-standards, me dit-on.

[2] « Ils se considèrent des membres qui appartiennent au groupe. Ils s'identifient avec l'organisation et reçoivent du soutien moral pour cela » : Rafi appelle des personnes qui ne sont pas des jeunes des quartiers des « Français » (ou des « touristes » s'ils le sont) (5). Il y a une distinction linguistique entre les membres de différents groupes. Henri m'explique que lorsque des jeunes d'autres groupes *comme celui de Parc 18* (qui font tous partie du Groupe des quartiers) viennent dans leur parc, parfois on essaie de les forcer à partir : « Ici c'est pas chez lui. Nous on va pas chez eux et ils viennent pas chez nous ». Mais ils ne renvoient pas les jeunes du foyer, par exemple. On ne traite pas les jeunes du foyer (qui sont des Français-standards et des touristes, d'ailleurs) de la même manière :

Parce que eux ça se voit que c'est pas des *jeunes comme nous*, tu vois. C'est un peu des adultes. Donc on leur dit rien. Mais si c'est des *jeunes comme nous*, qui on voit qui viennent dans notre quartier, on va leur demander ils viennent d'où. Parce que nous, il y a des quartiers que nous on aime pas, et que eux ils nous aiment pas. (mon emphase Henri 2)

Remarquez la répétition de « jeunes comme nous ». Henri sait très bien pourquoi cela lui est égal que les personnes du foyer rentrent dans le parc : les autres ne font pas partie du

Groupe des quartiers. Les jeunes hommes du foyer ne sont qu'une ou deux années plus âgées que les moyens du parc. Je pense que la phrase « c'est un peu des adultes » est un commentaire plus sur quel est leur groupe social que sur leur âge. Il y a sûrement un sens d'hostilité et de compétition entre les différents groupes de cette grande communauté de jeunes des quartiers, mais dans chaque circonstance, la distinction entre le Groupe des quartiers et le reste des Parisiens est claire. Mes informateurs ne se catégorisent pas hors du Groupe des quartiers, même s'ils accentuent le fait que le Parc 18 est très différent des autres groupes des quartiers.

Amin Maalouf dit dans *Identités Meurtrières* que nos identités sont formées à partir de ce que les autres voient en nous : c'est l'aspect de notre identité qui est menacée par les autres qui devient notre identité primaire (voir page 21, par exemple). Pap Ndiaye a trouvé que la plupart des « Noirs » en France s'identifient comme Français. Un de ses informateurs vient de parents sénégalais et dit qu'il est « soit 'franco-sénégalais', soit 'français', selon 'les gens à qui je parle' » (Ndiaye 40). L'identité de la personne « Noire » est parfois amorphe. D'un côté, elle doit défendre sa nationalité française, et de l'autre elle veut faire partie de la communauté de son pays d'origine. Mais elle n'est bienvenue dans aucun côté.

Mes informateurs n'aiment pas qu'on les exclue et les traite différemment, mais ils ne souhaitent pas quitter le Groupe des quartiers. Ce groupe pour eux représente un endroit en France, ou dans leur vie entière, dans lequel ils sont *acceptés*. Thom m'explique qu'en Afrique, il est considéré étranger, européen, français, comme un sale blanc.... Donc des deux côtés je suis rejeté... Parce que là bas on est considéré comme étranger, ici on est considéré comme étranger. Donc on ne sait



pas ou aller... C'est un peu difficile parce que on sait pas où on est, on sait pas où on est. Ici... on est traité de sale noir, [les Français nous disent] 'retourne dans ton pays'. Et quand on retourne là-bas,... on est traité de blanc, [les Africains nous disent] 'retourne en France'. C'est un peu difficile. Mais on survie. (Thom-b 1)

Thom dit que lui et ses amis ne savent pas où ils devraient être selon les Français et les Africains. « Ils nous considèrent pas quoi—ils nous considèrent comme des immigrés, des enfants d'immigrés », dit-il. Je lui demande s'il veut être considéré comme immigré : « Non. Je veux bien être considéré comme un citoyen français parce que je suis né en France. J'ai vécu toute ma vie en France » (6). Le narrateur de *La Marche* de Bouzid nomme la place où sont bloqués les français issus de l'immigration un « *no man's land* » (Bouzid 35, cité dans Doran 2002 154).<sup>23</sup> La question devient comment ces français peuvent définir leurs racines quand ils ne se sentent acceptés dans aucune communauté, dit Doran. Le « *winning space* » est la communauté qu'ils créent pour eux-mêmes (2002 154).

Lorsque je demande à Thom ce qu'est son « idéal », il me répond que « l'idéal chez nous, c'est notre quartier, c'est ça notre endroit...avec ses copains...C'est ça l'idéal... Sinon, a part ça, rien d'autre » (1). Thom se sent à l'aise dans le parc et sent qu'il est accepté là-dedans. « Parce qu'on a grandi avec eux, on les connaît depuis longtemps, ils habitent juste à côté, on est ensemble, on est un lien » (Thom-b 1). Thom et ses amis ont les mêmes difficultés à se sentir à l'aise dans la société standard française, dit-il. Le groupe du parc forme un lien qui est comme une entité en dehors de la société.

---

<sup>23</sup> Voir aussi Miano, Léonora. *Tels Des Astres Éteints*: Roman. Paris: Plon, 2008. Introduit dans le cours de Joëlle Vitiello : « Voix du Sud: Francophone Sub-Saharan Literature » à Macalester 2008.

Le lien entre les amis crée du soutien et peut les protéger contre les attaques qui viennent du dehors de la communauté. « Sinon, à part ça, [il n'y a/ on n'a] rien d'autre », sauf sa famille, dit-il (1-2). Bien que Rafi préfèrerait travailler plutôt que de « traîner » dans le parc, quand « t'es ici, c'est bien. Tout le monde rigole et tout ça. Tout le monde est... content... C'est bien, mais après... tu sais que quand tu rentres chez toi, tu reviens sur terre... la vie elle reprend, tu vois » (4). Le parc est une façon de s'échapper de la vie que Rafi n'aime pas. Il le compare à la vie dans les ciels dans cette citation. Même si pas tous mes informateurs ne me disent que le Parc 18 est leur idéal, on peut conjecturer qu'ils ont ce désir puisqu'ils s'y rendent souvent—la plupart d'eux sont là tous les jours.

Mes informateurs ne considèrent peut-être pas le plus grand Groupe des quartiers comme leur société idéale, mais le Parc 18 est quand même basé plus dans la société des quartiers que dans la société française. Puisque la société standard française les rejette, les jeunes des quartiers créent leur propre « social base » (Eckert 2004 370). Mes informateurs sont acceptés dans leur propre groupe du parc, et celui-ci est accepté dans le Groupe des quartiers. Ainsi reçoivent-ils du soutien moral pour faire partie du Groupe des quartiers.

[3] Les membres du groupe « maintiennent un sens d'hostilité envers les exogroupes (*outgroups*) » : On a vu que les jeunes de Parc 18 laissent les « Français » ou les « touristes » jouer au foot avec eux tandis que si des jeunes des quartiers s'y rendent, ces jeunes-là ne sont pas nécessairement les bienvenus. Les jeunes de Parc 18 ne sont pas assez intéressés dans les Français-standards pour vouloir se renseigner sur qui ils sont, ou même sur quels âges ils ont.

[4] « Une symbolisation de la réalité du groupe et sa relation à ceci est aussi impliquée » : Il y a plusieurs marqueurs dans l'apparence qui indiquent l'appartenance d'un jeune au Groupe des quartiers. Quelques-uns de ces marqueurs sont l'ethnicité et les vêtements, comme on a déjà vu. Les jeunes comme eux portent des vêtements en noir, avec certains logos (Jalal, entretien informel). « Si vous regardez, on s'habille tous pareil », dit Jalal (4). Ils portent « le même pull, dans le même style », dit Khalid (3). Les personnes qui ne sont pas comme eux ont par exemple des longs cheveux rockeur, dit Stefan (4).

## **A II. La Communauté de Parc 18**

[1] « On perçoit le groupe comme étant une unité distincte et collective, une entité sociale, séparée des relations que les participants peuvent avoir entre eux » : Lorsqu'on est entre membres de Parc 18, on suit un code inédit de règles ou de normes. Les membres du groupe parlent « de tout et de n'importe quoi », dit Jalal (2). Le groupe a une ambiance spécifique, « [o]n rigole tout le temps, on n'est jamais sérieux ». Pourtant Rafi dit qu'il ne veut pas aborder des sujets tristes avec ses amis du parc parce qu'il a l'impression que les sujets de conversation *doivent* être joyeux (2). Les normes peuvent ainsi marcher comme des règles implicites. Les membres du groupe ont un code pour comment interagir entre eux. Jalal m'explique qu'on suit parfois des structures typiques de conversations dans le parc : « Quelqu'un dit quelque chose, trois qui sont pas d'accord, deux autres qui sont d'accord, et on fait un débat » (2). Ceci est la norme de comment les membres discutent. Puisque ces normes sont différentes de ceux de la société standard française, puisqu'elles sont différentes de ceux d'autres groupes des

quartiers, et puisque ces normes sont perçues par les membres du groupe, on peut dire que le groupe de Parc 18 est une entité séparée du reste de la société.

Le groupe de Parc 18 se distingue d'autres groupes « comme eux » (les autres groupes des quartiers) par rapport à leur manière d'interagir avec les personnes de l'extérieur. Jalal me dit que des fois les membres du parc commentent sur des choses qu'ils voient autour du parc qu'ils aiment, comme les vêtements et les voitures. Je lui demande s'ils parlent jamais de choses qu'ils n'aiment pas : « Non quand on n'aime pas, on regarde pas », dit-il (2). La norme ou la règle est d'être gentil dans le parc. Le groupe a un trait, et les personnes dedans partagent ce trait : « Nous on est peace and love », dit Vital (AJV 6)<sup>24</sup>. Rafi est conscient de la différence entre le groupe de Parc 18 et d'autres groupes de jeunes « comme eux ». Il dit que les jeunes du foyer ne pourraient pas jouer au foot dans d'autres parcs de la « cité » :

Il y a que nous on va dire qu'on est ouvert...[si] ils... [partent] autre part, ça va pas être la même chose. Ils vont se faire frapper, il vont se faire prendre leurs portables, tu vois des trucs come ça... Mais ici il y a jamais ça... Donc jamais on va aller voir quelqu'un et dire 'ouais donne ton portable, donne ton iPod', tout ça... Même toi tu viens tous les jours ici... tu serais partie autre part, je te jure ils t'auraient pas laissé faire tes interviews. Ils t'auraient pris ton sac, ils t'auraient pris tu vois les trucs comme ça... J'sais pas si on t'a déjà dit ? (5)

Le groupe Parc 18 est très différent des autres groupes des quartiers en ce qu'il est ouvert aux personnes de l'extérieur et les jeunes sont conscients de cette différence. Rafi fait

---

<sup>24</sup> AJV est le nom d'un entretien entre All About, Jérôme, et Vital.

même des généralisations sur les autres groupes pour distinguer son groupe des groupes stéréotypiques des quartiers.

[2] « Ils se considèrent des membres qui appartiennent au groupe. Ils s'identifient avec l'organisation et reçoivent du soutien moral pour cela » : On peut quitter ou rejoindre le groupe, mais il est clair qui appartient au groupe et qui n'y appartient pas. Les jeunes disent qu'ils accepteraient n'importe qui dans leur groupe tant que la personne est respectueuse, mais il faut être accepté dans le groupe (Jérôme 2-3). Il y a des personnes au parc qui ne boivent pas, qui ne fument pas, et qui ne vendent pas de drogue. Les habitudes individuelles (qui n'affectent pas les autres) de chacun sont acceptées. Lorsqu'on est dans le groupe, on ne va pas être rejeté, tant que l'on continue à être respectueux des autres membres. Parfois les membres de Parc 18 ont besoin de temps et d'espace pour s'occuper de quelque chose, mais on les appelle pour voir s'ils ont besoin d'aide (Kaleb 2) et ils reviendront normalement, dit Vital (entretien informel). Si un membre n'est pas là, les autres sentent son absence. Si quelqu'un ne vient plus au parc et n'est plus en contact avec ses amis, la personne aurait quitté le groupe, dit Vital. Les individus sont conscients de leur appartenance au groupe. La fierté des membres du groupe de leur ouverture d'esprit peut être du soutien moral pour faire partie du groupe.

[3] « Les membres « soutiennent un sens d'hostilité envers des groupes de l'extérieur » : La fierté des membres de Parc 18 se convertit en hostilité envers d'autres groupes des quartiers. On démontre de l'hostilité envers les autres groupes des quartiers lorsqu'on ne laisse pas les jeunes d'autres quartiers rentrer dans le parc. Rafi dit que parfois ils doivent renvoyer d'autres gens en les frappant : « Ils viennent ici, ils... cherchent la violence avec quelqu'un... gratuitement... Juste pour s'affirmer,... pour

dire ‘on est là’.... On les calme, mais si jamais quelqu’un vient ici, [il] fout la merde, [il] fait n’importe quoi... on va les frapper » (6) Parfois les jeunes de Parc 18 partent chez les autres groupes aussi. Il y a une rivalité entre les groupes de jeunes des quartiers.

[4] « Une symbolisation de la réalité du groupe et sa relation à ceci est aussi impliquée » : le groupe est basé dans le Parc 18. Même si le groupe n’existe pas par rapport au parc—les jeunes y viennent pour se rencontrer et pourraient se rendre à n’importe quel endroit—le parc est un symbole du groupe. Les jeunes voient ceci presque comme leur territoire. Ils ne veulent pas que d’autres groupes des quartiers mettent leurs noms sur les murs du terrain de foot. Lorsque d’autres jeunes des quartiers viennent dans le parc, mes informateurs se renseignent sur qui ils sont et parfois les renvoient.

Typiquement on ne laisse pas de journalistes là-dedans non plus.

La façon de s’habiller et les styles de cheveux peuvent être des indicateurs du groupe auquel on appartient. Même si j’ai l’impression que les différences entre les jeunes de différents quartiers ne sont pas évidentes pour tout le monde dans le Parc 18, lorsqu’on fait des blagues sur d’autres jeunes des quartiers, on se moque de leur style de vêtements et de cheveux (AJV 1).

### **A III. L’Amitié**

Stefan a des « connaissances » à l’école mais ce ne sont « pas des amis, des amis ». Je lui demande ce qu’est la différence, et il me répond que les amis de Parc 18, « eux, ça fait 10 ans que je les connais. C’est ça la différence. [Les connaissances de l’école, c]’est pas des vrais amis, tu vois. Si, c’est des amis mais bon, c’est pas voilà. C’est pas amis comme ça », il met les doigts ensemble (1). Les jeunes de Parc 18 sont des meilleurs amis pour Stefan que les étudiants qu’il rencontre à l’école. Rafi aussi aime le

parc parce qu'il y trouve ses amis (2). Il a déménagé il y a trois ans et dans son nouveau quartier, « il y a d'autres jeunes... [Mais j]'ai mes amis ici, je reste ici... ça m'intéresse pas d'aller voir d'autres gens. Moi j'ai grandi avec eux [du Parc 18], je reste avec eux... »

(2). Les jeunes ont de la loyauté envers le groupe et ses membres. « Il y en a qui sont déménagés loin, mais ils viennent quand même ici, ils viennent toujours ici », confirme Kaleb (1). Vital ne compte jamais quitter le groupe : « c'est nos amis, c'est comme nos frères, il faut pas se lâcher, hein ? » (AJV 5). Les jeunes apprécient les amitiés qu'ils ont formées dans le groupe.

Même si Goffman dit qu'un groupe ne doit pas consister d'amis pour être considéré comme un groupe (10), je pense que le Parc 18 est un lieu de rencontre d'une communauté forte en partie parce que les jeunes sentent qu'ils sont de proches amis, se rencontrent souvent, et choisissent librement de rester entre eux. Les jeunes se connaissent depuis des années ; plusieurs d'entre eux se sont rencontrés au collège ou avant. Plusieurs de ceux qui travaillent correspondent leurs heures de travail avec les heures du lycée pour pouvoir se rencontrer dans l'après-midi. Vital me dit que ce sont de bons amis parce qu'ils ont vécu beaucoup d'expériences ensemble. Plusieurs de mes informateurs disent la même chose, qu'ils sont de bons amis parce qu'ils ont toujours été amis, et qu'ils comptent toujours être amis.

## **B. Le Racisme et les espérances individuels des membres de Parc 18**

Les jeunes de Parc 18 sont strictement dits des Parisiens, mais s'ils se sentent parisiens est moins sûr : ils se sentent rejetés de la France et de ce que j'appelle la société française-standard. Jérôme et Thom pensent que deux branches du gouvernement de la France, la police et les écoles, voient les jeunes des quartiers comme des voyous mais les

jeunes n'intériorisent pas l'insulte. Ils se défendent en disant qu'ils ne sont pas ce qu'on dit qu'ils sont et en se mettant en colère contre la police et les éducateurs respectivement. Un peu différent du groupe d'informateurs de Meredith Doran (2004 116-9), mon groupe d'informateurs ne croit pas qu'il réalise les stéréotypes de jeunes des quartiers du tout. Ils se défendent et me disent que les stéréotypes sont complètement faux. Ce sont les voyous qui parlent comme eux, et pas l'inverse, disent-ils. La société standard associe injustement leurs habitudes avec celles d'un voyou.

Jérôme raconte comment son groupe d'amis est souvent l'objet de discrimination. Parfois on les contrôle, lui et ses amis, pendant qu'ils « prennent des verres » à la terrasse d'un restaurant, et cela peut être embarrassant.<sup>25</sup> Jérôme décrit leurs interactions avec la police :

Eux déjà, même quand on est posé comme ça, [quand] ils passent, ils nous insultent. Ouais ils jouent en fait. Et si toi tu réponds, après ils descendent, ils appellent des renforts...beaucoup de voitures [viennent], ils vous frappent, ils vous ramènent au commissariat. En bas, ils vous frappent en bas, après ils vous remontent, après... (2)

---

<sup>25</sup> Bien que la carte d'identité ne soit pas obligatoire en France, la police a le droit de contrôler n'importe qui pour demander de voir sa carte d'identité. Si la personne questionnée ne peut pas prouver son identité (avec la carte d'identité nationale ou d'autres documents comme un visa, passeport, licence de conduite, etc.), elle peut être arrêtée et détenue pendant le temps que cela prend de vérifier l'identité de la personne, pas plus de quatre heures (Code of Criminal Procedure Book I, Title II, Chapter III). Avant et pendant la seconde guerre mondiale, le régime de Vichy a contrôlé des français pour vérifier la religion de la personne. Depuis 1955, la carte d'identité n'a plus de l'information ni sur la religion du citoyen, ni sur son pays d'origine (Wikipédia). Pourtant aujourd'hui, la police peut toujours contrôler n'importe qui pour vérifier la citoyenneté des personnes.



Jérôme sent qu'il est maltraité par la police. Thom me dit qu'il n'y a pas beaucoup de noirs ou d'immigrés dans la politique ou dans les « bonnes écoles... Si on va dans les mauvaises écoles, comme par hasard, là on voit beaucoup d'immigrés, dans les lycées professionnels... [Dans l]e meilleur lycée ici, qui est à Paris, Louis-le-Grand, il y a pas beaucoup de noirs. La plupart, majoritairement, [sont] on va dire, des Français blancs. Il n'y a pas de Français immigrés ». Thom avait un ami par exemple avec une moyenne de 10 sur 20 mais qui n'a pas été laissé passer dans le lycée général tandis qu'on a poussé pour qu'un autre étudiant blanc— « un Français blanc on va dire entre guillemets, parce que moi aussi j'suis Français »-- qui avait 8 de moyenne, et on l'a accepté (Thom-b 2). Cette histoire implique que Thom sent que s'il a des amis dans le lycée professionnel, ce n'est pas nécessairement parce qu'ils ont eu de mauvaises notes au collège, mais parce qu'on évite de les aider à rentrer dans le lycée général.

Ces expériences font que Jérôme et Thom sentent qu'on essaie de les empêcher de rentrer dans la société-standard : « ça fait que nous on se sent rejetés », dit Jérôme. Il a l'impression que les policiers « s'entraînent » avec eux parce qu'ils n'ont rien d'autre à faire. « Comme s'ils [les policiers] étaient à la box. Ils s'entraînent sur toi, en fait. C'est fou » (2). Jérôme est conscient du fait qu'il ne devrait pas être traité de cette manière. Il voit les policiers comme étant ceux qui ont tort. Thom croit que les professeurs ont tort : « Normalement ils devraient pousser lui [le Français blanc avec une moyenne de huit], et celui qui a 10 de moyenne [de parents immigrés]. Les deux en même temps. Pas un seul, les deux en même temps. Ce n'est pas juste », dit Thom sur son ami qui n'a pas été encouragé à rentrer dans le lycée général. Au collège, « quelqu'un [de] français blanc a mis le feu au collège, il a bien mis le feu au collège » et il a eu comme punition huit

heures d'école et un avertissement. « Si ça aurait été un noir ou un arabe, il aurait été viré de l'établissement. Je suis sûr... C'est pour cela que je dis qu'*on n'est pas traité comme les autres*. A cause de ce genre de chose » (mes emphases). Thom est conscient du fait qu'il est traité différemment. Thom et Jérôme sentent que la police et l'école travaillent contre eux, pour les rejeter de la société standard.

Les deux jeunes se protègent en se disant que le traitement qu'ils endurent n'est pas juste. Jérôme dit que la police les appelle des voyous, mais il sait qu'il n'est pas un voyou :

Enfin, ils appellent ça voyou, des voyous. Donc sinon on va dire on est des voyous. Moi je me sens pas voyou, donc ça... me fait rien... si on m'insulte de sale noir. Je m'en fou, ça me fais rien. J'suis pas un sale noir, j'suis un beau noir, c'est tout quoi. Ça me fait rien du tout. (2)

Jérôme essaie de se consoler en se disant qu'il connaît ce qu'il est, et qu'il n'est pas ce que la police lui dit qu'il est. C'est la faute de la police qui ne sait pas comment interagir avec les personnes de ce groupe avec justice. Avoir des Français « blancs » dans les meilleurs lycée « montre une bonne image ». On préfère garder le « ghetto » dans le lycée professionnel. Celui-ci est le « lycée voyou voilà... Ils préfèrent qu'on [les immigrés et jeunes de couleur] soit adapté au domaine professionnel plutôt qu'au domaine général » (2). Thom voit qu'on essaie de contrôler les jeunes des quartiers. Les jeunes imaginent que c'est un projet qui n'est pas basé dans les capacités ou dans les personnalités des personnes qu'on essaie d'exclure, mais sur des préjugés ou sur un désir de garder ceux qui sont en pouvoir toujours en pouvoir.

Bien que mes informateurs sentent qu'on discrimine contre eux, la plupart d'eux essaient toujours de poursuivre les futurs qu'ils veulent. Les professeurs de Yasir l'ont encouragé à rentrer dans le lycée professionnel parce qu'il n'était fort ni en Français ni en Anglais puisqu'il était immigré en France d'un collège de l'Algérie. Comme il n'aimait pas sa spécialisation dans son lycée professionnel, il a arrêté l'école après qu'il a passé le BEP (le brevet d'études générales), sans avoir reçu le baccalauréat professionnel. Avant 2009, les élèves recevaient le BEP après deux années d'étude dans le lycée professionnel, mais pour recevoir le Bac Pro il leur fallait encore deux années d'étude. Depuis 2009, on peut recevoir son baccalauréat en trois ans au lieu de quatre ans ([education.gouv.fr](http://education.gouv.fr)), alors le BEP n'a plus autant de valeur, dit Yasir. « Ce qui veut dire que mon diplôme c'est comme s'il servait à rien. Et c'est pour ça que j'ai envie de reprendre mon bac.... [Mon BEP] n'a plus de valeur » (1). Yasir n'a pas pu trouver de travail parce qu'il manque de diplôme standard, dit-il, et « [ç]a serait impossible de réintégrer [dans]...l'école une fois que t'as arrêté un an », même s'il a été le premier de sa classe dans le lycée professionnel (2). On lui a dit qu'on ne met pas de priorité pour les jeunes qui ont arrêté l'école. Pourtant, Yasir est en contact avec l'école qu'il voudrait rejoindre et va continuer d'essayer d'y rentrer (3). Il a de l'espoir, comme il en avait quand il est rentré en France et ne pouvait pas encore parler le français. Il a commencé à apprendre la langue après seulement trois mois.

Vers le début de notre entretien je demande à Thom ce qu'est son « histoire » avec l'école et il me dit qu'il est en train de passer le baccalauréat professionnel dans la comptabilité : « J'ai eu mon brevet de professionnel compta [comptabilité], il me reste simplement de recevoir mon bac. C'est une simple histoire. C'est simple » (Thom-b 2).

Thom sous-estime ce qu'il fait à l'école. Je lui demande pourquoi c'est important pour lui de passer son baccalauréat et il me répond que « c'est quelque chose... qu'on peut faire quelque chose avec dans la vie » (3). Il voudrait être assistant comptable ou même comptable. Je découvre qu'il a de hautes espérances. Je lui demande où il voudrait travailler après ses études et finalement il m'informe qu'il aimerait continuer ses études et recevoir un brevet de technicien supérieur et que sinon il irait à l'université (son « histoire » de l'école n'est donc pas « simple » !) :

--Pourquoi est-ce que tu veux continuer les études, je lui demande.

--Pour montrer à mes parents que voilà, que je fais quelque chose, au moins... je continue mes études. Parce que si je m'arrête au... bac professionnel, je pourrais pas trouver beaucoup de métiers. [Il aimerait avoir un métier « élevé »], un travail convenable... c'est-à-dire... comptable, directeur d'une entreprise, tout cela. Un poste convenable, quoi, directeur d'une entreprise, ou directeur d'une entreprise de comptabilité par exemple aussi.... J'aurais des salariés, j'aurais mes comptables, j'aurais mes secrétaires. » (3)

Je ne peux pas savoir pourquoi Thom ne souligne pas au début de l'entretien qu'il aimerait avoir un poste de patron, mais en tout cas, malgré la discrimination contre lui dans l'éducation, il compte continuer et réussir dans sa vie professionnelle. Jalal, qui travaille dans un magasin de haute couture, aime son métier surtout parce qu'il pourra s'élever dans son travail : « Ouais, surtout qu'on peut évoluer, passer responsable, directeur adjoint, pourquoi pas directeur ? D'ici 60 ans » (1). Fadi blague un peu quand il dit que cela prendra 60 ans, mais ses espoirs sont réels. Plusieurs de mes informateurs vont essayer de faire ce qu'ils veulent faire dans la vie.

Stefan me répète que l'école n'est pas difficile et qu'il n'y a pas beaucoup de devoirs dans son école Bac Pro (baccalauréat professionnel). Je lui demande si sa copine a beaucoup de devoirs : « Euh non. C'est pas des grands diplômes, ça... c'est des petits diplômes... CAP [Certificat d'aptitude professionnelle], BEP c'est des petits diplômes... Bac et tout, ça c'est des grands diplômes. Il y a plus de révision, plus de choses à faire... » (2). Je lui demande s'il apprend des « grandes choses dans ton école, ou est-ce que tu savais déjà les choses qu'ils t'apprennent ». Il me répond : « C'est des choses que je connaissais déjà. J'suis pas fort à l'école, mai, les trucs c'est des révisions du collègue, hein. C'est le CAP. On n'apprend pas des nouvelles choses [comme au lycée général où on apprend], tu vois des théories, des j'sais pas quoi ». Il apprend ce qu'il savait déjà, mais il se considère ne pas être fort à l'école parce qu'il ne faisait pas ces devoirs quand il était plus petit. Plus tard il me dit qu'en fait il est fort en Français et en Histoire-géographie, mais qu'en Anglais, Maths, et en Sciences physiques, il est « nul ». Je lui dit que cela fait « moitié-moitié » et il concorde : « J'suis pas nul mais j'suis pas fort » (2). Stefan ne donne pas de valeur ni à ce qu'il apprend dans son école professionnelle ni à ses capacités à l'école.

Thom, Stefan, et Kaleb ne se vantent pas volontiers de leurs situations scolaires ou de leurs métiers, mais ils soulignent le fait qu'ils ne sont pas condamnés à un futur sans bon métier—que leurs amis font des choses diverses avec leur vie. Je demande à Thom si ses amis font la même chose que lui dans le lycée et il souligne le fait que ses amis font des choses diverses : « Bah ça dépend d'eux hein. Il y en a ils font pas...les mêmes choses que moi. D'autres ils font de la mécanique, moi je fais la comptabilité, et d'autres c'est d'autres matières, quoi. D'autres sont dans la domaine générale, ça

dépend » (4). Il a des amis qui ont arrêté l'école pour travailler, et d'autres qui veulent réintégrer là-dedans. On a plus de choix que je donne l'impression que je croyais pendant mon entretien avec Stefan. Je demande à Stefan ce que ses amis ont choisi de faire pour le lycée—« est-ce qu'ils ont choisi le professionnel », je demande. « Pas tous hein, rétorque Stefan. Il y en a ils sont partis en général, et il y en a, ouais, en professionnel, ou il y en a qui ont arrêté l'école... ça dépend » (1). Stefan parle comme s'il n'était pas fier de son école mais il clarifie que ses amis ne suivent pas tous le même chemin. Je demande à Kaleb si quelques uns de ses amis ont quitté l'école et d'autres qui y sont toujours, et il me confirme que « [m]oi j'ai arrêté, il y en a ils ont continué. Il y en a ils passent le bac. Il y en a ils passent le BTS [brevet de technicien supérieur] et tout ça. Il y en a qui sont loin, hein. Moi je cherche du taf [travail]...Mais je vais en trouver normalement » (2). Kaleb travaille dans un magasin mais aimerait continuer à chercher du travail qu'il préférerait et où il pourrait gagner plus d'argent pour manger au restaurant avec ses amis et faire des sorties avec eux, comme aller au cinéma, ou à un match de foot. Ses amis font des activités diverses et peut-être que cela lui donne de l'espoir et un sens de pouvoir. En tout cas, Thom, Stefan, et Kaleb veulent s'assurer que je comprends qu'ils ne sont pas destinés à un mode de vie en particulier malgré les efforts des Français-standards.

### **Conclusion**

Les membres de Parc 18 sont acceptés dans leur petit groupe ainsi que dans le groupe de personnes qui leur ressemblent. Le Parc 18 est une communauté parce que les jeunes le voient comme une entité séparée du reste de la société française et sentent qu'ils appartiennent au groupe. Le Groupe des quartiers est une communauté parce qu'elle est

une société en elle-même pour les jeunes. Ils s'associent avec « la rue » et ils ne se sentent pas acceptés dans la société standard. Mais bien que mes informateurs se sentent exclus de la société standard, ils ne sentent pas condamnés à rester complètement en dehors de cette société. Ils espèrent avoir plusieurs options pour trouver du travail qu'ils aiment. Ils utilisent les exemples de leurs amis qui ont réussi pour s'encourager. Ils ne croient pas que les messages négatifs que les branches de gouvernement leur envoient dépeignent leur population justement. Les jeunes de Parc 18 se sentent forts et sentent qu'ils ont du pouvoir sur leur propre destin.

## **PARTIE 2 : Le Langage met de la valeur sur les identités des jeunes et renforce leur communauté.**

### **Introduction**

Giles et Coupland expliquent la valeur d'un langage pour un groupe ethnique :

There are at least four reasons for the salience of language in ethnic relations: language is often a criterial attribute of group membership, an important cue for ethnic categorization, an emotional dimension of identity, and a means of facilitating ingroup cohesion... (96).

Le LDJ n'appartient pas à un certain groupe ethnique, mais plutôt à un groupe qui est ethniquement divers. Le LDJ a quand même les valeurs citées par Giles et Coupland. Les membres des groupes des quartiers doivent employer le LDJ pour faire partie des groupes, le LDJ est un marqueur à quel groupe social on appartient, et les jeunes sentent qu'ils ont inventé le langage des jeunes—que ceci « vient de la rue ». Le langage des jeunes aide à renforcer la communauté de Parc 18 ainsi que le Groupe des quartiers.

Bourdieu écrit dans *Ce Que Parler Veut Dire* que la création d'un parler d'une région ou d'une ethnie est une façon de lutter pour du pouvoir sur son groupe et dans la société :

Les luttes à propos de l'identité ethnique ou régionale... sont un cas particulier des luttes des classements, luttes pour le monopole du pouvoir de faire voir et de faire croire, de faire connaître et de faire reconnaître, d'imposer la définition légitime des divisions du monde social, et, par là, *de faire et de défaire les groupes* : elles ont en effet pour enjeu le pouvoir d'imposer une vision du monde social à travers des principes de di-vision qui, lorsqu'ils s'imposent à l'ensemble



d'un groupe, font le sens et le consensus sur le sens, et en particulier sur l'identité et l'unité du groupe, qui fait la réalité de l'unité et de l'identité du groupe. (emphase dans l'original 137)

La construction d'une nouvelle méthodologie linguistique est une façon de définir son groupe et de signaler qu'on a le pouvoir de le définir. Les Français-standards peuvent catégoriser les jeunes des quartiers comme des immigrés, des Africains, ou des voyous, mais en créant leur propre langage, les jeunes définissent eux-mêmes leur identité. Ils créent leur propres critères pour faire partie du groupe : il faut parler le LDJ. Le LDJ indique que les jeunes font partie du Groupe des quartiers, mais qu'ils n'ont pas été forcés dans le groupe. Dans ce sens, les jeunes recréent la réalité. Cette partie se portera sur comment le langage maintient, renforce, et/ou recrée l'identité de ses locuteurs, mais surtout l'aspect communal du Groupe des quartiers et de Parc 18.

Loyer soulève les idées d'un rappeur du groupe toulousain les Fabulous Trobadors qui dit dans un entretien : « C'est le rap qui a créé la banlieue, ce n'est pas la banlieue qui a créé le rap... Avant, le concept de banlieue, c'est un concept de sociologues, d'une niaiserie infernale. Les banlieues qui prennent la parole et s'insurgent contre la société française, c'est le rap » (97). La banlieue n'existe que lorsqu'elle est appropriée par les membres de sa communauté, dit ce rappeur. Mais c'est même plus que cela : lorsque la banlieue est appropriée par les membres de sa communauté, elle représente quelque chose d'autre. Elle représente ici la prise de parole de ses habitants : « La banlieue...c'est le rap ». Le Parc 18 a été approprié par la communauté et représente pour ses membres un espace libre et en sécurité. Thom dit que « l'idéal c'est chez nous, c'est notre quartier ». Si le langage sert comme instrument de communication pour la

communauté, et si elle représente la communauté (on peut distinguer entre les différents quartiers selon le langage qui y est parlé), le langage doit faire partie de cet idéal. Elle doit aider le parc à être la communauté idéale.

Albert Valdman remarque que les sociolinguistes qui étudient l'argot d'aujourd'hui se focalisent sur sa fonction identitaire plutôt que cryptique. Il cite Pierre Guiraud, qui écrit :

Il y a eu transfert de la fonction linguistique au cours duquel la nature de l'argot a changé : la langue secrète d'une activité criminelle, il devient une simple manifestation de l'esprit de corps et de caste—une façon particulière de parler par laquelle un groupe s'affirme et s'identifie. (Guiraud 6 in Valdman 2000 1189)

Les interlocuteurs peuvent utiliser le langage pour confirmer et pour extérioriser leur identité. Bien que ce soit un groupe marginalisé qui emploie le langage, les sociolinguistes ne l'interprètent pas principalement comme un moyen de se cacher, dit Valdman. Nadine Celotti dit que les « pratiques langagières » des jeunes « donnent la parole et une identité à des milliers de jeunes » (208). Les locuteurs ne doivent pas suivre les impératifs du rôle que la société leur a prescrit. Comme le dit Jean-Pierre Goudaillier, le langage donne à ses locuteurs une « *identité sociale positive* » (emphasis dans l'original 2010 852). Les jeunes peuvent utiliser le langage pour s'exprimer et pour devenir la personne qu'ils veulent être. L'opportunité de créer des mots quand on n'aime pas la définition ou la connotation d'un mot qui existe déjà ouvre aux jeunes la possibilité de tout dire. C'est ainsi que le langage invite les jeunes à devenir ce qu'ils veulent être—d'assumer le rôle de leur choix lorsqu'ils sont entre eux.

Je soutiens que le langage aide les jeunes à créer un *systeme* social positif. Une méthode qu'utilisent les jeunes de Parc 18 pour établir leur groupe comme une communauté est de changer de langage lorsqu'ils sont entre eux. Goudaillier dit que « [l']appartenance des individus à un groupe social est construite à travers leurs actes de langage et les comportements langagiers doivent être considérés comme de véritables *actes d'identité* » (emphase dans l'original 2010 852). Former une langue aide les jeunes de Parc 18 à créer et à maintenir leur propre culture. Meredith Doran dit que le LDJ, qu'elle appelle le verlan, aide les jeunes à créer le « Third Space » que Homi Bhabha décrit (Doran 2004 et 2007). Le langage représente l'espace entre la culture de la maison (où les parents parlent souvent la langue de leur pays d'origine pour les informateurs de Doran ainsi que les miens) et la culture de la France (où la norme est de parler le français-standard). La fonction primaire du langage pour Doran est d'établir un « we-group ». Ses informateurs répètent que le langage est le leur et aide les jeunes à établir des valeurs culturelles différentes de celles de la société standard française.

Using the youth code...served as a means of displaying one's class allegiance to the local value system, which included solidarity, generosity, hospitality and respect for others. As such, to be included in the peer universe, using at least some of the local youth language was essentially required... (2007 504)

Le langage des informateurs de Doran représente leurs principes. Employer le LDJ confirme sa fidélité au groupe et aux habitudes du groupe. Ainsi, pour faire partie du groupe, il faut parler le LDJ.

Pour mes informateurs aussi, le langage est une venue à travers laquelle les jeunes créent leurs propres règles. Par exemple, le seuil qui sépare ce qui est une insulte de ce

qui est une blague est abaissé dans le langage des jeunes, remarque Michèle Tromeur, (cité dans Goudaillier 2001 11), comme le remarque Sébastien, un Français-standard du foyer, aussi. Goudaillier explique que « [t]oute société a ses tabous, ses interdits, ses activités occultes. Il faut pouvoir en parler, et les argots contribuent à cette stratégie de contournement » (1996 117-8). Le LDJ laisse les jeunes dire ce qu'ils ont besoin de dire. Les Groupes de Parc 18 et des quartiers n'existent pas seulement comme des groupes de personnes exclues de la société-standard, et le langage qu'ils emploient n'existe pas seulement comme une façon de se manifester contre les attentes des Français-standards. Le langage n'est pas seulement un marqueur de statut social, et n'existe pas seulement comme message pour les *outsiders*, mais fait quelque chose pour les membres des groupes actuellement : il amplifie leur sens de communauté dans le groupe.

### **A. Ce qu'est le langage des jeunes (LDJ)**

Le langage est un espace dans lequel la créativité, le rôle d'entrepreneur, et les identités multiples sont honorés. C'est une façon de parler, mais c'est aussi continuellement en train d'être recréé. Les jeunes prennent des mots du français et « les allume[nt] », dit Jalal. Ils les verlanisent, ou bien leurs donnent de nouvelles définitions. Ils empruntent des mots d'autres langues. Ils reconstruisent ce qui est une phrase normale ou grammaticalement correcte. Ils font tout à leur disposition pour créer un langage qui sera le leur. Bien que des mots et de la syntaxe soient basés dans le français-standard, les jeunes produisent un nouveau langage qui appartient à la rue.

#### **A I. En Quoi consiste le LDJ**

J'ai entendu les membres du Parc 18 se parler et j'ai demandé des exemples de mots qu'ils ont inventés, mais je ne base pas mes conclusions sur la composition du

langage sur ma propre recherche. J'utilise ainsi la recherche d'Estelle Liogier, Jean-Pierre Goudaillier, Ivan Darault-Harris, et Meredith Doran pour analyser la formation du langage. Ce « langage », qui pourrait vraiment être considéré comme une langue, a son propre lexique, sa propre grammaire, sa propre intonation, et sa propre culture qui vont avec.

### **La création des mots**

Les jeunes créent des mots en improvisant, dit Jalal (1). « Ça arrive comme ça », dit Henri et il fait claquer les doigts. Si le nouveau mot plaît au créateur et/ou aux auditeurs, on le garde dans le lexique (Henri 1). J'ai l'impression que les jeunes ne jugent pas négativement les créations des autres et encouragent tout le monde à participer à la création du lexique et de la grammaire. Estelle Liogier (2009 123-4) souligne les plus grands traits lexicaux du LDJ :

Le langage du groupe [qu'elle a interviewé] comporte un grand nombre d'unités non-standard, relevant pour moitié de l'argot usuel, partagé par l'ensemble de la communauté linguistique (*rigoler, foutre, marrant...*) et pour moitié de néologismes :

-- verlan (usuel ou non usuel)<sup>26</sup>

--lexies obtenues par des procédés sémantiques comme la métaphore ou la métonymie (*steak* pour *gifle*, *balayette* pour *croche-pied*)

--lexies obtenues par des procédés synthématiques (*faire à l'envers*, *se la raconter*)

---

<sup>26</sup> Liogier note: « Nous distinguons le verlan 'usuel' (lexies répertoriées dans les dictionnaires généralistes: *ouf, meuf*) et verlan non-usuel (répertorié dans les dictionnaires spécialisés: *caillera, turvoi*, voir non-répertorié: *tipeu, bejan*).

--lexies obtenues par des procédés syntaxiques comme l'utilisation adverbiale de l'adjectif (*parler mortel, travailler normal*)

--emprunts, généralement vernacularisés (*walleh, cheh !*)

Le LDJ emprunte des mots d'origine français-standard, français-populaire, français-local, du vieil argot français, ainsi que d'origine arabe ou berbère, tzigane, africaine, et américaine, dit Goudaillier (2001 18-22). Les jeunes utilisent les méthodes et l'information qui leur est disponible pour créer leur langage. Il serait impossible de connaître tout le lexique du LDJ à tous moments parce que, comme le note Darrault-Harris, les mots sont créés et évoluent avec une très grande vitesse (2007 43). Goudaillier relève l'aspect créatif du langage. La métaphore, la métonymie, et d'autres procédés littéraires qu'ils pratiquent sont « tout à fait intéressant[s] d'un point de vue linguistique », dit-il. Il donne les exemples d'une *casquette* qui veut dire un contrôleur, *être en place* qui « se dit de quelqu'un généralement bien habillé, qui a un job, en quelque sorte une vraie place dans la société » ; et *fax* qui désigne une fille très maigre (1996 121-2). Les jeunes disent ce qu'ils veulent dans une manière créative.

Henri Boyer appelle leur utilisation de préfixes superlatifs et d'expressions hyperboliques comme *hyper, méga, grave, l'enfer*, etc., de la « violence rhétorique » (2001 77). Goudaillier maintient que le langage est « [l]'expression des maux vécus » (2010 854). Il cite comme exemple « taper un taxi basket » qui veut dire sortir en courant du taxi sans payer le chauffeur, qui n'a plus que la vue des baskets du jeune qui s'échappe (856). La « fracture linguistique » reflète la « fracture sociale » de la France pour Goudaillier. Pourtant, similairement au fait que le langage ne consiste pas seulement d'insultes, Goudaillier ne croit pas que le langage existe seulement comme façon

d'extérioriser les maux. Il souligne aussi les aspects cryptiques du langage, et la formation de l'identité de l'individu et de son groupe social à travers le langage. J'essaierai de soutenir que le langage aide les jeunes à maintenir leur communauté *positive*.

### **Formulation de la phrase, la façon de dire, et le style qui va avec**

Le LDJ respecte pour l'ensemble la syntaxe du français-standard. Ceci suggère que le langage est basé dans le français et est relexifié avec des mots d'autres langues et des mots inventés. Respecter la structure du FS<sup>27</sup> (français-standard) pourrait aussi être une façon de faciliter la compréhension du LDJ. Valdman dit que « l'argot est absorbé par le » français populaire, qui pour lui est le français vernaculaire associé avec les classes populaires. Il cite Guiraud en disant que « l'argot n'est pas à proprement parler une langue puisque ce phénomène se réduit en général au lexique et n'interpelle, en général, ni la grammaire ni la phonologie » (2000 1181). Le français populaire et le LDJ ne sont pas très différents grammaticalement, dit-il. Mais il ajoute dans une note :

Toutefois, les permutations du verlan créent des groupes de consonnes qui ne se retrouvent pas dans la langue commune, par exemple : *kteurfa* pour *facteur* ou *chtonmi* pour *micheton* ('client d'une prostituée'). Aussi, la fréquence de la voyelle /ø/... [par exemple dans] *meuf*, *keuf*, *keur*. (1191)

Les jeunes explorent des moyens de non seulement changer les mots français, mais aussi de leur apporter, ou de souligner, des sons, des syntaxes, et des formules de phrases qui n'appartiennent ni au FS ni au « français populaire ». Les sons de leurs parlers sont une marque du LDJ. Le langage emprunte des sons de l'arabe peut-être pour marquer une

---

<sup>27</sup> Emprunté d'Albert Valdman dans « La Langue des faubourgs et des banlieues: de l'argot au français populaire ». *The French Review*. 73.6 (2000) : 1179-92

solidarité avec cette identité de certains jeunes, et peut-être en partie aussi pour marquer la distinction entre le LDJ et le FS plus fortement.

La façon de prononcer les phrases est distincte. Les jeunes utilisent un « increasingly conspicuous glottal fication (that is, a throaty rasp) that Méla and others have attributed to the influence of Arabic phonology », dit Doran. L'accent est différent de celui du français-standard :

the structure of Verlan terms like *meuf*, *keuf*, and *asmeuk* (which contain [œ] in stressed position, and end in a hard consonant),<sup>28</sup> combined with lax vowel articulation (open-mouthed pronunciation), lend this language variety a marked vocalic quality that immediately distinguishes it from the more 'precise' diction of standard French. (Doran 2007 501)

Il y a des jeunes qui sont conscients du style qu'ils utilisent lorsqu'ils emploient le LDJ. Khalid m'explique que dans le LDJ, « il n'y a pas que le langage, c'est [aussi] le ton, la manière [de parler], si on parle fort », etc. (2). De plus, les jeunes parlent dans un « 'style speedé' », cite Doran, qui « blur the word boundaries », rend les expressions plus difficiles à décoder pour les autres, et est encore une « marked sound feature... » (Doran 2007 501). La vitesse de leur parole peut augmenter l'aspect cryptique du langage, mais aussi, comme le suggère Doran, pourrait faire partie du jeu du langage. La vitesse met en question les distinctions entre des mots et forcent les récepteurs à bien écouter.

Même si le LDJ a comme origine principale le FS, il prend les qualités d'autres langues et ne ressemble pas beaucoup au FS. Je demande à Jalal s'ils parlent d'une façon « grammaticalement incorrecte » et il me dit que oui, mais le seul exemple auquel il peut

---

<sup>28</sup> Valdman et Doran entendent les sons des mots *meuf* et *keuf* différemment : /ø/ est le son dans *peu* et *feu* tandis que /œ/ est le son dans *peur* et *sœur* (Germain-Rutherford 3).



penser est « [V]enez, on va à Champion », une phrase où le sujet change (4). « On se comprend », ajoute Jalal. La phrase est construite avec un lexique de français-standard mais est formulée en utilisant de la grammaire qui appartient au français populaire, ou bien au LDJ. Même si cette grammaire vient du français-populaire, Jalal la considère comme appartenant à son langage. Même si l'on ne peut pas dire d'où vient le lexique et la structure des phrases du LDJ, on sait que la version finale appartient bien aux jeunes.

Le langage n'est qu'une partie de la culture des jeunes. Goudaillier dit que les vecteurs de cette culture incluent « le rap, le mouvement hip-hop, les vêtements, les graphismes 'banlieues' » avec « un ensemble de *pratiques langagières discursives* propres comme la *vernalisierung* ou le fameux *accent banlieue* ». « La principale manifestation de cette culture est la revendication d'une *identité spécifique*» (emphase de l'auteur 2010 852). Les jeunes n'utilisent pas seulement le langage pour créer et extérioriser leur culture. Ils l'utilisent pour renforcer leur culture et leur communauté.

## **A II. Un Langage basé dans le français et/mais qui provient de « la rue »**

On a vu que le LDJ emprunte de la structure et des mots du français et d'autres langues. Bien que Valdman soutienne que puisque la plupart du langage des jeunes (qu'il appelle de l'argot) est une appropriation de la langue commune (le FS), c'est une version du français, je suis Goudaillier qui affirme que le langage a une fonctionnement « en miroir » (2002 19), mais qui l'appelle, comme le fait Marie-Madeleine Bertucci (77), une « interlangue » :

Il s'agit d'un registre de langue interstitiel, d'une véritable *interlangue* utilisée dans le cadre des réseaux de pairs, qui se situe entre le français véhiculaire dominant, la langue circulante, et l'immense variété des vernaculaires qui

composent la mosaïque linguistique des cités. (emphase dans l'original  
Goudaillier 2010 853)

Les jeunes du parc varient leurs définitions du LDJ, et n'ont non plus une définition claire ni de ce qu'est le langage ni de ce qu'est le français-standard. Peut-être que c'est parce que, justement, la langue française est en train de changer. Il y a des jeunes qui se rendent compte qu'ils alternent entre différents registres, mais qui ne considèrent pas le LDJ comme une langue en elle-même. Il y en a d'autres qui voient le LDJ comme basé dans la langue française, mais qui est en train de se distancier du FS. Malgré leurs opinions différentes, lorsque je demande à mes informateurs d'où vient ce langage, la réponse est unanime : il vient des quartiers. Les mots qui ressemblent au FS n'appartiennent plus aux Français-standards, mais au LDJ et à la communauté des jeunes. Le LDJ est basé dans le FS, mais est la marque d'une culture ethniquement diverse, et ceci est utilisé pour renforcer cette culture interstitielle. C'est pour cette raison qu'il y a des jeunes qui reconnaissent que certains mots viennent du FS, mais qui disent toujours qu'à la base, le langage vient non pas du FS, mais de la rue.

Je demande à Khalid quelle langue il parle avec ses amis. Il répond qu'il parle en français. Est-ce que c'est le même français qu'il parle avec ses parents? Non, c'est « un langage qu'on emploie dans la rue » (1). Le « français » ici dénote le langage de la rue. Pourtant, il parle en « français » aussi avec ses professeurs, dit-il. La deuxième fois qu'il dit qu'il parle en *français*, je suis supposée comprendre qu'il veut dire le *français-standard*. Je lui demande si c'est le français soutenu qu'il veut dire et il me le confirme. Il utilise le mot « français » pour dénoter les deux langages différents pendant notre entretien. Lorsque je lui demande si c'est difficile de « changer de langues », il me

demande, « comment ça changer de langue, de passer de la rue à... » (2). Il n'accepte pas alors de nommer sa façon de parler une langue, et il continue à l'appeler un *langage* pendant l'entretien. Le langage est un type de français pour Khalid—peut-être un registre de la langue. Pourtant le langage « vient de la rue. Ça c'est comme ça. Tout le monde se comprend », dit Khalid.

Le français-standard est la langue d'où est dérivé le langage des jeunes pour Stefan et Thom, mais le LDJ est en train de se distancier du FS. Le LDJ est un « français déformé un peu... On parle pas *français*, français. On parle un peu différemment », dit Stefan. C'est une *variation* de la langue française. Thom dit que « [c]'est du français mais c'est pas vraiment français ». Il l'appelle le « français remixé. » Un français édité, le langage des jeunes est basé dans le français-standard, mais est en train de rompre avec celui-ci.

Henri dit qu'il considère le LDJ un registre du FS mais le traite un peu plus comme une langue que Stefan et Thom ne le font. Je demande à Henri quelle langue il parle avec ses parents : français. Avec ses amis : français. Avec les personnes qu'il ne connaît pas ? « Français, euh, français ! C'est du français », exprime-t-il. Il emploie toujours la même langue, dit-il ; c'est le langage ou registre qui change. Je lui demande s'il parle de la même façon avec ses amis qu'avec les adultes qu'il ne connaît pas, et il m'explique que c'est différent : « on parle un langage que nous seuls on comprend » (1). Henri marque au moins une différence de registre entre les deux façons de parler, selon où et à qui il parle.

Plus tard Henri illustre la différence entre le langage qu'il emploie avec ses amis et le langage qu'il écrit : « J'écris pas comme je parle...j'écris bien. J'écris en français, et

quand je parle... c'est pas dans le dictionnaire ce qu'on dit » (1). Le LDJ est maintenant défini par rapport au fait qu'il n'est pas dans le dictionnaire—qu'il n'est pas accepté comme du français-standard alors. Il y a là un sens que le langage est indépendant du FS. De plus, les mots ne proviennent pas nécessairement du FS, mais des créateurs/locuteurs : les mots viennent de la rue. « Ça vient des quartiers, hein », dit quelqu'un d'autre pendant l'entretien. « Ça vient des quartiers défavorisés, mon gars ? », « [ç]a vient des ghettos », conclue-t-on (1). Henri n'a peut-être pas l'habitude de réfléchir sur le langage et peut-être qu'il change d'avis—il disait avant qu'il parlait toujours la même langue et maintenant il dit que le LDJ provient des quartiers. Ou bien peut-être que la définition du langage sera toujours compliquée pour lui.

Jalal dit que le LDJ, « [ç]est même pas du français qu'on parle. C'est un mélange de mots. On prend des mots qu'on connaît, et on a l'impression que ça veut dire quelque chose, et on les allume... Du moment où on se comprend, c'est bon. On n'a pas besoin de parler français » Dans cette citation, Jalal ne base le langage des jeunes dans aucune langue : c'est un mélange de *mots*. Le langage n'est pas du français, dit-il. Il est possible que j'influence sa façon de catégoriser le langage/la langue quand je réplique, « du coup, tu a deux ou trois façons différentes de parler le français ». Il confirme que c'est cela qu'il voulait dire. Il alterne entre l'appeler un langage et une langue plus tard dans l'entretien (4).

Jalal accepte de catégoriser le LDJ dans la langue française quand il m'explique comment les jeunes du foyer arrivent à le comprendre : le LDJ « c'est du français, mais un petit peu déformé ». Jalal décrit le LDJ comme une langue en elle-même quand il parle de comment il le crée et l'emploie avec ses amis, mais c'est du français lorsque les

Français-standards essaient de le comprendre. Le langage n'a ainsi pas de fonction cryptique pour Jalal. « C'est facile à comprendre. Sauf quand les mots arabes interviennent ou le verlan, etc. » (5). Peut-être que Jalal n'est pas conscient de combien de mots en verlan ou de mots empruntés de l'arabe ils utilisent, mais puisqu'il peut parler en français-standard dans certaines situations, il est conscient à un certain niveau de combien les langages sont différents. Il a aussi l'impression que les jeunes de mon foyer comprennent certains mots de verlan. Il pense que tous les jeunes parlent une forme du LDJ : « Bah ouais. A mon avis, les jeunes, du moment qu'ils parlent pas le français de l'école, ils sont contents ». Les jeunes qui ne font pas partie des quartiers ont « *leur* façon de parler », souligne-t-il (5). L'aspect créateur du langage est un aspect intégral pour Jalal. Le langage appartient aux jeunes qui l'inventent, qu'il soit considéré comme du « français » ou pas.

Adwin se focalise sur l'appartenance du langage à la génération qui le crée et l'emploie. Je lui demande pourquoi les jeunes de Parc 18 parlent « comme ça » et il me répond, « [a]h ça j'sais pas, c'est la génération.... depuis qu'on est petit, c'est comme ça, hein... Ça a existé depuis longtemps. Environ 15 ans je crois, 15, 20 ans ». Je lui demande d'où vient le langage et il me répond, « [j]'ai aucune idée. Ça vient de la rue ». C'est le langage des jeunes des quartiers pour Adwin (1). Vital souligne le fait que le LDJ est une interpolation de langues. Pour lui, le FS est « direct, c'est que du vrai français, quoi » (4). Le langage des jeunes a des mots du français-standard mais aussi d'autres langues : « L'argot, en français, c'est mélangé avec nos langues » (1). Le LDJ est un mélange du français et de leurs langues maternelles et n'est pas basé dans le FS. Pour Vital surtout, ce

langage représente l'espace interstitiel dont parlait Goudaillier. Le LDJ n'est pas tellement basé dans le FS pour Adwin et Vital.

Mes informateurs accentuent des aspects légèrement différents du langage lorsqu'ils me le décrivent. Khalid appelle les deux façons de parler (le LDJ et le FS) uniquement le français et c'est à moi de discerner de quelle langue il parle selon le contexte. Cela veut dire que 1) le LDJ est plutôt comme un registre du français pour lui et que 2) le choix de quel langage employer dans chaque situation lui semble évident. Stefan et Thom se focalisent sur le fait que le langage s'écarte du FS. Henri l'appelle du français mais souligne le fait qu'il est différent du FS. L'aspect cryptique du langage est très important pour lui et fait partie de sa définition. Jalal s'appuie sur l'aspect créateur du langage—ce sont des jeunes de n'importe quel milieu qui inventent le langage pour se distancier de la culture représentée par les écoles. Pour Adwin, le langage appartient aux jeunes des quartiers. Vital voit le langage comme un mélange de langues et de cultures. Le LDJ représente quelque chose de différent pour chaque jeune de Parc 18. Mais ce qui est vrai pour tout le monde est que le langage a démarré dans la rue ou entre des jeunes. Ceci appartient ainsi aux jeunes de Paris ou des quartiers. En effet, Dell Hymes dit qu'on devrait plus se concentrer sur l'interaction de la langue avec son environnement que sur sa taxonomie : « The natural unit for sociolinguistic taxonomy (and description), however, is not the language but the speech community », dit-il (35).

### **B. Le Langage aide les jeunes à communiquer**

Sony Labou Tansi énonce dans un entretien :

La langue, c'est la poésie qu'il y a derrière, ou les *idées* qu'il y a derrière. Il faut pas être piégé par le dictionnaire. Je crois qu'il faut *inventer* le langage. Hors, ce

qui m'intéresse moi, c'est pas la langue française... c'est le langage que je peux trouver à l'intérieur de ça pour arriver à *communiquer*. (mon emphase 0:38)

La plus grande importance dans le langage sont les idées, dit Labou Tansi. Pour communiquer, il faut pouvoir transférer ses idées dans des paroles. Parfois la langue qui existe déjà n'apporte pas le sens voulu, alors il faut inventer sa propre façon de dire. L'acte d'inventer une langue ou un langage peut être considéré comme l'actualisation d'une volonté très forte de communiquer. Les ancêtres de mes informateurs viennent de pays étrangers, mais les jeunes parlent tous le français. Les jeunes n'ont pas d'obligation de créer un langage pour communiquer à un niveau littéral. Le LDJ exprime les idées des jeunes peut-être les plus profondes et compliquées. C'est pour cela que certains jeunes m'ont dit qu'on utilise le LDJ parce que c'est facile à comprendre.

Comme n'importe quel/le autre langue/langage, celui-ci facilite des conversations entre des personnes de la même communauté. Kaleb me dit que si lui et ses amis se parlaient en français, personne ne se comprendrait. Quand on parle dans le LDJ, « [t]out le monde se comprend », offre Henri (2). Khalid me dit que le langage vient de la rue : « Ça c'est comme ça. Tout le monde se comprend » (2). Je demande à Stefan pourquoi ils parlent ce langage et il dit : « J'sais pas. On se comprend » (3). Même si Kaleb, Henri, Khalid, et Stefan arrivent à parler et à comprendre le français-standard, ils considèrent le LDJ comme une source primaire de leur communication lorsqu'ils sont entre eux.

Rappelez-vous de la citation de Jalal : « C'est même pas du français qu'on parle. C'est un mélange de mots. On prend des mots qu'on connaît, et on a l'impression que *ça veut dire* quelque chose, et on les *allume*... Du moment où on se *comprend*, c'est bon. On n'a pas besoin de parler français » (mon emphase 3). Les jeunes prennent des mots qui

existent déjà dans leur répertoire et y mettent les messages voulus. Le mot représentera maintenant ce qu'ils comprennent ou voient dans ceci. Et s'ils se comprennent—si le rhétorique envoie le message voulu et permet la communication—c'est un succès. Ils n'ont plus besoin de laisser la structure et les règles de la langue originale les limiter.

Le langage est loin d'être encombrant pour eux ; contrairement à ce que disent Alain Bentolila, Darrault-Harris,<sup>29</sup> et d'autres, je crois que les jeunes arrivent à dire ce qu'ils veulent en employant le LDJ. Ils utilisent leur créativité pour envoyer les messages voulus, comme le répète Jean-Pierre Goudaillier (voir « Les Mots de la fracture linguistique », par exemple). Le langage devient tellement personnel que la langue française devient la « 'contrenorme' à la langue française, académique, ressentie comme langue 'étrangère' par rapport à sa propre culture » (Goudaillier 2002 11-12). C'est leur propre langage qui fournit la communication. « Mais, spécifie Khalid, même entre nous on se parle bien. On n'est pas obligé—on n'a pas toujours notre langage » (2). Ils ont toujours l'option de parler dans le FS s'ils le veulent.

Kaleb démontre aussi qu'une des fonctions du langage est de permettre la communication. Je lui demande pourquoi il emploie le LDJ, et il me répond :

--J'sais pas, c'est pratique. Moi je trouve ça pratique... On se comprend mieux...

--C'est plus facile de se comprendre ?

--Oui...Parce qu'il n'y a pas des grands mots, de définitions à dire et tout ça...tout le monde comprend. Alors que si on parle français, il y en a qui comprendront pas des mots. (3)

---

<sup>29</sup> Ivan Darrault-Harris dit qu'il y a une « grande pauvreté du lexique des émotions » dans le LDJ. « La question se pose alors du devenir de ces émotions qui ne peuvent atteindre la manifestation du discours oral ou écrit » (44).



Il est possible que Kaleb se sente mal-à-l'aise lorsqu'il parle en français parce que ses parents ne l'emploient pas régulièrement. Mais Kaleb a grandi dans un environnement francophone et ne semble avoir aucun mal-à-l'aise ou hésitation pendant notre entretien, qui se passe exclusivement en français-standard. La plupart de ses amis parlent en FS très rapidement pendant leurs entretiens. Je crois que quand Kaleb dit que c'est plus facile de se parler dans le langage des jeunes, il veut dire qu'il arrive à communiquer ses idées plus facilement parce que son discours peut se concentrer sur ce qu'il veut dire et non pas sur comment le dire.

Stefan me dit que les jeunes de Parc 18 parlent dans le LDJ parce qu'ils se comprennent entre eux (3). Lorsque je demande à Khalid d'où vient le langage, il me répond que ceci « vient de la rue » mais il offre ensuite son explication de pourquoi le langage existe : « Tout le monde se comprend » (2). Le langage a bien un aspect cryptique puisque personne en dehors du Groupe des quartiers ne le comprend, mais la *compréhension entre les membres des quartiers est un aspect intrinsèque du langage*. Jalal explique qu'on peut inventer un mot de verlan pendant une conversation : « Tout de suite, on le dit. Et tout le monde le comprend » (3). Les jeunes savent comment décoder plusieurs des inventions de leurs amis. Jalal dit qu'il n'a aucun souci quand il ne comprend pas un nouveau mot, il demande simplement ce qu'est la définition de ceci : « J'suis comme ça », dit-il. Pourtant, il me dit que ses amis demandent aussi s'ils en ont besoin. « Au début ils rigolent... après ils le disent [qu'ils ne comprennent pas le mot]. C'est bon. On a l'habitude » (4).

### **C. Le Langage renforce les communautés**

#### **C I. Le Langage renforce la communauté des quartiers**

[1] Souvenez-vous qu' « [o]n perçoit le groupe comme étant un groupe collectif, une entité sociale, séparée des relations que les participants peuvent avoir entre eux » parce qu'il y a dans l'imaginaire des jeunes de Parc 18 un groupe de jeunes « comme eux ». Le langage fait partie des attributs du Groupe des quartiers. Même plus que cela, la plupart des jeunes imaginent que le langage appartient au Groupe des quartiers. « Le verlan, c'est tout ce qu'il y a dans la rue, en texto, sur l'internet », dit Adwin (2), c'est « une langue de rue » concorde Thom (Thom-a 2). Bien que mes informateurs aient des façons différentes de définir le langage—quelques uns le voient comme étant basé dans le français, et d'autres pas—tous les jeunes se mettent d'accord sur le fait que le langage provient de « la rue » et appartient à celle-ci. Je demande à Adwin d'où vient le langage et il me répond, « [j]'ai aucune idée. Ça vient de la rue » (1). Seules les personnes de la rue emploient le langage. Biggie commence à employer le langage des jeunes avec n'importe quel jeune, dit-il (1-2). La distinction entre qui parle le LDJ et qui ne le parle pas revient à « où on traîne...en fait. Moi je traîne ici dans le parc. Tu sais c'est notre quartier », dit Adwin, c'est le langage de leur quartier et du Groupe des quartiers (2). Si le langage n'est employé que par les membres du Groupe des quartiers, et s'il est toujours employé par les membres du groupe, parler le LDJ est un besoin de faire partie du groupe et est une norme du groupe.

Je demande à Adwin pourquoi lui et ses amis emploient le langage des jeunes. Il m'explique que c'est juste « comme ça »—« c'est la génération... depuis qu'on est petit, c'est comme ça. » (2). Cette tradition semble être forte dans l'imaginaire des jeunes de Parc 18. Adwin dit qu'il croit que le langage a « existé depuis longtemps. Environ 15 ans je crois, 15, 20 ans ». Le langage des jeunes existe depuis que le groupe de jeunes des

quartiers existe. Je lui demande s'ils apprennent le langage aux petits dans le parc et il me répond que « [n]on c'est eux qui nous entendent » (2). Le langage ne semble pas être une phase qui terminera puisqu'il transcende les générations. C'est une caractéristique du groupe. Je demande à Jalal d'où vient le langage mais il ne sait pas, il l'a entendu parler par les grands dès qu'il était très jeune : « Je me suis jamais intéressé. On m'a demandé de parler, j'ai parlé. C'est tout ». Même si Jalal ne s'est pas intéressé à d'où vient le langage, il remarque aussi qu'aujourd'hui les petits l'emploient (5). Ce langage a le pouvoir d'être transmis.<sup>30</sup> C'est une tradition à partager avec les membres du parc et avec la plus grande communauté de personnes comme eux.

[2] Souvenez-vous que les participants du Groupe des quartiers « se considèrent des membres qui appartiennent au groupe. Ils s'identifient avec l'organisation et reçoivent du soutien moral pour cela » parce que les jeunes sentent qu'ils sont acceptés par la communauté des quartiers et non pas dans la société française-standard. Le langage augmente ce sens de la solidarité entre les membres du Groupe des quartiers. Vital dit qu'il parle « noir entre noirs » (1). Le LDJ appartient aux jeunes des quartiers. Je demande à Biggie quel type d'adulte parle le langage des jeunes et il me répond que ce sont « les noirs et les arabes » (1). Adwin, Stefan, Francis, Vital, Jalal, et d'autres jeunes du square disent qu'on commence à employer le langage avec quelqu'un qui a l'air de faire partie du Groupe des quartiers. Employer le langage avec des personnes que l'on ne connaît pas est une façon de reconnaître que le récepteur fait partie de sa communauté (voir Eckert 1988 par exemple). Adwin emploie le LDJ avec tout le monde qu'il *connaît* et qui a à peu près entre 18 et 22 ans. Sa décision de comment parler dépend aussi sur s'il

---

<sup>30</sup> Commentaire de Joëlle Vitiello

s'entend bien avec la personne et où il l'a rencontrée. Il compare employer le LDJ avec tutoyer, c'est une façon familière de parler à quelqu'un avec qui l'on se sent confortable, et surtout si on veut reconnaître sa relation proche avec la personne. Cela peut être une forme de proclamer de la solidarité avec la personne. « C'est amical, en fait, l'argot. On peut pas se permettre de parler avec n'importe qui l'argot », dit All About<sup>31</sup> en se référant à ce que j'appelle le LDJ (AJV 2). Employer le LDJ est une façon de montrer qu'on se sent proche de l'interlocuteur. Les jeunes emploient le FS avec des personnes qui ne viennent pas des quartiers.

Le langage est un espace dans lequel les jeunes peuvent extérioriser leur créativité, leur identité, et leur indépendance. Les jeunes changent les règles et les normes de la langue française. Ce ne sont pas seulement les mots et la grammaire qui changent. Les règles de comment interpréter les messages changent aussi. Par exemple le LDJ abaisse le seuil pour la distinction entre une insulte et une blague. « Ferme ta gueule » n'est pas une insulte si la phrase est dite entre amis de la rue, mais est bien une insulte pour les Français-standards (Sébastien ; Tromeur ; Goudaillier 1996 117). Les jeunes des quartiers sont rejetés de la société standard, alors ils créent un espace dans laquelle ils peuvent dire ce qu'ils veulent. Ils font partie d'un monde de normes différentes lorsqu'ils emploient et créent des expressions dans le LDJ (Doran 2002). Ce monde est le leur et ainsi reçoivent-ils du soutien moral du langage.

---

<sup>31</sup> Chaque jeune a un pseudonyme qu'on emploie parfois entre membres du groupe, et qu'on utilise pour se présenter aux étrangers. Quelques jeunes se sont présentés à moi avec leurs pseudonymes, et d'autres ont utilisé leur vrai prénom. Le pseudonyme de All About est anglais, alors je garde le pseudonyme que j'invite pour lui dans cette thèse en anglais aussi.

[3] Peut-être que la fonction la plus souvent citée du LDJ est sa valeur cryptique. Souvenez-vous que les jeunes des quartiers maintiennent un sens d'hostilité envers les groupes de outsiders en les excluant de leur rivalité entre les groupes des quartiers. Le langage empêche les Français-standards non seulement de faire partie du Groupe des quartiers, mais les empêche de *comprendre ce qui se passe* dans le groupe. Les Français-standards doivent passer beaucoup de temps dans un groupe des quartiers avant qu'ils puissent comprendre le langage et les normes du groupe. Il y a peut-être des Français-standards qui croient qu'ils comprennent le langage soit parce que ce dernier est similaire au FS, soit parce qu'ils connaissent des mots de l'argot qui se sont infiltrés dans la société standard à travers les médias, mais ces personnes ne sauront pas les connotations des mots des jeunes s'ils ne connaissent pas les jeunes eux-mêmes. Le langage est une défense pour les jeunes : ils savent que les outsiders ne pourront pas juger leur culture correctement sans passer du temps avec eux.

[4] Le symbolisme est aussi évident : le LDJ est complètement différent du FS, et marque à quel groupe social le locuteur appartient.

## **C II. Le Langage renforce la communauté de Parc 18**

Une des distinctions entre le Groupe des quartiers et la société standard est la variation du langage employée. Puisque le langage est toujours en train d'être réinventé avec de nouveaux mots, des sens différents de mots qui existent, et encore d'expressions, chaque quartier a sa propre version du langage. Le langage est de « l'improvisation », dit Jalal (3). La variation du langage employée est symbolique puisque l'employer indique une appartenance au Parc 18.

[1] Rappelez-vous que le groupe du parc est une unité distincte et collective, une entité sociale, et séparée des relations que les participants peuvent avoir entre eux parce qu'il a des normes différentes des normes de la société. Par exemple, l'ambiance du groupe est joyeuse et on ne peut pas aborder tous les sujets. Une autre norme est de parler dans leur variation du LDJ. Chaque groupe parle sa propre variété du langage. « Après chaque quartier a son langage on va dire. On parle, on va dire, on parle la même langue, mais avec quelques mots différents, comme les Américains et les Anglais... Mais on peut se comprendre quand même », explique Jalal (4). Il y a quelques mots qui changent ; par exemple, dans leur quartier (le 18<sup>e</sup>), on dit « on va graille » pour manger, mais dans le 93<sup>e</sup>, on dit « criyop » (Biggie 1). On peut comprendre les jeunes d'autres quartiers, mais les différences sont perçues. Ceci intensifie le sens de communauté des membres de Park 18. Le LDJ est parfois « un langage de potes » (Adwin 1). De plus, la création du groupe pourrait augmenter la faculté du groupe et ainsi pourrait renforcer sa communauté.

[2] Souvenez-vous que les membres de Parc 18 se considèrent comme des membres qui appartiennent au groupe, s'identifient avec l'organisation, et reçoivent du support moral pour cela parce que toutes leurs habitudes individuelles sont acceptées dans le groupe et leur appartenance au groupe est claire. Les membres de Parc 18 ne sont pas très souvent avec des membres d'autres groupes, et ne parlent pas la même variété du langage. Parler sa version du LDJ confirme que l'on fait partie du groupe.

La participation à la création et la réinvention du langage assure la participation de chaque personne dans le groupe. Comme on a vu, le langage aide les jeunes à communiquer. Ainsi reçoivent-ils du soutien moral pour parler le langage. Peut-être

qu'ils reçoivent de la gratification quand les autres acceptent leurs contributions au langage, leur façon de l'employer, et leurs messages envoyés à travers le langage.

[3] Les jeunes maintiennent un sens d'hostilité envers les groupes de outsiders (« outgroups ») à travers leur rivalité avec eux et leur fierté de faire partie de Parc 18. Le langage accentue l'hostilité puisqu'il est une façon de marquer la distinction entre les quartiers. Marquer les différences de langage peut être une façon de marquer les différences entre quartiers.<sup>32</sup>

[4] Le symbole : La variété du langage que l'on emploie est une façon d'identifier de quel quartier on vient. Pour les jeunes, le langage n'est pas nécessairement un indicateur de si le locuteur fait partie du Groupe des quartiers puisque les membres de Parc 18 peuvent déjà déterminer le statut social de quelqu'un en lisant d'autres marqueurs, comme les styles de vêtements, même avant de les entendre parler (Khalid 3, Jalal 4, AJV 1). Le langage que parlent les autres jeunes des quartiers est un indicateur de quel quartier vient le locuteur. Même si les membres de Parc 18 peuvent comprendre les jeunes d'autres quartiers la plupart du temps, on peut distinguer de quel quartier la personne vient selon les mots qu'elle utilise (Khalid 1 ; Jalal 4 ; Vital, All About, Adwin 1). Ceci est important parce que ceux qui ne comprennent pas le langage ne peuvent pas distinguer les différentes versions. Les différentes variations sont seulement des marqueurs pour les membres des quartiers. *Le langage de chaque quartier doit représenter chaque communauté.*

---

<sup>32</sup> C'est aussi important de noter, comme le souligne Estelle Liogier dans son article « La Variation stylistique dans le langage d'adolescents de cité », que chaque individu emploie le langage avec son propre style (2009). Puisque chaque quartier a sa propre variation du langage, ainsi que chaque personne, ce que j'appelle "langage des jeunes" est vraiment une conglomération de variations *d'une langue* que les jeunes du quartier et les Français-standards ont tendance à nier est du français-correct.

## **Conclusion**

Employer une version du LDJ est une norme qui les distingue d'autres groupes de Paris. Les jeunes sentent qu'ils sont acceptés dans le Parc et dans le Groupe des quartiers. Employer le LDJ est une façon de proclamer sa fidélité aux groupes et aux habitudes des groupes. Les membres de Parc 18 savent que leur langage les sépare d'autres groupes et le voient comme une partie intrinsèque de leur groupe. Le langage est une autre façon de maintenir de l'hostilité envers les *outgroups* puisque la plupart des Français-standards ne peuvent ni parler le langage, ni le comprendre. Les membres de Parc 18 savent que leur langage les sépare d'autres groupes et le voient comme une partie intrinsèque de leur groupe. Ainsi renforce-t-il le sens de communauté dans le Parc 18 et dans le Groupe des quartiers.



### **PARTIE 3: Les Opinions exprimées sur le langage**

#### **Introduction**

Les codes d'un langage changent à un niveau individuel et le locuteur doit toujours s'attendre à ce que son récepteur participe à la création de son message.

Ce qui circule sur le marché linguistique, ce n'est pas 'la langue', mais des discours stylistiquement caractérisés, à la fois du côté de la production, dans la mesure où chaque locuteur se fait un idiolecte avec la langue commune, et du côté de la réception, dans la mesure où chaque récepteur contribue à *produire* le message qu'il perçoit et apprécie en y important tout ce qui fait son expérience singulière et collective. (emphase dans l'original Bourdieu 16)

On a chacun sa propre façon de parler qu'on base sur la langue ou le langage commun, mais on doit compter sur ses auditeurs pour décoder son message. Le message sera décodé différemment par chaque récepteur, qui utilise ses propres expériences pour le comprendre.

Les linguistes avant les années 80 avaient tendance à amalgamer la partie grammaticale d'un langage avec son sens, dit Dell Hymes ; ils considéraient les deux entités comme une seule partie du langage (47-51)-- mais « [l]a grammaire ne définit que très partiellement le sens, et c'est dans la relation avec un marché que s'opère la détermination complète de la signification du discours », maintient Pierre Bourdieu (15). Même quand les Français-standards comprennent des phrases du LDJ à un niveau *grammatical*, ils ne vont pas nécessairement comprendre le *message* des jeunes des quartiers. Dell Hymes explique ce phénomène :

There may be persons whose English I could grammatically identify, but whose messages escape me. I may be ignorant of what counts as a coherent sequence, request, statement requiring an answer, situation requiring a greeting or making a greeting anomalous, requisite or forbidden topic, marking of emphasis or irony, normal duration of silence, normal level of voice, etc.... I may have no metacommunicative means or opportunity for discovering such things. (Hymes 49)

Chaque communauté crée ses propres règles d'usage du langage commun (ici on parle du FS comme le langage commun). Les Français-standards qui ne font pas partie de la communauté des jeunes de Parc 18 ne vont pas nécessairement comprendre les *messages* des jeunes même s'ils arrivent à repérer des mots. Il y a un exemple connu sur comment les mêmes mots et tournures de phrases peuvent avoir des significations différentes selon la communauté dans laquelle elles sont prononcées : ce sont les phrases interprétées comme des insultes par les Français-standards, mais qui changent de sens pour les jeunes du cité, et peuvent être des blagues quand elles sont utilisées entre amis.

« A speech community is defined, then, tautologically but radically, as a community sharing knowledge of rules for the conduct and interpretation of speech. Such sharing comprises knowledge of at least one form of speech... and knowledge also of its patterns of use » (Hymes 51). Les jeunes du quartier font partie d'une communauté linguistique parce qu'ils partagent une connaissance des règles de l'emploi de leur langage, et alors savent comment interpréter les dictionnaires de leurs amis. Il est toujours possible qu'une personne arrive à connaître plusieurs langues ainsi que les règles du langage de plusieurs communautés linguistiques (Hymes 50). On verra plus tard

comment les jeunes connaissent les règles d'usage du langage du Groupe des quartiers et du langage de la société standard. Pourtant, plusieurs Français-standards ne comprennent pas nécessairement les messages des jeunes, même s'ils croient les comprendre parce qu'ils reconnaissent des mots soit du FS soit de l'argot ou du verlan qui sont rentrés dans la société-standard français. Ce malentendu peut résulter dans des opinions négatives du LDJ.

### **A. Les Opinions des autres sur le langage**

Il y a un décalage entre ce que le langage représente pour les jeunes du quartier et ce qu'il représente pour les *outsiders*. Les jeunes sont conscients du fait que leur langage n'est pas (toujours) perçu comme quelque chose de positif dans la société standard française et je crois qu'il est possible de tracer des similarités entre ce qu'ils considèrent être les opinions des *outsiders* sur leur langage, et leur propres opinions sur ceci.

Le linguiste Alain Bentolila (auteur de *Le Verbe contre la barbarie*, 2007) a attiré l'attention des médias au début du siècle en disant que « 10% des enfants qui entrent au cours préparatoire disposent de moins de 500 mots, au lieu de 1 200 en moyenne pour les autres » sans expliquer qui sont les élèves qui ne maîtrisent que 500 mots. Il a aussi dit que « les gamins de banlieue ne maîtrisent que 800 mots alors que les autres enfants en possèdent plus de 2 500 » (*L'Express* 2002). Bentolila voulait dire 500 mots *en français* puisqu'il est possible que ces jeunes parlent une autre langue chez eux. Doran explique le phénomène en France de se désintéresser des langues des ancêtres des jeunes :

As with the denial of multiculturalism, the suppression of multilingualism in these communities by the mainstream press is consistent with a 'mono-' ideology in which difference does not fit with the state ideal of a unified and homogeneous

populace : here, 'the ideology of the standard language' (Bourdieu's « langue légitime ») requires that any deviations from it (be they regional languages or frankly 'foreign' languages) be ignored, and/or actively suppressed. (2002 131)

Pour garder son pouvoir sur les populations qui parlent un langage différent, on évite de valoriser leur langage en évitant même de le mentionner. Ces populations sont ainsi encouragées à oublier leurs origines et à adopter les habitudes de la France.

Bentolila dit aussi que « [l]e taux d'illettrés atteint plus de 30% parmi les allocataires du RMI », espérant peut-être que nous penserons que tous les allocataires du Revenu minimum d'insertion sont des jeunes des quartiers (*L'Express* 2002). Il dit que 12% à 15% « de la population jeune » n' « utilise » que le LDJ, sans expliquer comment il distingue entre le LDJ et le FS (Potet *Le Monde* 2005). En fait, aujourd'hui, seuls 10% de la population illettrée en France ont entre 18 et 65 ans, habitent dans les « zones urbaines sensibles, et sont scolarisés (jusqu'au lycée, je pense). « On est donc très loin du cliché du jeune immigré de banlieue », dit un article dans *Le Monde* (Marchal 2010). Estelle Liogier et Zsuzsanna Fagyal trouvent que leurs élèves dans un collège de La Courneuve arrivent aisément à passer « de la langue 'du quartier' à celle 'de l'école' », dit Liogier (2009 121). Après avoir étudié ses enregistrements, Fagyal trouve que ses étudiants, dont la plupart sont immigrés, ne font pas plus de fautes en parlant le FS que ne font « les enfants français depuis plusieurs générations » (cité dans Liogier 2009 121-2). Il y a de l'information contradictoire sur si les jeunes des quartiers peuvent parler le FS, ainsi que des opinions contradictoires sur les facultés des jeunes, circulant dans les médias et l'académie françaises.

Les Français-standards du foyer<sup>33</sup> donnent des opinions diverses sur le LDJ.

Victor est le plus injurieux dans son entretien. Il dit qu'il pense que les jeunes avec qui il joue au foot aboient comme des chiens (6). « Ils sont finis », dit-il, avec leur vie en France ; l'intégration pour eux a été un échec (7, 9, 10, 11, 13, 14). Il n'y a pas de respect dans leur culture, il me dit, et ils n'arriveront jamais à rentrer et à être accepté dans la société française. Victor et d'autres habitants du foyer me disent que Jeremy et Felix n'aiment pas jouer au foot avec les jeunes du parc, et que Felix a arrêté de jouer pour cette raison. Pendant nos entretiens, Jeremy et Felix sont plus humbles en parlant des jeunes que Victor. Tous les deux me posent beaucoup de questions sur mes entretiens avec les jeunes du parc, ce qui suggère qu'ils sont plus ouverts à découvrir des informations qui iront peut-être contre leurs opinions des jeunes du parc.

Jeremy dit qu'il est déprimant pour lui de voir les jeunes de la cité « toujours » traîner dans le parc, sans aller à l'école. Quand je lui demande quelle langue les jeunes du parc parlent, Jeremy répond que les jeunes du parc parlent un langage que Jeremy arrive aussi à parler, mais dit qu'eux ne peuvent pas changer de codes. Jeremy ne peut pas me dire comment il sait que les jeunes du parc ne peuvent pas parler le FS. Ces trois informateurs pensent que les jeunes ne peuvent pas rentrer dans la société standard en partie parce qu'ils n'arrivent pas à parler le français-correct. Mais si les jeunes peuvent bien parler le français-correct ?

Sébastien, d'un autre côté, pense que quelques-uns des joueurs de son équipe ont des préjugés :

---

<sup>33</sup> Les personnes du foyer ont entre 18 et 27 ans. Le groupe qui joue au foot avec les jeunes de Parc 18 est composé seulement d'hommes. J'évite d'appeler les habitants du foyer des « jeunes » pour ne pas créer de la confusion.

Pour certaines choses, je pense que c'est un peu un préjugé tu vois... Je vais pas faire des noms, mais quand on reçoit des messages [SMS] pour aller jouer au foot, bah c'est souvent... 'rencontre formidable entre l'équipe foyer et les voyous du quartier'. Mais j'sais pas, ça veut tout dire tu vois... C'est un peu dommage parce que... c'est vraiment un préjugé, un cliché. Je peux voir sur quoi se base le cliché, un peu.

Le cliché est que « du moment où t'habites un grand immeuble et que tu es, la plupart sont maghrébins ou d'origine africaine », et que tu emploies le LDJ, tu es un voyou, dit Sébastien. Mais les jeunes du parc ne sont pas des voyous, « la preuve c'est qu'on—pas tous—mais on est capable de jouer au foot sans se taper dessus, et qu'on s'amuse finalement » (2). Sébastien voit qu'il y a des préjugés contre les jeunes des quartiers. Mais il ne se sent pas à l'aise à parler de cela avec ses amis.

### **B. Les Impressions des membres de Parc 18 sur le LDJ**

Les jeunes du parc ont l'impression que la plupart des Français-standards qui sont des adultes associent le LDJ avec la délinquance, la pauvreté, et la couleur de leur peau. Ils disent qu'ils ne veulent pas que les Français-standards associent le langage avec une image négative, mais peut-être que leurs propres opinions du langage sont influencées par celles des Français-standards. Les jeunes valident leur langage en me montrant que ceci est normal, en soulignant que ceci commence à être accepté dans la société française, et en le rapprochant des contre-cultures américaines. Le LDJ aide les jeunes à maintenir leur communauté (Partie 2), mais les jeunes pensent que ceci les empêchera de « réussir » dans leurs *métiers* s'ils continuent de l'employer quand ils sont adultes. Par conséquent, ils ont des opinions négatives des adultes qui emploient le langage. Ils acceptent alors les

attentes de la société *professionnelle* soit comme valides, soit comme inévitables, même s'ils n'acceptent pas les attentes de la société-standard française de tous les jours (puisqu'ils continuent à employer le LDJ tous les jours). On verra dans la quatrième partie que les jeunes veulent parler dans le FS dans certaines situations, mais qu'ils n'acceptent pas d'employer le FS tout le temps avant qu'ils ne soient plus âgés.

### **B I. Les Jeunes savent que les Français-standards n'aiment pas le LDJ**

Les jeunes ne se mettent pas d'accord sur si leurs professeurs détestent le LDJ ou pas. Jalal dit que cela est égal aux professeurs s'il parle le LDJ, tandis qu'on ne l'utilise dans l'écriture (4). Lorsque je demande à Henri ce que ses professeurs disent du langage, il me répond qu'« [i]ls se moquent de nous en fait... ils rigolent de comment on parle. Parce que eux ils comprennent pas, mais ça les amuse en fait » (1). Je lui demande si les professeurs le corrigent : « Si. [Mais] [i]ls peuvent pas nous corriger parce qu'ils savent pas ce qu'on veut dire quand on parle comme ça » (2). La partie cryptique du langage des jeunes est une défense contre des jugements potentiels envers le langage. Mais d'autres jeunes ont l'impression que les professeurs et d'autres, comme les parents, détestent le langage des jeunes.

Khalid commence par m'expliquer que les parents n'aiment pas le LDJ parce que « [d]es fois quand on se parle...des fois on se crient entre nous, c'est pas... On crie pas pour être agressif. Des fois, j'sais pas » (1). Mais des moments plus tard il me dit que les professeurs n'aiment pas le LDJ parce qu'il est « agressif » et « barbare ». Je trouve qu'il y a des similarités entre l'opinion que Khalid donne du LDJ et son impression des opinions des professeurs sur ceci. Khalid pense que les professeurs n'aiment pas le LDJ parce que ceci empêche ses locuteurs de trouver du travail, mais aussi parce qu'« ils

trouvent ça barbare ». Un professeur lui a dit que le LDJ était barbare. Cette allégation renvoie à l'image de la personne non civilisée que Vital et Jérôme imaginent qu'on associe avec les jeunes des quartiers. Le professeur a dit à Khalid que son langage était tellement « cru » que « ferme ta gueule » voulait dire bonjour. Le professeur disait que les jeunes s'insultaient au lieu de se saluer.

L'exagération du professeur implique qu'il n'y a aucune forme de respect dans le langage des jeunes mais « [c]'est pas vrai », dit Khalid. Ils peuvent dire « wesh ma pétasse » (3) (prostituée) pour rigoler, mais la plupart du temps, ils choisissent entre ces options : « wesh » (qui peut vouloir dire 'salut' ou 'ami'), « wesh, ça va », « bien ou quoi ? », et « tranquille ? » (les deux dernières sont des anticipations sur la réponse à 'ça va ?'). Aucune option n'est du français-standard, mais la plupart des mots ne sont pas des insultes non plus. « Wesh ma pétasse » peut se traduire par « salut coquin », non pas « je ne voudrais pas t'écouter aujourd'hui », comme « ferme ta gueule » se traduirait. Le professeur ne démontre pas de sensibilité pour les différentes nuances et connotations du langage des jeunes. Mais même si je pense que les insultes du professeur sont basées dans des préjugés, les opinions de Khalid sur le langage peuvent être influencées par les opinions du professeur.

Adwin dit que les professeurs n'aiment pas le verlan parce que sa place est dans la rue :

--Parce qu'ils disent qu'on est, euh (il rit)...ils sont *pas nos potes*, on doit les *respecter*, c'est des profs. Parce que, voilà.

--Pourquoi est-ce que c'est un manque de respect alors?



--Parce qu'ils disent que... le verlan c'est tout ce qui est *dans la rue*, tout ce qui est entre potes. Tout ça, il se dit pas en cours... Pas à l'école, tout ce qui est verlan, argot.

--Pourquoi, je lui demande.

--Ah j'sais pas ça (il rit), ça c'est comme ça. J'sais pas. C'est la France, hein (il rit). (mon emphase 1)

Employer le LDJ, qu'Adwin appelle le « verlan », avec un professeur est en partie un manque de respect parce que le verlan vient de la rue et est réservé pour la rue. Adwin me confirme que cette interprétation est correcte. Ce n'est pas approprié à amener la culture urbaine dans le cours. Le LDJ a un statut inférieur au FS.

Thom dit qu'il n'entend pas souvent des commentaires sur le langage des jeunes (2). Pourtant, il décide quand même de ne pas employer le LDJ en face d'adultes parfois parce qu'il veut respecter l'auditeur. Il explique pourquoi il change de langage en face d'adultes :

-- j'sais pas comment on explique cela mais... Ils n'aiment pas plutôt ce vocabulaire on va dire. Ils trouvent ça *vulgaire*, qu'on ne doit pas utiliser. Donc ils préfèrent qu'on utilise un vocabulaire plutôt à leur euh, à *leur terme*.

-- Quoi ?

-- Ils préfèrent plutôt qu'on utilise *leur* langage, vous voyez ? Le langage plutôt *courant*, quoi.

-- Ah. Pourquoi est-ce qu'ils préfèrent ça ?

--Je ne sais pas. (mon emphase Thom-a 2)

Les adultes n'aiment ni le vocabulaire du LDJ, dit Thom, ni l'aspect moins courant du LDJ. Ce langage est vulgaire, et « c'est pas un beau langage pour les personnes du 16<sup>e</sup> », dit Stefan (5). Mais aussi, les Français-standards ne l'aiment pas parce que ceci n'est pas « leur langage ». Ils perdent le contrôle de la langue en France. Peut-être que parler le FS montre du respect pour la culture française et/ou pour le pouvoir des Français-standards.

Rafi explique aussi les raisons pour lesquelles il y a des personnes qui n'aiment pas ce langage :

parce qu'ils pensent qu'on est, j'sais pas, qu'on est *anti-français*... on prend *leur* langue, on fait n'importe quoi à *leur* langue... ils aiment pas... Ils aiment pas d'un côté parce qu'ils *comprennent* pas aussi... Tout ça, c'est rien. C'est un langage.

C'est comme vous, en Amérique, vous n'avez pas un langage familier, j'sais pas. (mon emphase 6).

Rafi dit que les Français-standards ont l'impression que les jeunes détruisent la langue qui leur appartient. Peut-être que ces Français-standards considèrent les actes des jeunes comme des protestations contre la culture française. En même temps, ils n'aiment pas le langage des jeunes parce qu'ils en sont exclus, dit Rafi. Rafi ne pense pas que les allégations des Français-standards soient correctes. « C'est un langage », dit-il, peut-être en impliquant que le français n'appartient à personne, ou bien que c'est normal qu'il y ait de variations différentes d'une langue.

Les jeunes me disent qu'il y a des professeurs et des policiers qui comprennent le LDJ, à force d'avoir passé beaucoup de temps avec des jeunes des quartiers. Ces deux groupes—qui sont deux groupes dont mes informateurs sentent qu'ils discriminent contre eux—cassent les règles du langage : les professeurs et les policiers connaissent le langage

bien qu'ils ne fassent pas partie du Groupe des quartiers. Peut-être que les personnes qui discriminent contre les jeunes le plus sont ceux qui sont supposées connaître les jeunes puisqu'ils comprennent leur langage, et qui sont supposées les aider à réussir. Les professeurs et les policiers ne devraient pas préjuger les jeunes puisqu'ils ont accès à une partie de leur culture. Cela peut mener les jeunes à détester ou ne pas avoir confiance en les policiers ou les professeurs.

## **B II. Les Attaques sur le LDJ et la validation du LDJ de la part des jeunes**

Les jeunes de Parc 18 disent que c'est rare de voir les adultes employer le langage des jeunes. Les adultes qui parlent le LDJ sont « [d]es vieux qui traînent avec des jeunes » (Khalid 3). Plusieurs jeunes ont indiqué qu'ils veulent arrêter de parler le langage des jeunes quand ils seront plus âgés. Pour Khalid, « [ç]a fait bizarre de voir des adultes qui parlent comme ça » (3) parce qu'il associe le langage avec les jeunes qui n'ont pas encore d'emploi sérieux. Lui et Jérôme (AJV 3) croient tous les deux que parfois ce sont les adultes qui sortent de prison qui parlent le LDJ. Biggie dit que ce sont les adultes « noirs et arabes » qui continuent à employer le langage des jeunes (1). Adwin dit qu'il ne voit jamais d'adultes parlant de cette manière (2). Seul Jalal et Kaleb ne jugent pas ces adultes. Jalal estime que les adultes parlent correctement à la maison, mais qu'avec leurs amis, ils continuent d'employer le langage. « C'est une habitude qu'on a pris », dit-il, qu'il ne compte pas lâcher (5). Peut-être que son opinion revient au fait qu'il est content avec son métier et qu'il n'a pas de difficulté à employer le français correct quand qu'il travaille.

Le LDJ est associé avec un groupe de personnes qui ont le droit de ne pas encore avoir de métier, et de ne pas encore savoir ce qu'elles vont faire dans leurs vies parce

qu'elles sont jeunes. Je demande à Jérôme, à Vital, et à All About s'il y a des adultes qui emploient le LDJ. Jérôme décrit un voyou pour m'expliquer quels sont les adultes qui emploient le langage :

Jérôme : C'est rare.

All About : C'est rare, hein.

Jérôme : Sauf les gens qui traînent...

Vital : Ça arrive...

Jérôme : On va dire les anciens qui foutent rien de leur vie, quoi...

Vital : T'es dur, toi.

Jérôme : Bah oui [inaudible]

All About : Des anciens jeunes, des époques avant.

Jérôme : Ouais, qui traînent encore, qui font rien de leur vie...

Vital : ...ceux qui sort' de prison, ils parlent comme nous. (4)

Vital me dit qu'il a l'impression que les adultes qui parlent le LDJ le font qu'avec des jeunes. Il me dit que les adultes qui ont entre 20 et 25 ans ne sont pas tout à fait jeunes, mais ne sont pas tout à fait adultes non plus. Lui et ses amis pensent qu'il est normal que les personnes qui ont cette âge emploient le LDJ. C'est « quand on est marié, [et] quand on a une famille... [qu']on est—dans notre mentalité-- [qu']on est adulte », dit Vital (5). Vital explique que les adultes « qui foutent rien de leur vie » dont Jérôme parle sont les personnes qui n'ont pas d'emploie : « C'est des gens qui sont sortis de prison ou les anciens jeunes qui ont pas eu de cailla [du travail] », explique Vital (5). Jérôme est impitoyable des adultes qui emploient le LDJ, dit Vital. Même si Jérôme n'utilise pas le mot « voyou », il en décrit un, et il espère ne pas en devenir un. Ce sont des adultes qui

n'ont pas grandi qui emploient le LDJ, et ces adultes propagent l'image du voyou.

Lorsque Jérôme, Vital, et All About seront des adultes, ils n'emploieront plus ce langage.

Khalid associe grandir avec parler le français-standard. Lorsqu'il sera adulte, il lui faudra oublier le langage des jeunes s'il veut réussir.

--Au bout d'un moment, au fur et mesure, il va falloir arrêter de parler comme ça, je vais pas grandir avec cette langue.

--Pourquoi ?

--Parce que ça-y-est. J'ai 19 ans, j'suis en fac de droit. Je vais pas parler comme ça—jusqu'à [ce que je sois] marié je vais parler comme ça? Il faut grandir des fois... quand on va rentrer dans le monde de travail, il va falloir oublier ce langage. Et sans faire exprès, toujours ça va revenir, ce langage. Donc ça, au bout d'un moment, il faut se dire qu'il faut arrêter de parler comme ça.

--... Ça marcherait pas de travailler comme ça, en parlant comme ça ?

--Non. Vous, vous voyez ...des patrons qui parlent comme ça ? (3)

Si on continue à parler ainsi jusqu'à ce qu'on soit adulte, on aura du mal à parler le français-standard dans d'autres venues. Khalid considère le LDJ comme un obstacle pour quand il voudra commencer une carrière. Il ne veut pas de n'importe laquelle carrière non plus, il se compare aux patrons probablement parce qu'il espère en devenir un. Il ne pense pas que parler le LDJ maintenant l'empêchera de devenir patron lorsqu'il sera plus vieux.

Les jeunes valident le LDJ en disant qu'il n'est pas ce que les autres disent que c'est, en stressant qu'ils arrivent à parler le FS et que leur changement de codes est normal, en soulignant le fait qu'il y a du LDJ accepté et utilisé dans la société française,

et en comparant leur culture à une contre-culture américaine. Khalid dit qu' « [i]l y a des gens qui disent qu'on se parle mal...alors que pour nous, c'est pas un manque de respect. C'est notre langage » (1). Pour eux, les *outsiders* ne comprennent pas que le sens des mots change dans le LDJ.

Plus tard je demande à Khalid encore une fois pourquoi ce n'est pas un manque de respect quand il parle le langage des jeunes avec ses copains : « c'est le même langage. On se comprend, on se comprend. Si il y a un pote qui dit 'ferme ta gueule', je vais pas le prendre mal parce que j'sais il le dit à la rigolade, j'sais il cherche pas vraiment à m'insulter » (2). Khalid reconnaît que son groupe a ses propres normes pour parler et il sait comment les messages envoyés là-dedans seront reçus. Il voit aussi que les Français-standards qui insultent le langage ne comprennent pas nécessairement les messages que les jeunes s'envoient. Khalid insiste sur le fait que le langage ne consiste pas seulement de grossièretés : « Des insultes, il y en a peu. Il y en a quand même, mais c'est pas que ça », dit Khalid (2). Jalal remarque qu'il y a des gros mots dans le langage, comme dans tous les langues (2). Adwin dit que le langage ne consiste pas seulement de gros mots (AJV 2). Ces trois informateurs essaient de valider leur langage en soutenant qu'il n'est pas pire que d'autres langages.

Khalid veut souligner qu'il peut parler le français-standard aussi : « on n'a pas toujours notre langage ». Il arrive à s'exprimer dans le LDJ ainsi que dans le FS : « je parle le langage normal, comme vous et moi ». Dans cette citation, Khalid me demande de voir comme normale(s) sa ou ses façon(s) de parler. Il ne veut peut-être pas que je le considère comme étant très différent des Français-standards. Je ne sais pas si Khalid demande que je normalise le fait qu'il change de langages ou que je me rende compte

qu'il peut parler normalement—que parler le langage des jeunes ne l'exclue pas des conversations normales.

All About essaie de valider le langage des jeunes en proclamant que le dictionnaire accepte des mots du LDJ : « Il y a de l'argot dans le dictionnaire, hein », exprime-t-il (AJV 2). La validation des Français-standards du LDJ est quelque chose de positif pour lui. Je crois que All About me demande de reconnaître la valeur du langage des jeunes en me montrant qu'il est validé dans le dictionnaire. D'autres jeunes me demandent si les États-Unis n'ont pas aussi un langage employé par des groupes marginalisés. Les jeunes de Parc 18 essaient de valider leur langage en partie en me montrant que d'autres le valident aussi.

### **Conclusion**

Tous les groupes associent le LDJ dans certaines situations avec l'image du voyou. Pour certaines sources de medias, les jeunes qui parlent le LDJ ne peuvent pas parler le français-standard. Quelques jeunes du foyer associent l'image des jeunes de Parc 18 et leur langage avec ceux d'un délinquant qui ne « réussit » pas dans la société. Pour quelques jeunes du parc, les *adultes* qui emploient le LDJ n'ont pas réussi. Les jeunes espèrent arrêter de l'employer lorsqu'ils seront adultes. Pour l'instant, ils valident le langage en disant qu'il n'est pas un langage violent, qu'ils ont la capacité de changer de codes, et que le langage est parfois validé dans la société-standard ou dans d'autres contre-cultures.

## **PARTIE 4 : L'Interaction du langage avec l'extérieur : les codes que les jeunes maîtrisent et comment ils choisissent quels codes suivre.**

### **Introduction**

On a vu que les jeunes de Parc 18 et les jeunes des quartiers se parlent entre eux en LDJ et comment cet acte peut symboliser une solidarité entre eux (Partie 2 D). Le LDJ ou son absence dans la conversation peut aussi envoyer un message à ceux qui ne font pas partie d'un groupe des quartiers. Il y a des sociolinguistes français qui soutiennent que créer et utiliser leur propre langage aide les « banlieusards » et les jeunes des quartiers de Paris à manifester contre la discrimination qu'ils subissent. Les penseurs suivent le raisonnement de Pierre Bourdieu dans *Ce Que Parler Veut Dire*, qui dit que les langues officielles ne sont pas seulement des indicateurs de la dominance de la haute société sur la société populaire, mais qu'elles propagent aussi un déséquilibre de pouvoir eux-mêmes. Par exemple, les personnes dans les classes populaires n'ont pas accès aux meilleures institutions d'éducation. Elles sont encouragées à passer dans les lycées professionnels, et ainsi n'ont pas l'occasion d'apprendre le parler associé avec la haute société.<sup>34</sup>

Selon les sociolinguistes aujourd'hui, en échappant à la langue officielle de la France, les jeunes essaient de s'échapper du système de domination, lui-même. Les jeunes utilisent le LDJ pour construire leur identité et « pour résister, ne serait-ce que de manière symbolique, aux rapports d'exclusion exercés sur eux » (Goudaillier 2010 851). Ils n'acceptent pas d'employer le langage qui les retient. Ils essaient de gagner du *pouvoir* en utilisant leur propre langage. « Le parler des jeunes... fonctionne comme signe

---

<sup>34</sup> La référence renvoie à l'interprétation de ma conseillère Joëlle Vitiello.



d'appartenance à un groupe en révolte contre l'exclusion », il « est là pour rappeler les clivages dans la société française », déclare un article (Messili, Zouhour et Hmaid Ben Aziza 2-3). Si la discrimination est une convention de la société française, le langage remet la discrimination en question en offrant à la communauté une façon de négliger une des autres conventions très importantes pour la société française—les règles de la langue française. Cet acte suggère qu'il est possible de changer d'autres conventions françaises.

Dans cette partie j'analyserai comment les jeunes décident quel langage employer avec les Français-standards. Leur décision a à voir avec qui comprend le langage, avec le choix de qui on veut communiquer avec, et avec quel message on veut donner aux *outsiders*. Quand les jeunes de Parc 18 doivent décider quel langage employer, ils discernent l'action attendue d'eux, décident comment ils veulent établir la relation avec l'auditeur, et comment ils veulent se présenter. Employer le FS est un choix normal lorsque l'on parle en cours, avec son patron, et avec quelqu'un avec qui l'on veut communiquer. Décider entre parler le LDJ et parler correctement peut être une question de politesse ou de pertinence aussi : utiliser le FS est une façon de montrer du respect envers le Français-standard. Employer le FS peut aussi être une façon de montrer que l'on est compétent dans le FS—le langage correct— et offre à l'auditeur une façon positive de juger le locuteur. Les jeunes reconnaissent comment l'action attendue d'eux dans chaque situation et choisissent comment s'adapter ou non.

Les membres de Parc 18 discernent le code normal pour chaque situation (qui pourrait être soit le FS soit le LDJ) et décident s'ils le suivront ou pas. Adwin, Jalal (4), Khalid (2), et Thom disent que même s'ils croient qu'un jeune les comprendra, ils ne vont pas nécessairement commencer à lui parler en LDJ s'ils ne connaissent pas la

personne. Thom dit que le choix dépend du sujet de conversation, même quand il parle avec ses sœurs (2). Adwin compare employer le LDJ avec tutoyer : il ne va pas commencer à le faire avec des personnes qu'il ne connaît pas (2). Employer le LDJ, comme tutoyer, est une façon de montrer qu'on se sent proche de l'auditeur et employer le FS, comme vouvoyer, signale que l'on se sent distancié de l'auditeur.

### **A. La Communication**

On a vu comment entre les jeunes, le langage représente la communication (Partie 2 B), mais les jeunes sont conscients du fait que pas tout le monde arrive à comprendre le LDJ. Parfois ils décident qu'ils veulent éviter de parler le LDJ à cause de cela, et parfois ils veulent empêcher les *outsiders* de les comprendre. Ils peuvent utiliser le LDJ pour exclure les *outsiders* ou pour leur signaler que eux, les jeunes des quartiers, font partie d'un groupe qui les accepte.

#### **A I. Qui ne comprend pas le langage**

Le langage appartient aux jeunes de la rue. Dans cette section j'étudierai de plus près quelles sont les personnes qui ne parlent pas le langage et ce qui les sépare des jeunes de la rue. Les jeunes savent qu'il y a des groupes de personnes qui ne les comprennent pas lorsqu'ils emploient le langage des jeunes, mais chaque jeune définit le groupe des *outsiders* différemment. Jalal a l'impression que tous les jeunes de Paris emploient un langage du jeune, mais d'autres informateurs disent que toutes les personnes qui ne « traînent » pas avec eux ne parlent pas le LDJ.

Jalal dit que les personnes de mon foyer, qu'il ne considère pas comme des « jeunes », comprennent « sûrement » le LDJ, sauf les mots en arabe et en verlan, parce que le LDJ « est du français, mais un petit peu déformé » (5). Jalal ne pense pas qu'il doit

changer de langage avec les jeunes du foyer pour pouvoir communiquer avec eux. Je lui demande s'il y a des jeunes qui ne parlent « comme ça » à Paris. Il me répond, « [f]ranchement je pense pas ». Je lui rappelle que je ne parle pas de cette manière. Il n'y avait pas pensé, dit-il. Jalal n'avait peut-être pas l'habitude de réfléchir sur comment les autres populations parlent, mais il décide que,

--Bah si... là où je travaille il y a des jeunes qui arrivent [qui parle le FS]. Mais après peut-être qu'ils parlent de cette manière seulement avec moi.

--De quelle manière ?

--Bien français. Peut-être que, entre eux, ils parlent comme... on parle ici.

Alors tous les jeunes à Paris parlent peut-être de leur propre façon sauf qu'il « y a toujours des exceptions », je dis. Il confirme : « A mon avis, les jeunes, du moment qu'ils parlent pas le français de l'école, ils sont contents », soutient-il (5). Peut-être que Jalal sent qu'il a quelque chose en commun avec tous les jeunes de Paris. Pourtant, je ne connais pas sa définition de « jeunes »-- il ne considère pas les personnes de mon foyer comme des jeunes à cause de leur apparence, et la façon dont ils parlent, même si les personnes du foyer ne sont que deux ou trois années plus âgées que lui (Partie 1 A). Jalal pense que moi aussi suis plus âgée que je ne le suis. Même si Jalal sent qu'il fait partie d'une grande communauté de tous les jeunes de Paris, ce groupe n'inclut pas vraiment tous les jeunes de Paris.

Pour Henri, seulement les jeunes du Groupe des quartiers arrivent à comprendre le langage des jeunes. Henri saurait que je ne comprendrais pas le LDJ sans que je le lui dise, et que ceux de mon foyer ne le comprendraient pas non plus : « Ça se voit. Je sais pas comment te dire, mais ça se voit—dans la manière de s'habiller, la manière de

marcher. On sait que c'est pas des gars, c'est pas des gars de chez nous » (2). Henri, Adwin, Kaleb (3), et Rafi (6) disent que pouvoir employer le LDJ « revient à où on traîne » (Adwin 2). Rafi (5-6) et Adwin (2) pensent que tous les jeunes de Paris peuvent comprendre quelques mots du LDJ, mais devront « côtoyer » le Parc 18 ou un autre groupe des quartiers pour pouvoir mieux le comprendre. Rafi dit que « [ç]a dépend s'ils viennent tous les jours ou pas. Si c'est une fois par semaine, non », ils ne comprendront pas. Kaleb pense que les jeunes du foyer peuvent comprendre le langage des jeunes, mais ne l'emploient pas parce qu'ils ne « côtoient » pas les jeunes du parc ou d'un autre parc des quartiers assez souvent. Ces informateurs associent leur langage avec leur milieu.

Je demande à Vital s'il emploierait le LDJ avec moi et il me répond que « bien sûr, si tu comprenais » (2). Jérôme intervient que non, qu'il ne croit pas qu'il commencerait à parler ainsi : « De première vue, dès qu'on vous voit, non », dit-il. Ça se voit que je ne suis pas française et que je ne suis pas une jeune de la rue. Stefan (4), Kaleb (3), et Khalid disent qu'ils n'emploient pas le LDJ avec moi parce que le français n'est pas ma langue. Mais je ne crois pas qu'ils auraient commencé à me parler de cette manière même s'ils avaient été les premiers à me parler. Khalid dit que c'est aussi parce que j'ai l'air d'être plus âgée qu'eux, même si j'ai vraiment le même âge que Khalid. Je ne suis pas habillée dans le même style qu'eux (3). Il est clair que je ne fais pas partie du Groupe des quartiers. La plupart de mes informateurs croient que les jeunes Français-standards ne peuvent ni employer ni comprendre assez de LDJ pour pouvoir suivre une conversation.

Pour Stefan, la façon d'interagir avec l'argent affecte à quel groupe on appartient, de qui on est similaire, et ainsi *de quelle manière on parle*. Il commence par me dire que

tous les jeunes de Paris comprennent le LDJ. Ensuite il m'explique que les jeunes qui habitent dans les quartiers riches, dans le 16<sup>e</sup> arrondissement près de la Tour Eiffel par exemple, ne comprennent pas le LDJ parce que le LDJ se parle dans les quartiers plus pauvres. Les personnes dans le 18<sup>e</sup> ne voient pas l'argent de la même façon que celles dans le 16<sup>e</sup>. La plupart des habitants du 18<sup>e</sup> arrondissement se ressemblent parce que dans les quartiers du 18<sup>e</sup> « c'est la merde... c'est pas la merde, mais voilà » (3). Les expériences des personnes influencent de qui on se sent proche. Plus tard, je demande à Stefan si les jeunes du foyer (qui habitent dans le quartier) comprennent le langage des jeunes. Il me répond que non, et raffine sa formule, disant que même dans le 18<sup>e</sup>, « tout le monde n'est pas pareil » (4), et alors, que tout le monde ne parle pas de la même façon. « [O]n n'a pas côtoyé les mêmes personnes, on n'a pas fait les mêmes choses, on n'a pas eu les mêmes études, voilà ». Ce sont les personnes qui sont pareilles, qui « correspondent », qui parlent de la même manière (3). Adwin dit aussi que « [c]'est où on traîne... Moi je traîne ici dans le parc, tu sais c'est notre quartier », alors il parle le langage de son quartier (2). Ce qu'on *éprouve* influence qui sont nos amis et que sont nos habitudes. Sinon, Stefan estime que les jeunes du foyer arrivent à comprendre 15-20% du LDJ (4). Comment on emploie le langage a à voir avec nos expériences, notre quartier, la façon dont on voit l'argent, et notre classe sociale, selon Stefan.

## **A II. Il est « normal » d'employer le français-standard (FS) pour communiquer avec les autres**

Quand j'interviewe Adwin, j'essaie de déterminer quel langage (le LDJ ou le FS) est le plus « normal » pour lui à employer. Je lui demande comment il parle avec ses amis: « avec tous mes potes, je parle, ouais, normal » (1). Le langage normal pour lui doit

être celui des jeunes, je pense, ce qui ferait du sens puisque c'est celui qu'il a créé. Pourtant, plus tard Adwin me dit qu'avec les jeunes du foyer, il parle « normal, correctement » (2). Ce qui est normal pour Adwin n'est pas un langage en particulier, mais le choix de langage dans chaque situation. Cela ne serait pas « normal » d'employer le LDJ avec les habitants du foyer parce que ces derniers ne le comprendraient pas. Il est normal de parler le FS au bureau, en face de Français-standards avec qui ils veulent communiquer, et avec ceux à qui ils veulent montrer du respect—par exemple ses parents. Mes informateurs emploient le LDJ entre membres du Groupe des quartiers, en face de personnes avec qui *ils ne veulent pas* communiquer, et en face de Français-standards qu'ils veulent insulter, énerver, ou exclure. Les jeunes de Parc 18 déterminent l'étiquette de chaque situation et décident s'ils la suivront ou pas, et alors quels codes employer dans leur rhétorique.

Kaleb m'explique qu'il parle le « bon français » avec les patrons parce que les patrons veulent s'assurer que leurs employés ne parleront pas en verlan avec les clients : « Donc ils veulent qu'on parle en normal » (3). Le « bon » français est le langage « normal » au bureau, mais ce qui est normal change selon la venue. Le langage des jeunes est « normal » quand Kaleb est avec ses amis. Les distinctions de ce qui est normal reflètent peut-être l'opinion de Kaleb ou bien reflète les demandes du monde du travail (qui est peut-être transmis par les opinions du patron). Il est « normal » d'employer le LDJ entre amis pour Stefan aussi. Stefan me dit qu'il ne sait pas pourquoi certaines personnes n'aiment pas le LDJ, « il est normal, non ? » et « ça dérange pas, normal ? » (4). Le LDJ est alors le langage normal quand Kaleb et Stefan l'emploient avec leurs amis, quand ceci ne dérange personne.

Lorsque mes informateurs veulent que les Français-standards les comprennent, ils emploient le FS. Stefan dit qu'il parle « normal » avec moi et avec les jeunes de mon foyer pour que nous puissions le comprendre (4). Henri sait que les adultes Français-standards ne le comprennent que quand il leur parle en FS, alors quand il veut communiquer avec eux, il emploie ce langage : « Quand c'est des adultes que je connais pas, j'essaie de bien parler tu vois—si je veux qu'ils me comprennent » (1). Quand il rencontre quelqu'un qui ne fait pas partie du Groupe des quartiers pour la première fois et qu'il veut être compris, il parle dans le FS. Vital et Adwin disent qu'ils ne parlent pas une langue que les personnes autour d'eux ne comprennent pas parce que cela n'est pas poli (1). Thom dit que quand ce n'est pas clair à qui il s'adresse, il emploie le FS (Thom-a 1). Parler le langage standard peut être poli parce que cela permet aux autres personnes de comprendre. Khalid peut employer le LDJ avec certains professeurs, en évitant les gros mots (1). C'est avec les professeurs qui ne sont pas trop sévères qu'il peut parler le LDJ, les professeurs qui ne « sont pas à trop prise de tête » (2). Quand ses professeurs emploient le LDJ, ils montrent du respect pour Khalid et sa communauté.

## **B. Le Respect et la politesse**

Une autre façon de décider entre employer le FS ou le LDJ avec les *outsiders* a à voir avec comment on pense que les autres considèrent ce langage et si on veut montrer du respect pour la personne. On peut montrer du respect pour quelqu'un en lui parlant dans un certain langage. Le message qu'envoie le choix du langage peut dépendre de la formalité de la situation et peut-être de qui contrôle la situation. Pour Adwin, parler le LDJ à l'école est normal parce qu'il se sent en pouvoir de la situation puisqu'il est avec ses amis. Parler le langage des jeunes avec des policiers est une façon de les insulter non

pas seulement parce que les policiers ne le comprennent pas (plusieurs policiers comprennent), mais en partie parce que cet acte envoie le message que les jeunes se croient en pouvoir de la situation.

**B I : Le Français-standard pour dénoter du respect, de la politesse, et une image positive aux Français-standards**

Une des raisons pour lesquelles les professeurs d'Adwin ne veulent pas qu'on leur parle en verlan est qu'ils ne sont pas les « potes » d'Adwin, dit ce dernier. Ces professeurs se réfèrent à la règle qu'on ne parle pas à son professeur comme on parle à ses amis, peu importe qui sont ses amis. Peut-être aussi qu'ils ne voudraient surtout pas qu'on leur parle comme on parle aux jeunes des *quartiers* pour ne pas confondre leur classe sociale non plus. De toute façon, il faut reconnaître le statut du professeur en lui parlant dans un langage formel. On montre du *respect* pour le professeur via le langage. Susan Ervin-Tripp (cité dans Trimaille et Billiez) dit qu'on utilise des règles de co-occurrence dans les discours où on parle dans un seul registre (1972 233). « How's it going. Your Eminence ? Centrifuging OK ? » serait une façon bizarre de parler à une Éminence parce que lorsque le locuteur marque de la distance ou du respect quand il s'adresse à la personne, on s'attend à ce qu'il utilise un style soutenu dans le reste de la conversation. Cela veut dire que lorsque l'on vouvoie quelqu'un, la règle de co-occurrence nous suggère d'utiliser le FS au lieu du LDJ, puisque le FS est la variation la plus standard et formelle. Alors, utiliser le FS peut montrer du respect comme le fait de vouvoyer. Peut-être qu'utiliser un langage plus familier (le LDJ) est interprété comme un manque de respect, similaire au tutoiement.



On voit dans l'entretien de Jalal une forte association de la façon de parler avec la façon de traiter les personnes. Jalal travaille dans un magasin qui cible une clientèle riche. Il mélange les actes de politesse avec les actes de parole quand il parle de comment il traite les clients : « Au travail il faut *bien parler français* parce que c'est des clients exigeants, c'est des riches. Ils viennent, ils achètent pour dix mille euros, et ils repartent. Il faut *bien les accueillir, etc.—leur proposer à boire* » (mon emphase 3). Les clients exigent que Jalal non seulement leur propose à boire, mais qu'il parle « bien » le français. Les accueillir correctement va avec parler un langage correct et formel. Un peu plus tard, je demande à Jalal s'il parle différemment avec ses parents et avec les clients de son magasin. Il me répond que oui, au magasin,

--...C'est vraiment le français à l'ancienne. »

--Comment ça ?

--Toujours poli, souriant, bien articulé. Employer un bon terme à chaque fois. Des trucs comme ça. (3)

Pour Jalal, la manière de traiter les clients inclut être poli, sourire, et bien articuler. Ce n'est pas seulement éviter les mots de verlan et de l'argot—ce n'est pas seulement une question de parler en FS—c'est aussi utiliser un langage soutenu en articulant bien et en employant toujours le bon mot. Pour bien accueillir les clients et montrer du respect envers eux, Jalal utilise un langage soutenu--le FS-- en ajoutant des mots même élaborés. Rafi mélange aussi la façon de parler avec la politesse. Il dit qu'avec les employeurs potentiels, « il faut être poli. J'suis poli, tu vois. Il faut bien parler, quand c'est un adulte en face de moi je parle tranquille, je parle bien, tu vois. Bien français. J'suis poli » (4). La manière de parler est associée avec la manière de traiter les autres.

Les jeunes appliquent ces règles aux conversations avec les parents : ils montrent du respect à leurs parents en parlant le FS (s'ils n'emploient pas la langue d'origine de leurs parents). Je demande à All About, Jérôme, et Vital pourquoi ils n'emploient pas le LDJ avec leurs parents. Ils me donnent trois raisons principales : les parents ne peuvent pas comprendre le LDJ (Jérôme), c'est un langage trop amical (All About), et le langage est trop familier (Vital).

Vital : c'est un manque de respect.

Jérôme : ...c'est une autre langue.

Moi : Pourquoi ?

Jérôme : On se comprendrait jamais.

Vital : C'est un manque de respect aussi.

...

Moi : Pourquoi est-ce que c'est un manque de respect ?

Vital : Parce que il y a souvent des mots crus en argot.

All About : Et même c'est trop copain là, tu vois, aussi.

Jérôme : Et ils comprendront jamais.

Vital : C'est pas assez soutenu.

...

Jérôme : Pas forcément.... C'est pas toujours des gros mots... [c'est qu']ils comprendraient jamais.

Vital : Ouais parce qu'il y a beaucoup de mots inventés.

Jérôme : Parce que souvent les parents à nous c'est des immigrés. Donc ils parlent pas bien le français, déjà.... (2)

Chaque jeune homme cite une raison différente pour expliquer pourquoi c'est un manque de respect de parler à ses parents en LDJ. Jérôme veut respecter ses parents en parlant dans un langage qu'ils comprennent. All About veut reconnaître que ses parents ne sont pas ses amis, et Vital veut leur montrer du respect en reconnaissant leur statut supérieur. La plupart des parents ne comprennent pas le langage des jeunes (Adwin 2, Jérôme 1). Tous les jeunes me disent que c'est vulgaire ou impoli de parler à ses parents en LDJ parce que les parents ne le comprennent pas, parce qu'il faut respecter les normes culturelles des parents, ou parce que c'est important d'extérioriser une identité française-standard (Thom-a 2 ; Kaleb 2-3 ; Jalal 3 ; Khalid 1 ; AJV 1-2).

Les jeunes évitent d'utiliser le LDJ quand ils s'adressent à leurs parents parfois pour respecter les normes culturelles et les attentes des parents. Le LDJ doit s'employer entre les jeunes des quartiers. Khalid précise, « [j]e dis pas que je manque de respect à mes amis, mais mes parents, ils parlent pas comme ça. » (1). Les parents ne comprendront peut-être pas le message de Khalid, alors il essaie d'éviter d'employer le langage en face d'eux. Thom m'explique aussi que les parents n'arriveront pas à décoder le message voulu s'il parlait dans le LDJ : « On va dire... parce ce qu'ils sont pas habitués à ce langage... on connaît pas nos expressions, parce que c'est pas la même génération, vous voyez ? Moi j'ai grandi ici, eux ils sont immigrés là » (Thom-a 2). Thom reconnaît les habitudes de ses parents. Les parents ne sont peut-être pas familiers avec les connotations des mots même s'ils connaissent leurs définitions. Khalid et Thom veulent respecter les différences culturelles de leurs parents.

Les jeunes croient que les Français-standards (surtout les adultes) associent le langage des jeunes avec quelque chose de mal (Partie 3 B). Parfois, ils décident qu'ils

veulent projeter une image « positive » aux autres (l'image positive selon les Français-standards), alors ils décident qu'ils ne veulent pas employer un code marqué. Selon Albert Valdman, une phrase familière est non-marquée entre des interlocuteurs de la classe populaire, ou bien dans des situations relaxes : « Une phrase telle que *I voulait pas se tirer* (la forme /i/ au lieu de /il/, l'effacement du *ne* négatif et l'expression *se tirer* au lieu de *partir*) serait neutre dans le parler des lycéens ou d'ouvriers mais marquée chez des adultes de la haute bourgeoisie » (2000 1182). Jérôme dit qu'il faut parler le langage soutenu en face des « personnes civilisées » et rit, c'est en partie une blague. Je lui demande, à Vital, et à All About pourquoi :

Vital : Ouais, parce qu'ils [les Français-standards] disent qu'on n'est pas civilisé, parce qu'on vient des quartiers pauvres, on va dire.

Moi : Je comprends pas pourquoi ils associent ça—

Vital : Parce qu'en France, surtout à Paris, ils ont mis les riches d'un côté et ils ont mis les pauvres de l'autre côté.

Jérôme : C'est la galère [ici].

Vital : Ici c'est le *hood* (il rit).

Moi : Oui ?

Vital : Ouais.

Moi : Mais alors les personnes qui, qui ne parlent pas comme ça, ils viennent pas des quartier pauvres ?

Jérôme : Ouais, désolé hein. (3)

On a déjà vu que le LDJ est associé avec les jeunes des quartiers, qui sont associés avec la pauvreté et la délinquance dans l'imaginaire standard française. Jérôme ne dirait

« désolé » que s'il préférerait que ces associations n'existent pas. Les quartiers des jeunes sont la « galère », dit-il, et les Français-standards utilisent la langue française ou son absence comme outil pour distinguer les « non civilisés » des autres (Partie 2 C). Les jeunes sont conscients de ces préjugés et blaguent que quand ils parlent aux personnes « civilisées » ils doivent parler comme une personne « civilisée » (Rappelez-vous que cela est la troisième fois que la « question » de la civilité des jeunes est évoquée.) Le LDJ est le choix marqué dans une conversation avec un Français-standard puisqu'il n'est pas la norme dans la société-standard, et puisqu'il peut être interprété comme la marque de quelqu'un de non- « civilisé ». Les jeunes savent que quand ils décident entre le FS et le LDJ, ils décident quelle image ils veulent projeter d'eux-mêmes.

Le père de Vital n'aime pas que Vital parle en LDJ parce qu'il ne veut pas que « ça reste dans notre manière de parler », dit Vital (2). Vital explique que son père a cette opinion parce qu' « il a fait des études », et qu'il a raison (3). Dans ce cas-là, Vital veut montrer du respect à son père en lui montrant qu'il est un fils/ un étudiant/ un homme sérieux, ou standard. Vital montre du respect pour son père en essayant de se représenter comme un Français-standard plutôt qu'un « voyou ». Dans les entretiens avec des patrons, on parle le langage correct pour montrer du respect à l'intervieweur mais aussi pour montrer qu'on est un candidat sérieux (Thom-b 1, Rafi 4). On ne parle pas le LDJ en face de ses employeurs probablement pour la même raison (Stefan 4, AJV 3).

## **B II. Employer le LDJ avec les *outsiders* peut énerver, insulter, ou exclure**

Bien que la plupart des jeunes citent la fonction communautaire de leur langage quand ils m'expliquent pourquoi ils l'emploient, sa fonction cryptique est aussi reconnue par quelques jeunes. Si Henri ne veut pas qu'on le comprenne, il parle en LDJ :

Si on est contrôlé par la police et on veut se moquer d'eux... on va parler dans notre langage, comme ça, 'Ooooooh'. On va parler dans notre langage, comme ça ils comprennent pas. Ou même n'importe qui. Pas forcément la police... dans le métro...si on veut rigoler sur les gens. (1)

Henri et ses amis utilisent le langage comme outil secret pour dire des choses qu'ils ne veulent pas que les autres comprennent. Henri dit que le LDJ a été inventé parce que « [c]omme ça les autres, ils nous comprennent pas » (1). Henri utilise le langage pour se séparer des « autres » et sa fonction cryptique est très importante pour lui.

Les jeunes sont conscients du fait que les Français-standards qui sont des adultes typiquement n'aiment pas le LDJ (Partie 3). Parfois les jeunes choisissent d'employer le LDJ en face de ces personnes quand même. Valdman dit que la phrase populaire « *I voulait pas se tirer* » peut être employée pour marquer de la solidarité entre les locuteurs, ou bien, « par snobisme inverse, de démontrer une connaissance des usages jugés socialement stigmatisés » (2000 1182). J'ajouterais aussi la raison de Susan Ervin-Tripp, qu'employer le LDJ est similaire à tutoyer quelqu'un. On peut l'utiliser pour éviter de reconnaître le statut supérieur du locuteur. Adwin, Henri, et Khalid (2) emploient le langage des jeunes avec les professeurs parfois pour les énerver.

Les jeunes peuvent utiliser le LDJ pour attirer l'attention sur leur communauté lorsqu'ils interagissent avec les *outsiders*. Giles et Coupland utilisent les théories de Tajfel's sur « intergroup relations and social change » :

Divergence can...be a tactic of intergroup distinctiveness employed by people in search of a positive *social* identity...By diverging and emphasizing one's own social (and sometimes idiosyncratic) communicative style, members of an ingroup

may accentuate differences between themselves and outgroup members along a salient and valued dimension of their group identity. (emphase dans l'original 80)

Les jeunes pourraient employer leur langage en partie pour faire intervenir leur « identité sociale positive » dont parle Goudaillier. Ils pourraient vouloir évoquer le groupe dont ils font partie pour s'encourager eux-mêmes ou pour envoyer à l'auditeur un message qu'ils appartiennent à un groupe hors de la société standard. Les jeunes savent que les Français-standards ne valorisent pas le Groupe des quartiers, mais parler le LDJ avec eux (ou peut-être en face d'eux) pourrait signaler aux Français-standards qu'ils ne sont pas intéressés à rentrer dans la société standard.

Parler le LDJ avec un Français-standard pourrait être une insulte en partie parce que cet acte implique qu'on ne s'intéresse pas à parler comme le Français-standard puisqu'on n'essaie pas du tout de parler comme lui. Bourdieu dit que les populations au pouvoir utilisent la langue pour garder leur statut supérieur. Les Français-standards pourraient ne pas aimer le LDJ parce que ceci indique que les jeunes des quartiers ne s'intéressent pas à rentrer dans leur société. Je crois que les jeunes suivent cette logique et pensent que si les Français-standards ne voulaient pas garder leur statut supérieur, ils n'auraient pas de problème avec le LDJ.

Employer le LDJ peut être une façon d'insulter un Français-standard. Henri dit que « si on veut, on peut rendre ouf [fou] un prof, en ... parlant comme nous » (2). Parfois on peut employer des termes que les professeurs ne connaissent pas, et parler dans un langage qu'ils ne comprennent pas est un manque de respect. Ne pas parler un langage formel est aussi un manque de respect puisque le langage formel est associé avec de la distance sociale (vouvoyer), et parce que, comme on a déjà vu, quelques jeunes croient

que les professeurs détestent le LDJ. Quand Stefan s'est disputé avec son entraîneur de foot, il lui a dit, « il y a que sur moi que tu pètes un câble » pour l'insulter, et a quitté l'équipe (1). Stefan tutoie son entraîneur et utilise une phrase argotique pour l'insulter. C'est une phrase qui est compréhensible par tout le monde, alors l'insulte vient en partie à travers le message (que Stefan croit que l'entraîneur n'est pas juste). Pourtant, je trouve que la façon dont il transmet le message est plus insultant que le message lui-même.

Pour Jérôme, être rejeté le fait se sentir obligé de répondre avec insolence aux personnes qui le rejettent. Il décrit comment la police contrôle les jeunes des quartiers et pas d'autres, même si Jérôme et ses amis sont en train de prendre un verre à la terrasse d'un restaurant :

ça fait que nous on se sent rejeté... *on est obligé de parler mal*. Eux ils parlent mal, après— Eux déjà, même quand on est posé comme ça, [quand] ils passent, ils nous insultent. Ouais ils jouent en fait. Et si toi tu réponds, après ils descendent, ils appellent du renfort... beaucoup de voitures [viennent], ils vous frappent, ils vous ramènent au commissariat. En bas, ils vous frappent en bas, après ils vous remontent, après... (mon emphase 2).

Jérôme décrit l'humiliation qu'il sent quand les policiers le contrôlent sans aucune raison apparente. Il dit qu'il n'a aucune façon de se battre contre l'humiliation sauf dans son usage du langage. Similairement à tutoyer quelqu'un de statut supérieur, employer le LDJ est une façon d'exercer son pouvoir. Cet acte peut envoyer le message aux policiers qu'on ne respecte pas leur position supérieure, même peut-être qu'on croit avoir le contrôle de la situation. Une bataille d'insultes entre la police et les jeunes est une lutte pour le pouvoir de la situation.



Cet exemple soulève la question de quelles options les jeunes ont vraiment pour réagir à leur exclusion et aux insultes contre eux. Jérôme se sent que lutter avec leurs mots est un des seuls outils qu'ils ont. On peut se demander si dire aux jeunes qu'ils ne parlent pas correctement le français mais continuer à discriminer contre eux et à les rejeter de la société-standard, est vraiment une invitation aux jeunes de parler mieux le français. « What youths rightly recognize, écrit Meredith Doran, is that since the definition of 'integration' involves gaining acceptance in general society, a bi-lateral contract is involved » (2002 153). Comment peuvent-ils rentrer dans la société si on continue de discriminer contre eux ?

### **C. Facilité et difficulté de changer de codes**

Quand je demande aux jeunes s'il est facile ou difficile pour eux d'alterner entre les deux langues ou langages, Stefan, Khalid, Adwin, et Henri veulent me dire que ce n'est pas difficile, mais finissent par me répondre que parfois ils oublient le mot correct, ou bien que parfois ils emploient un langage trop familier par accident. Quand je demande à Adwin, « alors c'est difficile de parler en français », il me répond que « [n]on à l'école je parle en français, hein » pour se défendre contre mon accusation. Il finit par dire que « c'est l'habitude en fait » et finalement il avoue qu'il doit faire des efforts pour revenir au FS. Je demande à Henri s'il parle jamais d'une façon grammaticalement incorrecte, et il me répond : « ouais, mais j'écris bien, hein. J'écris pas comme je parle ; c'est ça que je veux dire » (1). Henri stresse qu'il peut changer de langage. Quand je lui demande si c'est facile d'alterner entre les langages, il me répond: « Ouais, c'est fa [il s'arrête au milieu du mot]—'fin quand on connaît les mots, c'est facile. Mais quand on a l'habitude de parler comme ça, après il y en a, ils arrivent plus à parler normalement »

(2). Je pose la même question à Khalid, et il m'explique qu'il aimerait me dire que non, mais que parfois, par accident, il parle à un professeur ou un parent comme s'il parlait à son ami. Quand il tutoie un professeur ou emploie un mot trop familier avec lui, il s'excuse (2).

Ces trois informateurs ont peut-être un désir de dire que c'est facile d'alterner entre les langages mais finissent par dire qu'en fait, c'est parfois difficile. Soit le changement d'avis reflète que l'informateur n'a pas l'habitude de réfléchir sur la question de facilité de changer de langue et se rend compte seulement plus tard pendant l'entretien qu'il a du mal à alterner entre les codes, soit cela peut représenter un désir qu'alterner entre les langues soit facile. On a déjà vu comment il existe dans l'imaginaire parisien l'idée que les jeunes de la cité n'arrivent pas à parler le FS, et me dire que c'est facile d'employer le FS peut en partie être une façon de rehausser leur statut. C'est peut-être aussi une façon de valider le LDJ pour les jeunes de la cité : ils veulent stresser que parler en LDJ ne veut pas nécessairement dire qu'on ne peut pas parler le FS.

Stefan, Jalal, et Khalid font référence à leurs conversations avec moi pour me faire voir qu'ils arrivent très bien à employer le FS. Je demande à Stefan si c'est difficile pour lui de changer de langage. Il me dit que non, ce n'est pas difficile:

--Tu me comprends là, ce que je te dis.

--Oui, bien sûr, je réponds

-- Voilà.

-- Et tu dois pas faire beaucoup d'effort, là.

--Non. Un petit peu quand même parce que je parle beaucoup comme ça. (4)

Jalal (4) et Thom (6) disent que ce n'est pas du tout difficile de changer de langage. Jalal utilise comme preuve qu'il n'a pas de mal à changer de langage le fait que « avec vous je parle pas du tout comme avec eux ». Il est impliqué qu'il est facile pour lui de parler le FS. « On s'habitue vite », dit-il (4). Rafi dit que c'est facile de changer de langage (4).

L'apparence est parfois associée avec le respect (voir Partie 1). Quand Vital veut impressionner une fille qu'il invite à dîner, il porte des vêtements classiques. Il dit qu'il faut se tenir

-- droit, pas les mains dans les poches, pas de chapeau, pas de casquette.... [pour donner une] image positive à la fille...pour un rendez vous galant.

--Un évènement, dit All About...

--Il faut être correct, dit Jérôme

–Oui c'est ça, concorde Vital, il faut une bonne image, entre guillemets. (AJV 6)

Pourquoi Vital met-il « une bonne image » entre guillemets ? Peut-être que la « bonne image » n'est pas son idée d'une bonne image, mais celle de la société-standard. Vital sait que l'image qu'il extériorise tous les jours pourrait représenter quelque chose de similaire à un voyou, mais qu'il ne *devrait pas* suggérer qu'il est voyou ; son image ne devrait pas être une image « négative ». Jérôme a l'impression que dans la société standard, « 'riche', c'est toujours correct, on va dire, par rapport à l'habit ». Les normes de la population riche sont perçues comme les normes correctes, les normes attendues, et même comme les actions respectueuses. Vital choisit de suivre les normes de la société-standard quand il va au restaurant.

L'exagération du professeur de Khalid qui a dit que les jeunes disent « ferme ta gueule » au lieu de se saluer peut inviter les jeunes du quartier à se sentir encore moins

acceptés dans la société-standard. Si les jeunes du quartier assimilent la façon de parler à l'identité, et s'ils croient que cette comparaison est attendue par les Français-standards, Khalid pourrait considérer le commentaire du professeur comme une insulte envers lui, ses habitudes, et ses amis. Même si Khalid a commencé par me dire que lui et ses amis se « crient déçus », plus tard dans l'entretien il me dit qu'ils se comprennent et que ce n'est pas un manque de respect. Les impressions des jeunes du parc sur les opinions des autres sur leur langage pourraient affecter leur sens de leur place dans la société.

Rafi me dit que ce n'est pas du tout difficile de changer de langage quand il rencontre des employeurs potentiels. Il change de langage, il porte un costume, et il est poli. Par contre :

On va dire qu'ils s'en foutent un peu... J'ai demandé à beaucoup d'endroits... j'ai fait tout Paris, les centres commercia[ux], j'ai fait tous les petits magasins et tout ça. J'ai pas fait tout, tout, tout, mais j'ai fait beaucoup de choses... J'ai beaucoup recherché ... Toujours 'non, non, non. T'as le mauvais profil' ... Pleins de trucs comme ça. Tu peux rien faire. (4)

Rafi n'a pas l'option de changer son profil. Les jeunes aiment leur communauté mais paient le prix pour en faire partie. Jérôme dit que quand il s'habille en costume et cravate, « à part ma couleur, peut-être que je vais passer crème » (3). Il a plus d'espoir que Rafi que s'il n'arrive pas « noir » (en ressemblant à un jeune des quartiers, je suppose), les Français-standards ne l'associeront pas nécessairement avec un voyou.

Quand les jeunes communiquent avec les Français-standards, le rôle que joue leur communauté est compliqué : ils ne veulent pas être associés avec des voyous, alors ils ne veulent pas toujours projeter l'image des jeunes des quartiers. Quand ils déposent leurs

CV dans des compagnies, ils parlent en français-standard en partie pour montrer du respect pour la personne qui travaille pour la compagnie, et en partie pour projeter une image « positive ». Malgré leurs efforts, plusieurs jeunes de Parc 18 sentent qu'ils sont involontairement associés avec l'image stéréotype du voyou même après qu'ils changent leur langage. Si les jeunes portent un costume et parlent un français correct, les employeurs potentiels remarquent probablement la couleur de leur peau et dans quelle section du lycée ils ont étudié, qui peut aussi être associée avec la classe sociale. Être associé avec le Groupe des quartiers dans ce cas là évidemment n'aide pas les jeunes. Même si c'est toujours facile pour les jeunes de changer de codes dans leurs discours, ils sentent qu'ils seront coincés dans leur identité de jeunes des quartiers.

### **Conclusion**

Les jeunes de Parc 18 connaissent les principes des règles de co-occurrence de Ervin-Tripp et décident quand ils veulent les suivre. Les jeunes peuvent décider d'employer leur langage en face de *outsiders* dont ils savent qu'ils ne les comprennent pas pour les énerver ou pour les exclure. Le LDJ agit ici comme une défense contre le racisme qu'ils subissent puisqu'il est une façon de lutter pour du pouvoir. Cela pourrait aussi être une façon de se rappeler et de rappeler aux autres qu'ils font partie d'une communauté qui les aide et qui les soutient. Mes informateurs emploient le français-standard quand ils veulent communiquer avec des *outsiders*, quand ils veulent être polis, et parfois quand ils veulent extérioriser l'identité positive de la société française. Pourtant, même lorsqu'ils essaient de projeter cette image « positive », ils ne réussissent pas toujours. Les préjugés de la société peuvent les coincer dans les stéréotypes des jeunes des quartiers.

## CONCLUSION : L'Idéal des jeunes

Le langage des jeunes peut être utilisé pour énerver, insulter, ou exclure un Français-standard. Utiliser le FS peut être une façon de communiquer avec quelqu'un qui ne fait pas partie des jeunes de la cité, de lui montrer du respect, ou de projeter une image acceptée par la société standard de soi. Mais employer et recréer le LDJ est aussi une façon de renforcer la communauté de Parc 18 et des quartiers. Les jeunes se sentent acceptés et à l'aise dans la communauté du parc. Ils sont fiers des valeurs du parc—ils sont fiers qu'ils sont ouverts à n'importe quelle personne qui leur montre du respect. Les jeunes voient le parc comme leur idéal.

L'idéal est bien un refuge de la société française, et Thom voit son langage comme un contraste au langage des adultes :

-- j'sais pas comment on explique cela mais... Ils n'aiment pas plutôt ce vocabulaire on va dire. Ils trouvent ça vulgaire, qu'on ne doit pas utiliser. Donc ils préfèrent qu'on utilise un vocabulaire plutôt à terme.

-- Quoi ?

-- Ils préfèrent plutôt qu'on utilise leur langage, vous voyez ? Le langage plutôt courant, quoi.

--Ah, pourquoi est-ce qu'ils préfèrent ça ?

--Je ne sais pas. (Thom-a 2)

Leur langage est en opposition avec celui des Français-standards, et ceux-ci préfèrent qu'on utilise leur propre langage, dit Thom. Le LDJ aide les jeunes à se séparer de la société standard, à signaler aux Français-standard qu'ils ont le pouvoir de créer leurs propres habitudes, et à renforcer leur communauté. « Pour l'instant je me sens pas

intégré, donc j'suis pas intégré, dit Jérôme, Pas du tout. C'est pour ça, tu vois, [que] j'suis toujours avec mes copains » (2). Jérôme a l'impression qu'il n'est pas bienvenu dans la société standard française, alors sa seule option est de rester seulement dans le groupe de ses amis avant qu'il ne rentre dans le monde de travail. La communauté et le langage des jeunes sont la solution pour les jeunes.

Si les jeunes considèrent le Parc 18 comme leur communauté idéale, ils invitent les autres à les rejoindre dans leur utopie. Une utopie où la langue ne peut plus propager que de la domination, et où les habitudes sont inventées par les membres du groupe et non pas par la haute société. Les jeunes savent que les Français-standards peuvent se sentir exclus du langage, ou bien qu'ils sont insultés que les jeunes n'adoptent pas le langage et les habitudes de la société-standard. Mais les jeunes se sentent bloqués dans des stéréotypes, et ont l'impression que même quand ils emploient le FS ou s'habillent comme les Français-standards, ils ne peuvent pas rentrer dans la société-standard. Ils choisissent alors de créer leur propre espace communal, qui est un secours au racisme. Et ils y invitent tout le monde qui respectera cette communauté.

Même si les jeunes de Parc 18 ont des idées et des opinions sur leur langage et sur leur groupe qui diffèrent, la norme du groupe est d'accepter ceux qui montrent du respect pour eux. On peut voir qu'ils suivent leurs principes en invitant des groupes du dehors à jouer au foot avec eux même s'ils sont beaucoup plus nombreux que les autres. On peut aussi voir la réalisation de leurs principes dans la façon dont ils m'ont accueillie. Pour ma part, je me sentais bienvenue dans leur groupe. Je ne me suis jamais senti inconfortable ou menacée, comme les médias ou quelques jeunes de mon foyer essayaient de me faire

croire. J'ai l'impression que ces jeunes souffrent de la discrimination contre eux et je ne sais pas ce qu'ils peuvent faire pour s'en sortir.

« Bientôt on va intégrer, j'espère », dit Jérôme (2). Pour l'intégration, il faut qu'on oublie la couleur de peau, dit Jérôme : « Pour être intégré, il faut être bien vu » (3). Les jeunes du parc sont ouverts à tout le monde (Jérôme 2-3). « Il y a des blancs avec nous », souligne Jérôme. Jérôme croit que les deux côtés doivent faire un effort pour que les jeunes des quartiers soient intégrés. Je crois que Français-standards devraient accommoder leurs opinions sur les jeunes des quartiers pour faire aux jeunes se sentir bienvenus dans la société standard. « Mais il y en a quand même [des Français-standards] qui réfléchissent » (1) : tous les Français-standards qui sont jeunes à Paris sont plus ou moins ouverts, dit Jérôme. Il cite comme exemple qu'il y a plus de couples mixtes aujourd'hui qu'auparavant. Jérôme a de l'espoir que la situation s'améliore.

Les jeunes de Parc 18 offrent comme solution leur groupe. Ils aiment la diversité de leur groupe. Jalal a l'habitude de côtoyer les deux côtés de la société puisqu'il est en contact avec quelques-uns des plus riches habitants et touristes de Paris tous les jours. Il aime la diversité. Au magasin,

On rencontre beaucoup de personnes de partout... : des Américains, des Suédois, des Africains, de partout, des Japonais surtout. Ça fait du bien de voir du monde de partout, de discuter de leur pays etc. Vous voyez ? Les clients sont pas là juste pour acheter. Ils discutent un petit peu aussi. (1)

Jalal aime son travail. Au square, ses amis sont divers aussi. Pour les films, « chacun a son style en fait. Un c'est des films d'horreur, l'autre c'est comédie [etc.]...C'est pour ça qu'il y a toujours un truc à dire ». Lorsque quelqu'un exprime son opinion, on est sûr que



quelqu'un d'autre va commencer un débat (2). Jalal apprécie la diversité de ses amis comme il apprécie celle de ses clients. Jalal est peut-être plus habitué à être en contact avec les Français-standards de la « haute culture » dans une position qui lui donne un peu de pouvoir. Peut-être que pour cette raison, Jalal réussit à imaginer les jeunes de la haute culture parler un langage des jeunes, que tous les jeunes de Paris ne sont pas si différents que ça. En tout cas, j'ai eu l'impression que tous les jeunes apprécient la diversité de leur groupe.

Le Parc 18 accepte des nouveaux au groupe—« [o]n n'est pas méchant »-- à condition qu'ils ne fassent « pas de bêtises », et qu'ils ne fassent pas « le fou », dit Jérôme (3). Ils doivent d'abord s'intégrer dans le groupe, et plus tard ils pourront prendre part à encore d'activités. Rafi dit qu'ils aiment bien jouer au foot avec « d'autres gens » (4). Souvenez-vous de comment les jeunes du parc ne parlent pas mal de quelqu'un : Jalal me dit que quand ils n'aiment pas le style de vêtements ou la voiture qu'ils voient, ils ne regardent pas (2). Je demande à Vital si décider de parler en LDJ avec quelqu'un ne dépend pas de si on est dans un quartier pauvre. Il me parle des Parisiens qui n'habitent pas les quartiers populaires :

--Maintenant ils ont repris beaucoup de notre langage.

--Et qu'est-ce que vous pensez de ça?

--Mais c'est bien, c'est bien. On peut plus communiquer avec eux.... Ils ont moins de discrimination, on va dire... Parce qu'à la base [avant] ils disent que nos quartiers sont des quartiers pauvres et qu'on n'est pas civilisé... Maintenant ils utilisent nos mots, ça veut dire qu'en quelque sorte, ils nous reconnaissent, c'est vrai, non ? (2-3)

En reprenant les mots des jeunes de la cité, les jeunes des quartiers plus riches reconnaissent les premiers. Pour Vital, le langage des jeunes appartient aux jeunes du quartier, et lorsque les autres emploient ce langage, ils montrent du respect pour les jeunes et pour leur communauté. Souvenez-vous que All About a validé le langage par rapport au fait que ceci est dans le dictionnaire. Pour lui non plus, ce n'est pas (seulement) un langage fait pour exclure. En fait, c'est quelque chose de positif qu'on le trouve dans le dictionnaire : cela valide l'intégrité de son langage et ça montre un intérêt dans leur langage de la part de la société-standard.

Jérôme et ses amis essaient d'être plus ouverts envers les *outsiders* que les autres Français-standards le sont envers eux, dit-il : « Franchement moi, déjà, moi je m'intègre envers tout le monde. Ça veut dire que quand j'suis par exemple avec toi, je peux parler autrement. Je peux m'exprimer, je peux être correct ». Jérôme dit qu'il peut alterner de codes et adapter aux attentes de l'auditeur. Adapter son langage à celui de l'auditeur peut être une façon de communiquer, de montrer du respect, de montrer une bonne image, et d'envoyer le message qu'on aimerait faire partie du groupe social de l'auditeur. « It seems to follow...that the greater the speaker's need to gain another's social approval, the greater the degree of convergence there will be », disent Giles et Coupland (73). Si les jeunes des quartiers « convergent » leur langage pour correspondre à celui de l'auditeur, cela peut être une façon d'essayer de rentrer dans le groupe, ou peut-être même de signaler qu'on aimerait y rentrer. Jérôme essaie de s'intégrer en changeant ses habitudes lorsqu'il parle avec des *outsiders* pour essayer de « s'intégrer » dans leur communauté.

Inversement, lorsque les Français-standards refusent de converger envers la façon de parler de Jérôme, cela pourrait envoyer le message qu'ils ne s'intéressent pas à faire

partie du groupe des quartiers, ou d'être aimé par Jérôme. Je crois que pour Jérôme, si le LDJ exclue, ce sont les personnes qui ont des préjugés qu'il exclue. Puisque le LDJ représente pour les jeunes leurs communautés idéales, et puisque le LDJ ne serait pas une insulte pour les Français-standards s'ils étaient d'accord à renoncer leur rôle dominant, le LDJ n'est pas seulement une rejection à la discrimination qu'ils subissent : pour les jeunes, c'est leur solution.

Je pense qu'on devrait se demander ce que les Français-standards peuvent faire pour inviter les jeunes des quartiers dans leur communauté. Je ne recommande pas que les jeunes des quartiers oublient le français, mais que le LDJ soit vu comme une langue légitime. J'aimerais qu'on reconnaisse que le LDJ représente une vie idéale pour les jeunes des quartiers. J'aimerais inviter les « Français-standards » de reconnaître que le LDJ est la *solution* des jeunes au racisme qu'ils subissent. Je pense qu'il est vital que l'on reconnaisse que les jeunes des quartiers sentent qu'ils n'ont pas d'autre option pour « rentrer » dans la société standard. On devrait se demander pourquoi la langue esperanto a été si bien accueilli en France et non pas le LDJ : le premier Congrès mondial de l'esperanto a été en France en 1905, et l'Académie des Sciences de la France l'a recommandé en 1921 (Wikipédia). L'argot et le verlan ont les mêmes principes que l'esperanto : prendre des mots familiers et les changer pour créer une langue communautaire.<sup>35</sup>

Comme Jean-Pierre Goudaillier (2001 12), je pense que les instituteurs ont l'obligation de reconnaître le LDJ. Même si je ne vois pas de solution claire, je crois que le traitement de l'anglais vernaculaire africain-américain (African American Vernacular

---

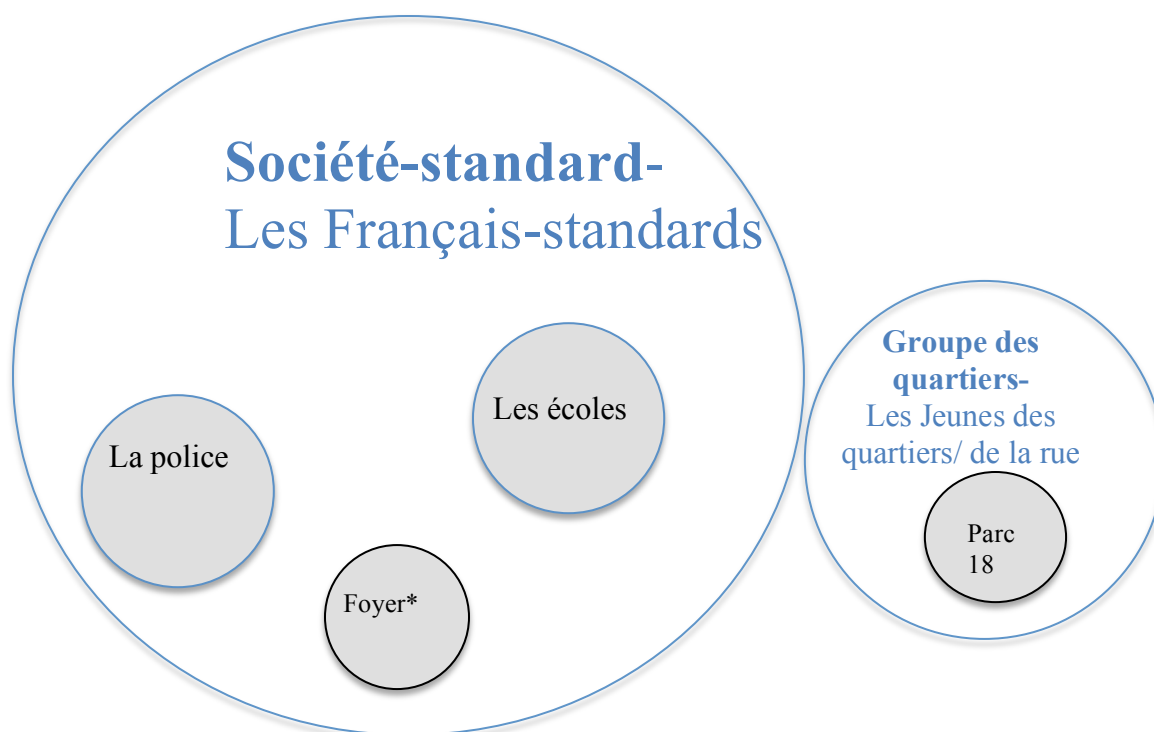
<sup>35</sup> Je dois admettre que je fais des généralisations sur les Français-standards, comme j'en fais sur les jeunes des quartiers.

English- AAVE) par les écoles de Los Angeles et par des universitaires peut être une piste que le gouvernement français pourrait étudier de plus près. Pour des suggestions sur comment aborder la question du bilinguisme des étudiants lorsqu'un de leurs langues est vue comme *incorrecte* par les professeurs, voir Rebecca Wheeler, « Fostering Linguistic Habits of Mind : Engaging Teachers' Knowledge and Attitudes Toward African American Vernacular English ». Wheeler se focalise sur des façons d'enseigner les professeurs comment traiter le AAVE sans le traiter comme une langue inférieure. Je trouve que la communauté des Français-standards devrait être plus ouvert à valider la communauté des quartiers.

Pour l'instant, j'ai l'impression que la France rentre dans une période où le traitement des personnes de races minoritaires pourrait dramatiquement changer. La France n'a pas encore vu un grand mouvement pour les libertés civiles—ou le traitement égal des citoyens de différents groupes sociaux, et les jeunes des quartiers n'ont pas l'air de vouloir cesser de demander du traitement juste.

FIGURE 1

Ceci reflète une généralisation des vecteurs de la société parisienne dans l'imaginaire des jeunes de Parc 18. Elle ne reflète pas les proportions justes



\* Je n'inclue pas les membres du Foyer qui ne sont pas français dans cette étude

## Œuvres citées

<http://www.education.gouv.fr/cid215/le-lycee.html?feuilleCSS=safari>. Cité dans

Wikipédia.

Adida, Claire L. ; David D. Laitin ; et Marie-Anne Valfort. « Identifying Barriers to Muslim Integration in France ». *Proceedings of the National Academy of Sciences of the United States of America*. 107.52 (2010) : 22384.

Bentolila, Alain. Interviewe. « Il existe en France une inégalité linguistique ».

*L'Express.fr* 17 octobre 2002.

Bertucci, Marie-Madeleine. « Plurilinguisme, parlars métissés et configurations identitaires dans l'espace francophone. Mots des migrants et français circulant ».

In *Le français en Afrique* UMR 6039 Nice-CNRS. 21 (2007) : 71-82.

Bhabha, Homi. Cité dans le cours, « Poétique et politique : situation de la théorie littéraire » de Claire Joubert à Université Paris 8 Saint Denis, 2010.

Bourdieu, Pierre. *Ce Que Parler Veut Dire : L'Économie Des Échanges Linguistiques*.

Paris: Fayard, 1982. Cité par Joëlle Vitiello.

Borrel, Catherine et Bertrand Lhommeau. « Être né en France d'un parent immigré ».

*Insee première*. 1287 (2010).

Boyer, Henri. « Le français des jeunes vécu/ vu par les étudiants : Enquêtes à

Montpellier, Paris, Lille ». *Langage & société*. 95.1 (2001) : 75-87

Celotti, Nadine. « Par Des Dictionnaires. » *Études de linguistique appliquée*. 150.2

(2008): 207-220

Chekki, Dan A.; Spencer E. Cahill; Lyn H. Lofland; ed. *Research in Community Sociology: The Community of the Streets*. Greenwich, Conn. [u.a]: JAI Press, 1994.

Code of Criminal Procedure Book I, Title II, Chapter III « Identity Inspections and Identity Checks ». Article 78-3

<http://195.83.177.9/code/liste.phtml?lang=uk&c=34&r=3914>). Cité dans

Wikipédia.

Darrault-Harris, Ivan. « S'engendrer par le langage. » *Enfance & PSY*. 36.3. (2007) : 41-49.

Doran, Meredith. *A Sociolinguistic Study of Youth Language in the Parisian Suburbs: Verlan and Minority Identity in Contemporary France*. Diss. Cornell U, 2002.

Doran, Meredith. "Negotiating Between *Bourge* and *Racaille* : Verlan as Youth Identity Practice in Suburban Paris". in Pavlenko, Aneta, et Adrian Blackledge. *Negotiation of Identities in Multilingual Contexts*. Clevedon: Multilingual Matters, 2004. 93-124

Doran, Meredith. « Alternative French, Alternative Identities: Situating Language in *La Banlieue*. » *Contemporary French and Francophone Studies*. 11.4 (2007) : 497-508.

Eckert, Penelope. "Adolescent Language". *Language in the USA: Themes for the Twenty-first Century*. Ed. Finegan, Edward et John R. Rickford. New York : Cambridge, 2004. 361-374.

- Ervin-Tripp. "On Sociolinguistic Rules: Alternation and Co-occurrence". *Directions in Sociolinguistics: The Ethnography of Communication*. Ed. John J. Gumperz et Dell Hymes. New York: Holt, Rinehart and Winston, 1972.
- L'Express*. « L'adhésion aux idées du FN gagnerait du terrain ». 15 mars 2011.
- Fanon, Franz. *Peau noire, masques blancs*, Paris, Editions du Seuil, 1952. Cité par Denise et Karegeye
- Germain-Rutherford, Aline. *Petit Manuel D'introduction À La Transcription Phonétique*. Toronto: Canadian Scholars' Press, 1998.
- Gilles, Howard et Nikolas Coupland. *Language: Contexts and Consequences*. Pacific Grove, Calif: Brooks/Cole Pub, 1991
- Godard, Jean-Luc. *La Chinoise*. 1967.
- Goffman, Erving. *Encounters: Two Studies in the Sociology of Interaction*. Indianapolis: Bobbs-Merrill, 1961.
- Goudaillier, Jean-Pierre. « Les Mots De La Fracture Linguistique. » *Revue des deux mondes*. 3 (1996) : 115-23.
- Goudaillier, Jean-Pierre. *Comment Tu Tchatches!: Dictionnaire Du Français Contemporain Des Cités*. Paris: Maisonneuve et Larose, 2001.
- Goudaillier, Jean-Pierre. « De L'argot Traditionnel Au Français Contemporain Des Cités ». *La Linguistique*. 38.1 (2002) : 5-24.
- Goudaillier, Jean-Pierre. « Pratiques langagières et linguistiques révélatrices des pratiques sociales de jeunes résidant en Z.U.S. » *Adolescence*. 70.4 (2010) : 849-847
- Guiraud, Pierre. « L'Argot » *Que sais-je ?* 700 Paris : PUF 1958. in Valdman 2000 1189



Hymes, Dell H. *Foundations in Sociolinguistics: An Ethnographic Approach*.

Philadelphia: University of Pennsylvania Press, 1974.

Labou Tansi, Sony. Entretien avec Bernard Magnier. 1994.

Liogier, Estelle. « Quelles approches Théoriques pour la description du français parlé par les jeunes des cités ? ». *La Linguistique*. 38.1 (2002) : 40-52

Liogier, Estelle. « La Variation stylistique dans le langage d'adolescents de cité » *Langage & société*. 128.2 (2009) : 119-140.

Loyer, Barbara. « Langue et nation en France ». *Hérodote*. 126.3 (2007) : 87-114.

Maalouf, Amin. *Les Identités meurtrières*, France, Grasset & Fasquelle, 1998

Marchal, Philippe. « Illettrisme, mise au point ». *Le Monde* 20 Oct. 2010.

Lemonde.fr.

Mbemebe, Achille. « Le Temps qui s'agite ». In *De la postcolonie : essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*. Paris: Karthala, 2000.

Messili, Zouhour, et Hmaid Ben Aziza. « Langage et exclusion. La Langue des cités en France ». *Cahiers de la Méditerranée* 64 (2004).

Mudimbe, Valentin Y. « Quel ordre du discours africain ? » in *L'Odeur du pere : essai sur des limites de la science et de la vie en Afrique noire*. Paris: Présence Africaine, 1982.

Ndiaye, Pap. *La Condition Noire : Essai sur une minorité française*, France, Calmann-Lévy, 2008.

Oxford Dictionaries. « Ground rules ». *Oxford-Hachette French Dictionary*. *Oxford Language Dictionaries Online*. Accédé 16 Apr 2011.

<<http://oxfordlanguagedictionaries.com/view/EntryPage.html?sp=/oldo/b-en-fr/u11d1def534ea1be0.-10f53168.111b7c4c92b.b46>>.

Pla, Anne et Catherine Beaumel, « Bilan démographique 2010: La population française atteint 65 millions d'habitants » Insee, *Division Enquêtes et études démographiques*. Résumé

<[http://www.insee.fr/fr/themes/document.asp?ref\\_id=ip1332](http://www.insee.fr/fr/themes/document.asp?ref_id=ip1332)>

Potet, Frédéric. « Vivre avec 400 mots ». *Le Monde* 19 mars 2005.

Rosanvallon, Pierre; Jean-Pierre Le Goff, Emmanuel Todd, Eric Maurin. « Quelle crise des banlieues?; Quatre chercheurs débattent pour « Libération » de ces trois semaines de violence ». *Libération*. 21 novembre 2005.

Said, Edward. *Orientalism*. New York: Pantheon Books, 2003.

Sartre, Jean Paul. « L'Orphée noir ». In Senghor, Léopold Sédar. *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*. Paris, Presses universitaires de France, 1948.

Trimaille, Cyril, et Jacqueline Billiez. « Pratiques langagières des jeunes urbains : peut-on parler de 'parler' ? » *Les Français en émergence*. Ed. Enrica Galazzi & Chiara

Tromeur, Michèle. « La violence à l'école ». *LMI, Le Magazine Info*. (6 octobre 1996).

Cité dans Goudaillier 2001 11.

Valdman, Albert. « La Langue des faubourgs et des banlieues: de l'argot au français populaire ». *The French Review*. 73.6 (2000) : 1179-92.

Wheeler, Rebecca. « Fostering Linguistic Habits of Mind : Engaging Teachers' Knowledge and Attitudes Toward African American Vernacular English » *Language and Linguistic Compass*. 4.10 (2010) : 954-971.

Wikipedia. « Sociolect ». Wikimedia Foundation, mis à jour 1 April 2011. Accédé  
16 avril 2011.

Wikipedia. « National Identity Card (France) ». Wikimedia Foundation, mis à  
jour 6 octobre 2010. Accédé 16 avril 2011.

Wolfram, Walt (2004). “Social varieties of American English”. In E. Finegan and  
J.R. Rickford. *Language in the USA: Themes for the Twenty-first Century*.  
Cambridge University Press. Cité dans Wikipedia.

WordReference English-French Dictionary « Ground Rules ». *N.p.*  
<wordreference.com>